

LA PRINCESSE

PALLIANCI.

LA PRINCESSE

PALLIANCI,

PAR

M. LE BARON DE BAZANCOURT.

5

PARIS,

BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

De Paul de Kock, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Mme la comtesse Dash, Dumas, Emm. Gonzalès, Mme Camille Bodin, Théophile Gautier, Méry, etc., etc.

32, RUE COQUILLIÈRE, 32.

Paris, Imp. de Paul Dupont,
rue de Grenelle-St-Honoré, 45.

LE DOIGT DE DIEU.

(SUITE).

XXXV.

Bientôt la Hyène se réveilla avec des cris rauques, la bouche écumante, les yeux enflammés ; elle se tordait sur elle-même comme un serpent blessé et s'enroulait dans les plis de la couverture sur laquelle

elle était couchée. -- Elle se leva à demi sur son séant, soulevant de ses deux mains autour de ses tempes ses cheveux dénoués.

— Oh!... c'est du feu!... du feu!... dans les entrailles!... s'écria-t-elle avec un rugissement convulsif, de l'eau !... de l'eau !...

Mais sa voix s'éteignait lentement dans le silence de la nuit, et elle déchirait ses vêtements avec ses dents.

— C'est affreux!.. Pierre!.. Pierre!.. je me meurs !.. à mon secours! Pierre!... ouvre-moi les entrailles avec ton couteau!...

Et elle retomba sans voix et sans mouvement.

Ses traits étaient déjà altérés par les crispations de l'agonie, tant la marche du poison avait été terrible et rapide (car nos lecteurs ont compris déjà sans doute qu'elle

avait bu le breuvage empoisonné destiné à Madeleine) et que la justice du ciel frappait la coupable avec ses propres armes. Ses narines, déjà bleuâtres, se gonflaient sous les flots pressés de sa respiration, et un froid glacial circulait dans ses veines appesanties, comme si la pierre d'une tombe eût déjà pesé sur elle. — C'était un spectacle affreux que la nuit et l'isolement couvraient de leur manteau, et les gémissements étouffés qui s'échappaient de cette horrible agonie, se perdaient dans le sifflement du vent qui agitait les vitres disjointes de la croisée.

Enfin vint un moment, moment terrible et solennel qui sépare la vie de la mort et ranime d'un feu subit les forces épuisées. — La Hyène, d'un mouvement brusque, se dressa sur ses genoux en appuyant ses mains sur le mur; ses yeux, qui n'a-

vaient plus de regards, roulaient dans le vide leurs prunelles ternes et dilatées; ses lèvres qu'humectait une écume jaunâtre s'agitaient sans produire aucun son, et à travers les lambeaux de ses vêtements qu'elle avait déchirés dans ses crispations convulsives, on voyait sa poitrine se soulever en bonds inégaux. — Se cramponnant au bois du lit et aux plis de la couverture, la malheureuse expirante glissa à terre; un instant elle resta droite, immobile, et l'on n'entendait que les soupirs rauques de sa respiration; mais ce fût, si on peut le dire, un éclair d'immobilité, puis elle fit deux pas en avant les bras tendus devant elle, comme si elle eût voulu marcher vers un spectre invisible, et tout d'un coup, s'affaissant sur elle-même, elle tomba raide sur le carreau avec un cri, un seul cri, mais il y avait dans ce cri tout le

désespoir de la vie qui s'enfuit, toutes les tortures de la mort qui saisit sa victime.

Ce cri suprême arriva aux oreilles de Brasseux et le réveilla en sursaut du sommeil léthargique dans lequel il était plongé ; il releva sa tête pâle et hébétée.

— Hein?.. Qu'est-ce? dit-il en se levant à moitié et en plongeant son regard dans l'obscurité qui l'entourait, — qui m'a appelé?

Dans le même moment, la lune, dégagée des nuages qui l'enveloppaient, fit pénétrer ses rayons dans la chambre qui s'illumina d'une pâle clarté ; le ciel semblait avoir allumé un flambeau subit pour assister à cette agonie.

Brasseux aperçut la Hyène qui se tordait sur elle-même ; il vit subitement ce visage décomposé par le poison et par les convulsions de la mort, et épouvanté com-

me à l'aspect d'un fantôme, il se redressa de toute sa hauteur en passant ses deux larges mains sur son visage; mais le fantôme était toujours là, s'agitant convulsivement et enroulant des poignées de cheveux autour de ses mains crispées. — Brasseux, immobile, plus pâle qu'un spectre, les yeux cloués sur ce qu'il croyait une apparition funèbre, sentait monter de ses pieds à son cœur un frisson glacial : il cherchait à ressaisir sa pensée perdue au milieu du tumulte de son effroi, tandis que des gémissements étouffés venaient à son oreille comme un écho de la mort; à travers ces gémissements, des mots inarticulés, et à travers ces mots, son nom qu'il crut entendre comme une prière ou comme un cri d'angoisse. L'impression qu'il ressentit tout-à-coup fut si violente, si terrible qu'elle chassa comme par miracle les

vapeurs alcooliques qui troublaient sa vue et obscurcissaient son cerveau. — On eût dit que Dieu voulait lui rendre la plénitude de sa raison pour qu'il pût contempler le châtiment.

D'un bond il sauta par dessus la table. — Les traits bouleversés, les mains tremblantes, il s'accroupit aux pieds de cette femme, tordue par les dernières crispations de l'agonie, il souleva la tête, écarta les cheveux qui couvraient le visage, et dont une partie était broyée entre ses dents écumantes; devant ce spectacle horrible, il se rejeta en arrière, laissant par un mouvement involontaire retomber la tête qu'il avait soulevée.

— C'est elle !.. c'est bien elle !... cria-t-il d'une voix tonnante dont les échos allèrent se perdre dans les sinuosités du

ravin. Poule!... poule!... réponds-moi donc!...

— Elle est froide!... froide comme ces pierres, reprit-il lentement en posant son autre main sur le carreau.

Et il souleva à moitié entre ses bras nerveux le corps qui frémissait.

Alors ce qui se passa fut affreux, presque impossible à décrire, un de ces drames muets mais épouvantables, que la volonté ou la justice de Dieu envoie sur la terre.

Par un dernier effort, la Hyène ouvrit encore les yeux; un rayon de joie illumina ce dernier regard, quand elle vit fixé sur elle le visage de Brasseux, pâle et haletant, elle tendit vers lui ses deux bras, et réunissant par un suprême élan, ses forces que la mort allait briser pour jamais, elle s'accrocha à son cou et laissa tomber sur

sa poitrine sa tête livide. — Tableau funèbre qui eût glacé d'effroi les cœurs les plus endurcis !

Le corps de la Hyène semblait se réchauffer sous l'étreinte désespérée de Brasseux qui interrogeait cette mort subite tombée dans sa maison comme un fléau du ciel. — Se soutenant à lui, ainsi qu'une branche brisée au tronc de l'arbre auquel elle n'appartient déjà plus, la malheureuse se leva sur ses pieds et se penchant à l'oreille de Pierre, elle râla d'une voix étouffée :

— Je meurs !... je... meurs !... Ah !... ah !... je... suis empoi... sonnée.

Puis tendant la main vers le bahut, elle montra la cruche dans laquelle elle avait versé le poison.

Brasseux saisit cette cruche d'un mouvement brusque, la regarda un instant,

puis, la brisant à terre, il s'écria avec désolation :

— Le poison préparé pour cette femme !... justice !... justice du ciel !...

Pour la première fois de sa vie, il joignit les mains en levant les yeux au ciel ; détachant les mains de la Hyène, qui étaient accrochées à son cou comme des crampons de fer, il les joignit aussi, et lui montra le ciel : — les yeux de la Hyène suivirent, involontairement peut-être, le mouvement de sa main ; puis ils se fermèrent en laissant échapper deux larmes injectées de sang ; un gémissement rauque siffla entre ses lèvres serrées, une dernière convulsion agita son corps, ses membres se raidirent.

Brasseux ne tenait plus dans ses bras qu'un cadavre.

Tout était fini, dernier regard, dernier

gémissement, dernière convulsion. Il vit la pâleur livide de la mort se répandre sur les traits de la Hyène, il vit ses yeux se couvrir d'un voile bleuâtre, et s'inclinant jusqu'à terre, il posa ce fardeau glacé sur la pierre moins froide que lui, et resta agenouillé longtemps.

— Morte !... morte !... s'écria-t-il tout-à-coup en se levant comme un furieux et en parcourant la chambre d'un regard menaçant ; — c'est Gauthier qui nous a porté malheur avec sa table couverte d'or !... — Oh !... si je le tenais là !... je l'étranglerais comme un chien !...

Il s'arrêta tout-à-coup, se retourna vers la fenêtre avec un mouvement de désolation désespérée.

— Non !... non !... reprit-il d'une voix sourde, ce n'est pas Gauthier !... c'est le voyageur... là-bas dans le précipice ! Il ne

veut donc pas mourir, cet homme !... puisque je le revois toutes les nuits... toutes les nuits ! là !... là !... devant moi !...

Brasseux frissonna comme si toutes les glaces des monts qui l'entouraient se fussent appesanties sur son corps, et il murmura tout bas :

— Le voilà !... le voilà !... Il se penche sur ce corps mort... Il me le montre du doigt... Va-t-en ! spectre de malheur ! va-t-en !

Et plus pâle que ne l'eût été ce fantôme, s'il se fût véritablement dressé devant lui, il tomba accroupi sur lui-même dans le milieu de la chambre.

Il resta longtemps ainsi.

Dans le même moment, un oiseau de nuit entra en battant ses ailes par la fenêtre entr'ouverte et plana au-dessus de la tête de Brasseux avec des cris aigus. Un

instant il s'abattit si près de lui, que l'envergure de ses ailes semblait le couvrir comme d'un linceul funèbre.

Le malheureux se releva avec effroi; — à le regarder, on eût reconnu une de ces têtes que l'imagination des peintres et des poètes donne aux démons; il passa ses mains dans ses cheveux ; — ses deux sourcils contractés voilaient son regard, et ses lèvres crispées tressaillaient comme si le frisson de la fièvre y eût passé.

— Oh ! s'écria-t-il, cette maison est maudite ! maudite !...

D'un bond il s'élança dans l'escalier qui conduisait à la chambre où était enfermée Madeleine, et poussant violemment la porte d'un coup de poing :

— Sortez !... sortez !... hurla-t-il d'une voix tonnante ; je vous dis que la maison

est maudite et que je vais la brûler !... sortez !...

Comme il n'entendit aucune réponse, comme il ne vit personne, il s'approcha du lit.

— Partie !... partie !... répéta-t-il deux fois en promenant dans toute la chambre ses regards étonnés, comment est-elle partie ?...

Alors se frappant le front de ses deux poings fermés, il murmura d'une voix sourde :

— La volonté de Dieu est partout !

Il redescendit lentement l'escalier. — Quand il fut rentré dans la salle basse, il s'accouda au lit, appuyant son front brûlant sur les pierres du mur.

Que se passait-il donc dans sa tête ? Dieu seul le sait ; mais quelques instants

après, il se releva les yeux étincelants, la bouche frémissante, et prenant dans un coin de la cheminée un paquet d'allumettes, il l'enflamma et le jeta dans les bruyères et les pommes de pin amoncelées dans un des coins de la salle. — Bientôt la flamme pétilla, courant en réseau sur les branches mortes, puis s'enroula dans les pommes de pin et s'éleva en tourbillons jaunâtres, grimpant le long du mur comme un nid de serpents enflammés.

Lui, regarda ce spectacle d'un œil sec et impassible, suivant la marche des flammes et le dessin bigarré qu'elles traçaient sur les murailles; à chaque instant il jetait au milieu de ce brasier ardent quelque nouvel aliment, la table, le banc de bois, les escabeaux et jusqu'au vieux bahut qu'il renversa dans les flammes. — L'incendie grandissait en mugissant, attisé par le vent

qui soufflait en rafales violentes; on eût dit un de ces cratères volcaniques, qui brûlent et rugissent éternellement dans les entrailles de la terre.

Le visage de Brasseux se contractait dans un sourire diabolique. — Il prit la Hyène dans ses deux bras, et, après l'avoir couchée dans ce lit de feu, il se précipita d'un bond hors de la cabane qui chancelait déjà; puis se mit à gravir en courant le flanc de la montagne.

Il avait à peine fait quelques pas, que la toiture s'écroula avec fracas, et les flammes désemprisonnées s'élancèrent vers le ciel, en illuminant le ravin d'une clarté rougeâtre.

Brasseux ne s'arrêta que lorsqu'il eut perdu haleine; alors seulement il se retourna, jetant un dernier regard sur la maison enflammée; puis il recommença

sa course, prenant au hasard les sentiers qui s'offraient à lui. — Bientôt il eut disparu à travers les inégalités de terrain que la main des hommes, ou le hasard de la nature avait creusées dans cette gorge de montagnes.

Pendant ce temps, nous l'avons dit, la pauvre Madeleine s'était arrêtée tremblante et pâle sur le bord du ravin; elle était épuisée par la terreur, épuisée par ses souffrances, et par cette suite d'événements terribles.

Elle était cachée par des arbustes et d'épais buissons de genêts dont les fleurs jaunes scintillaient aux reflets de l'incendie qui illuminait le ravin.

L'enfant était debout à quelques pas; — aussi pâle que la pauvre fille, aussi tremblante qu'elle.

Tout-à-coup il poussa un faible cri,

qui semblait s'éteindre comme étouffé dans sa poitrine et il s'élança vers Madeleine.

— Nous sommes perdus, dit-il.

Brasseux était devant eux debout, immobile, les yeux fixes. Le vent, en soulevant les mèches de sa chevelure épaisse qui lui fouettait sur le visage, donnait à cet homme l'aspect d'une apparition fantastique. — Les buissons, dans sa fuite errante, avaient déchiré par lambeaux sa chemise et laissaient à découvert sa poitrine large et velue.

Brasseux ne prononça pas une parole. — L'ivresse qui, un instant auparavant, l'avait plongé dans un sommeil si lourd, avait disparu et s'était pour ainsi dire ensevelie dans la dernière agonie de la Hyène.

Il y eut un long moment de silence,

pendant lequel les trois personnages de cette scène semblaient pétrifiés. — Madeleine, pleine d'épouvante, s'était levée aussi, et s'appuyait à moitié sur l'enfant qu'elle avait entouré de ses bras.

Brasseux passa sa main sur son front humide d'une sueur épaisse et brûlante, puis il étendit un de ses bras dans la direction de la maison, montrant le toit enflammé dont le vent emportait avec lui les étincelles tourbillonnantes.

— Malheur!.. malheur!.. dit-il en se frappant le front... ma femme morte!.. ma maison en feu!.. maudit!.. oui, ma femme morte... se tordant dans d'horribles convulsions.

Il se tut, levant ses deux poings au-dessus de sa tête avec l'expression du plus violent désespoir; — ses yeux lançaient

des flammes et ses narines gonflées respiraient bruyamment.

Alors il se retourna et regarda une dernière fois encore le ravin fumant, au fond duquel gémissaient dans leur agonie de feu les débris de sa demeure ; un cri rauque s'exhala de sa poitrine et il s'écria d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Oui... oui... tout... perdu... enseveli sous ces ruines... femme... maison... Et c'est toi ! misérable idiot !.. Limace damnée ! qui as attiré sur nous toutes ces malédictions !

Parlant ainsi, il s'avançait pour saisir l'enfant qui poussa un cri de terreur.

Dans ce suprême moment, Dieu qui veille toujours sur les bons et les faibles, releva subitement de son souffle puissant ce cœur épouvanté, et voulut que la pauvre fille que l'enfant avait sauvée, sauvât

à son tour l'enfant près de périr ; elle se jeta devant lui, et tendant vers Brasseux son bras qui ne tremblait plus :

— Ce n'est pas cet enfant, dit-elle d'une voix forte, qui a attiré sur vos têtes toutes ces malédictions !.. c'est le voyageur qui est couché là-bas... au fond du ravin !..

Les bras de Pierre Brasseux retombèrent inertes le long de son corps.

— Le... le... voyageur !... murmura-t-il d'une voix étouffée, là-bas... dans le ravin !.. Oh !.. encore... encore !.. qui vous a dit cela ?

— Ce qui a attiré sur vos têtes toutes ces malédictions, continua Madeleine, c'est le crime que vous vouliez commettre... c'est l'action infâme à laquelle vous vous êtes associés... Votre maison est en feu... votre femme est morte !.. Criminel, re-

connaissez la main de Dieu qui s'appesantit sur vous !..

— Mais qui donc êtes vous ?.. vous qui savez tout... tout... tout, murmura cet homme d'une voix sépulcrale.

— Je sais que vous avez reçu de l'argent pour me retenir prisonnière, que vous deviez en recevoir davantage pour payer ma mort, et que cette nuit... tous deux, vous avez préparé une boisson empoisonnée !..

— Oh ! c'est Dieu !.. c'est Dieu !.. dit avec épouvante Brasseux en courbant la tête malgré lui et en tombant à terre sur ses deux genoux.

Au milieu de cette nuit silencieuse, noire par moments, et, par moments, soudainement éclairée par les dernières et rapides lueurs de l'incendie mourant, cette femme, pâle comme un fantôme, debout de-

vant l'homme agenouillé à ses pieds, était belle et d'un aspect étrange. — Les derniers mots qu'elle avait prononcés gémissaient encore dans les échos lointains.

— Seigneur!... Seigneur!... dit-elle tout bas; c'est vous qui m'avez inspirée!.. c'est vous qui m'avez donné la force et le courage... c'est vous, Seigneur, qui êtes av c la pauvre infortunée!

Une idée subite l'éclaira, comme fait un dernier rayon du soleil avant de s'éteindre et de disparaître tout-à-fait; — elle toucha du doigt la tête inclinée de Brasseux.

— Ce n'est pas vous... le coupable... c'est cet homme!... ce misérable qui m'a entraînée ici!... Son non?... son nom?... répéta-t-elle deux fois.

— Oh!... oui... c'est lui, dit Brasseux

sans relever la tête, c'est ce damné Gauthier !

— Gauthier... Gauthier... reprit-elle d'une voix lente, comme pour incruster ce nom à jamais dans sa tête.

— Son argent était maudit !... comme lui !... Je n'ai rien emporté... je vous le jure... rien... tout est là-bas... dans les décombres !

— Cet homme ne venait pas pour son compte ?

— Non.

— De la part de qui ?

— Je n'en sais rien.

— Il n'a prononcé aucun nom ?

— Aucun.

Un hibou passa dans l'air et jeta sur leurs têtes son cri lugubre.

Brasseux tressaillit ; puis,se levant d'un mouvement convulsif, il s'élança d'un bond

à travers les buissons et les ronces, semblable à une de ces bêtes fauves affamées et frissonnantes qui courent après leur proie.

Oui, la volonté de Dieu avait sauvé Madeleine; car souvent c'est aux mains des plus faibles qu'elle confie le soin de sa vengeance.

TERRIBLES SOUVENIRS.

XXXVI.

M. Vancelay, de son côté, avait passé une nuit inquiète et agitée. Les mots que Madeleine avait prononcés tout bas : « *Arthur... — les sociétés secrètes... — il est perdu !...* — l'avaient frappé de terreur.

Arthur, par un fatal aveuglement, serait-il entré dans ces associations mystérieuses qui traînent avec elles le boulet révolutionnaire? — Le marquis de Savernoy, dernier rejeton d'une des plus illustres familles de Provence, serait-il mêlé à cette tourbe impie et sacrilége qui veut réveiller dans leur tombeau maudit les ombres des Saint-Just, des Danton, des Robespierre? — C'était impossible!... Et cependant les dernières paroles de Dominique mourant?...

Le cœur du vieillard était torturé par les plus mortelles inquiétudes.

Et puis Madeleine, cette pauvre enfant qu'un meurtre venait de faire orpheline, maintenant sans soutien sur la terre, — comment la soustraire aux dangers qui la menaçaient?

Combien M. Vancelay appela le jour avec une impatience fébrile !

On était au mois de février ; le ciel était encore sombre ; ce n'était plus la nuit, ce n'était pas encore le jour.

— Sans doute, se dit M. Vancelay, la pauvre enfant, accablée par l'excès de la douleur, repose encore ; car la souffrance du cœur est un cruel fardeau, surtout à cet âge où l'on n'a pas encore appris à souffrir ; elle épuise les forces et glace le sang dans les veines.

Mais chaque minute qui s'écoulait doublait les tortures de sa pensée, car il espérait que Madeleine, plus calme le lendemain, pourrait lui donner des détails sur cet horrible événement et sur les derniers mots que le malheureux Dominique avait prononcés à son lit de mort.

Huit heures venaient à peine de sonner

qu'il s'apprêta à sortir. — Son cœur battait avec violence quand il descendit l'escalier, dont chaque marche portait encore la trace rouge de l'assassinat.

Il se dirigea vers la rue Mazarine ; — quoiqu'il pressât le pas autant que le lui permettaient ses quatre-vingts ans, — la demie avait sonné déjà quand il arriva à l'hôtel de la rue Mazarine.

— Quel est le numéro de la jeune personne que je vous ai amenée cette nuit? dit-il au portier.

Celui-ci le regarda avec étonnement.

— Mais elle vient de partir, monsieur.

— Elle vient de partir... s'écria Vancelay.

— Il y a une demi-heure, à peu près.

— Ce n'est pas possible !....

— C'est pourtant la vérité, reprit le concierge.

— Seule ?

— Non, avec ce vieux monsieur qui vous accompagnait cette nuit.

— Le docteur ?

— Je ne sais pas si c'est un docteur.

M. Vancelay resta quelques instants sans prononcer une seule parole.

— Partie !.. murmura-t-il encore d'une voix sourde, partie, Madeleine !... avec ce monsieur, dites-vous ?..

— Une voiture dans laquelle elle est montée attendait à la porte.

— Et vous ne savez pas où est allée cette voiture ?

— Non, monsieur.

— Oh ! mon Dieu !... dit Vancelay en levant les mains avec désespoir, il y a peut-être encore un crime !.. Madeleine !..

pauvre enfant ! — Voyons... ajouta-t-il d'une voix qu'il essayait de rendre calme, mais qui tremblait entre ses dents... Ce docteur, il m'a donné son adresse.... M. Derblay, rue Copeau. — Rappelez votre mémoire, mon ami... Il ne vous a rien dit avant de monter en voiture?

— Mais il n'est pas parti avec cette jeune fille, répondit le portier.

— Comment?

— Il l'a seulement accompagnée jusqu'à la voiture, puis il est rentré, je me le rappelle bien, et il a soldé la dépense de la nuit.

Il y eut encore un moment de silence. — M. Vancelay interrogeait dans sa pensée tous les souvenirs de la nuit.

— Je m'inquiète peut-être à tort, pensa-t-il, ce docteur n'est point parti avec elle... qui sait?... peut-être le hasard lui aura-t-

il fait apprendre quelque complot contre cette pauvre enfant?... et se sera-t-il empressé avant tout de la mettre en lieu de sûreté? — Oui, c'est possible... Comment supposer... que cet homme?... j'étais fou.. Sans doute nous nous serons croisés, et il est venu chez moi, lorsque je venais de sortir pour me rendre ici.

Certes, toutes ces réflexions étaient justes, ces présomptions très-simples, très-naturelles, aussi M. Vancelay, presque entièrement rassuré, se hâta de retourner chez lui, convaincu que le docteur Derblay devait y être venu.

Mais personne ne s'était présenté. — Personne n'avait demandé M. Vancelay.

Le vieillard ne savait que croire; sa pensée se refusait toujours à supposer une aussi odieuse machination, mais malgré

lui il sentait dans son cœur un sentiment indicible d'épouvante.

Il prit une voiture et se fit conduire à l'adresse que lui avait donnée le docteur Derblay ; mais personne de ce nom-là n'était connu dans la maison, ni même dans la rue.

Le vieillard était atteré. — Il resta devant la porte de la maison comme s'il n'eût pas voulu, malgré la réalité, abandonner encore cette dernière espérance.

— Pauvre Madeleine !... dit-il, en se cachant le visage dans ses deux mains, qu'est-elle devenue ?.... Oh !... oui !... murmurait-il d'une voix étouffée, — les sociétés secrètes... mais comment Dominique ?... Et Arthur !... Arthur !... Quel horrible mystère !...

Il retourna chez lui à la hâte, et sonna à la porte de M. de Savernoy.

— M. Arthur de Savernoy y est-il, Pierre ?

— Oui, Monsieur.

— Seul ?...

— Oui.

— C'est bien.

— Comme vous êtes pâle, monsieur Vancelay ?

— Pierre, j'ai besoin d'être seul avec M. de Savernoy, si tu as des courses, va les faire, sinon, voici ma clef, tu attendras chez moi.

Et M. Vancelay ouvrant la porte avec une précipitation fiévreuse, entra dans la chambre d'Arthur de Savernoy.

— Monsieur de Savernoy, dit-il en entrant : Dominique a été tué cette nuit !

— Je viens d'apprendre cet horrible événement, répondit le jeune homme, tout étonné de la brusque apparition de

M. Vancelay et surtout du ton avec lequel il avait prononcé ces paroles.

— Et ce matin, continua le vieillard, sa fille, Madeleine a été enlevée, assassinée aussi, peut-être !

— Madeleine ! s'écria Arthur en s'avançant vers M. Vancelay, ce n'est pas possible !...

— Moi aussi, comme vous, j'ai crié : — ce n'est pas possible... Mais je vous le dis... enlevée !... enlevée !...

— Vous n'avez aucun indice.

— Aucun. — Et vous, monsieur Arthur, ne pourriez-vous savoir ce qu'elle est devenue ? ajouta M. Vancelay, en attachant sur le jeune homme un regard interrogateur.

— Hélas ! non.

— Non ! alors elle est perdue !... le meurtre de Dominique n'est pas un crime

isolé, il se rattache à un mystère terrible qui procède par l'assassinat pour arriver au pillage et à la destruction de la société; — ceux qui ont frappé le vieux soldat sont les mêmes qui ont enlevé Madeleine, — qui l'ont tuée !... oh oui ! tuée !... Ce secret devait être enfoui dans la tombe ; ils y ont jeté le père et la fille pour qu'il fût mieux gardé.

— Quelle horrible pensée ! s'écria Arthur.

— La main du meurtrier avait été mal assurée, et le père mourant avait pu parler.

M. Vancelay avait dit ces dernières paroles d'une voix lente et avec une telle expression de conviction désespérée, qu'Arthur se sentit troublé.

Il ignorait, on le sait, le mandat du sang dont Dominique avait été chargé, et

le dénoûment lugubre de ce triste drame; — il ignorait même que le soldat fît partie de l'association à laquelle il venait de se lier par un serment affreux.

— Monsieur Vancelay, reprit-il, tout ce que vous me dites me paraît si étrange, si abominable... que j'ai peine à y croire. — Assassiner un vieillard et une enfant !...

— Le mourant a parlé ! répéta M. Vancelay d'une voix grave.

—Mais alors, en prévenant la police, on pourrait peut-être découvrir les coupables et se mettre sur les traces de Madeleine.

— Oui, dit Vancelay, de la même voix, on pourrait... oh ! déjà j'y ai pensé ; mais j'ai eu peur... monsieur Arthur, et je n'ai pas osé...

Vancelay n'avait cessé d'interroger du regard le jeune Savernoy.

— Vous n'osez pas ! dites-vous, et pourquoi ? s'écria celui-ci.

— Parce que le coup qui frapperait les criminels pourrait atteindre plus loin, et alors ce serait un malheur irréparable peut-être !

— Monsieur Vancelay, reprit Arthur, en me parlant ainsi votre main tremble, votre visage est pâle comme je ne l'ai jamais vu ; derrière vos paroles, il y a quelque chose que vous voulez dire, et que vous ne dites pas.

Le vieillard passa sa main sur son front dégarni, le long duquel coulaient des gouttes d'une sueur brûlante. — Il s'approcha d'Arthur, et, après avoir jeté autour de lui un rapide regard :

— Quand Dominique a rendu le dernier soupir, reprit-il d'une voix basse, je n'étais pas présent : la mort est venue

plus vite que moi ; sa fille seule était agenouillée à son chevet ; seule elle a entendu les derniers gémissements, les dernières paroles de son père ; seule, elle a tenu sa main, quand cette main s'est glacée; mais j'ai vu Madeleine... une minute, une seule, et comme si la pauvre enfant eût prévu qu'aujourd'hui il ne serait plus temps, elle m'a jeté ces mots à l'oreille : « M. Arthur... les sociétés secrètes... il est perdu !... » quelqu'un nous regardait, nous écoutait, j'en suis certain maintenant, elle n'a pu m'en dire davantage.

Une rougeur subite avait coloré les joues d'Arthur.

M. Vancelay lui saisit la main.

— Voilà ce qu'elle m'a dit, reprit-il, et c'étaient les derniers mots peut-être échappés à l'agonie du mourant. — Oh ! nous sommes bien seuls, monsieur Arthur,

Pierre même n'est pas dans notre appartement, je ne vous demande point de me répondre ; ce n'est pas à un homme qui a vu naître la Révolution et qui l'a vue tomber dans le sang, ce n'est pas à lui qu'il faut dire quel serment de mort lie entre eux les membres de ces associations mystérieuses. — Ne parlez pas, vous Arthur, — je ne me demande pas comment le soldat Dominique a pu savoir ce secret terrible, mais, en entendant Madeleine, j'ai frémi jusqu'au fond des entrailles.

Arthur le regarda fixement.

— Pas un mot !... pas un mot !... répéta d'une voix comprimée le vieillard, non point parce que chacun de ces mots pourrait vous donner la mort ; mais parce que vous avez juré, et qu'un serment quel qu'il soit, engage un homme d'honneur. — Mais moi !... Mais moi !... laissez-moi

vous dire, enfant, où vous pousse un entraînement aveugle, fatal, criminel!... Laissez-moi vous dire quel est l'abîme vers lequel vous marchez, et quelle immensité de désespoir et de malédictions vous amassez sur votre tête!...

Arthur voulait répondre.

— Je vous dis, monsieur de Savernoy, de ne pas me répondre, s'écria Vancelay en s'approchant plus près encore du jeune homme.

Ce n'était plus le vieillard courbé par l'âge, la douleur et l'isolement; — il semblait que tout-à-coup une verte jeunesse s'était réveillée en lui, avec les souvenirs terribles qui saignaient dans sa conscience et dans son cœur.

— Oh! n'est-ce pas, reprit-il, c'est étrange de me voir ainsi, moi, le vieillard, dont la voix tremble sur ses lèvres. — C'est que

je ne suis plus M. Vancelay, je suis 93 !... Et vous m'épouvantez, Arthur !... Et vous me renverrez à ces heures néfastes qui ont brisé toute ma vie sous un remords inexorable. — Oh ! j'avais votre âge, Arthur... j'étais comme vous, jeune, ardent, plein d'enthousiasme, de croyance en moi, il me semblait que j'aurais pu porter le monde sur mes épaules !...

— Alors, n'est-ce pas, s'écria Arthur, vous compreniez l'amour du progrès, de la liberté, vous compreniez que l'on ne doit pas vivre éternellement embourbé dans la vieille ornière d'une monarchie usée !

— Oui, je disais tout cela dans mon erreur et dans mon aveuglement ! Tenez, il y a bien longtemps que je n'ai ramené ma pensée vers cette funeste époque ; à personne, Arthur, à personne je n'ai dit

ce que je vous dis là. — Le vieillard ne s'était jamais souvenu du jeune homme, mais malgré moi tout mon cœur s'ouvre devant vous. Regardez-moi,regardez-moi, Arthur, vous voyez un ancien conventionnel... Eh bien ! dites, maintenant, ai-je le droit de vous parler liberté et révolution, car le mot liberté cache toujours le mot révolution !... Ai-je le droit de vous dire : Enfant, il y a sous vos pieds un abîme plein de sang, de honte et de malédictions ?

Il est impossible de rendre par des mots l'expression de la voix et du visage avec laquelle M. Vancelay avait jeté à son passé cette terrible malédiction. — C'était toute sa vie de douleur et de résignation qu'il prenait à flots dans son cœur ulcéré.

— Oui !.. j'avais, comme vous l'avez, jeune homme, un enthousiasme ardent ;

je m'enivrais de tous les mots sonores qui retentissaient à mes oreilles ; je parcourais nos campagnes, les masses applaudissaient à ma voix,et l'on me portait en triomphe. —Oh ! combien je croyais alors à tous à ces rêves creux et criminels que les agitateurs répandent de tout temps sur le sommeil calme et honnête d'une nation ! — Marat! Danton ! Robespierre! voilà mes héros! — Que sont-ils devenus ? — Enfant, enfant, chaque ride de mon front est une page de ce passé terrible!.. oui, j'ai battu des mains au supplice des Girondins ; oui, j'ai vu passer sans trembler tous ces monceaux de victimes du Tribunal révolutionnaire. — Devant le sang qui coulait, j'ai dit : « Justice et régénération. » Je me suis promené la tête haute, dans mon orgueil et dans mon aveuglement, au milieu de toute cette société déchirée en lambeaux. —J'ai

vu mon père mort!.. j'ai vu ma sœur morte!.. Pauvres et chères victimes! Et j'ai tordu mon cœur pour qu'il ne criât pas. — J'ai aimé tous ces hommes que l'on appelait Barrère, Billaud-Varennes, Fouquier-Tinville, Saint-Just, Collot d'Herbois!.. Cette main que je n'ose plus tendre vers vous, Arthur, maintenant que j'y pense, a touché la main de chacun de ces hommes. — Comme des bêtes féroces, ils se sont dévorés entre eux, et puis, est venue la justice du ciel qui a décapité tout le reste. — Alors, moi, qui avais survécu, moi, qui voyais tout cela, en entendant ces cris de joie autour de l'échafaud du 9 thermidor, ces malédictions que jetaient par toute la France des familles désolées; j'ai fui!.. j'ai fui!.. et partout la même exécration, partout les mêmes cris de haine et de vengeance... Je courbais la

tête, brisé de honte et de désespoir, — je marchais dans ma vie, isolé et maudit, cachant mon nom comme un déshonneur, et tremblant que quelqu'un le prononçât devant moi!.. Priez Dieu, Arthur, qu'il vous éclaire, pour qu'il n'en soit pas ainsi de vous!..

Arthur était immobile et pâle. — Mais, hélas! chaque jour, lui aussi, il entendait des voix lui parler de l'avenir, de la gloire impérissable réservée à ceux qui auraient travaillé à cette grande œuvre; chaque jour, son amour pour la princesse Pallianci républicanisait son âme davantage; car chaque jour, elle entourait ce cœur palpitant de réseaux plus étroits: — c'est entre deux baisers qu'elle lui parlait de liberté; c'est la tête posée sur son cœur, qu'elle laissait tomber ses paroles, gouttes d'un poison mortel que recueillait avec

adoration cette âme ardente; et alors, ses yeux avaient des regards profonds, et elle attirait à elle dans l'abîme l'insensé qui lui tendait ses deux bras.

Oh! c'est là l'histoire de bien des âmes perdues, de bien des cœurs souillés, de bien des existences flétries; — c'est là l'histoire de l'humanité.

Aussi les paroles du vieillard ne firent trembler, ni sa pensée, ni son cœur, et n'allèrent pas jusqu'au bandeau qui lui fermait les yeux.

— Vous parlez de 93, dit-il à M. Vancelay; quelle est la voix qui ne maudit pas avec vous les deux années de sang qui jetèrent la France dans le deuil? Mais croyez-vous donc que l'on ne puisse faire un pas en avant, sans retourner vers ce passé sanglant; croyez-vous donc que le libéralisme qui a fait 89, soit responsable

des excès du Tribunal révolutionnaire?

M. Vancelay courba la tête avec accablement et murmura :

— Quand on jette une feuille au courant d'une eau rapide, sait-on où ce courant l'entraînera? — La main de l'homme détruit facilement en une année ce qu'un siècle entier ne pourrait réédifier. On n'arrête pas plus, hélas! l'esprit révolutionnaire, lorsqu'il est déchaîné, que l'on n'arrête le torrent lorsqu'on a renversé les digues qui le retenaient captif. — Mais le passé n'est-ce pas? est bien le passé, ajouta-t-il avec un triste sourire, et tout s'enterre dans l'oubli, comme les hommes dans le cercueil? Les cheveux blancs de la vieillesse ne sont jamais écoutés, et les années qui s'écoulent ne portent pas d'enseignement. — Je suis épuisé,

monsieur Arthur, par cet effort surhumain que j'ai fait sur moi-même pour vous parler ainsi. — Ces souvenirs m'ont brisé... Allez, allez où la fatalité vous entraîne. N'écoutez pas la voix amie qui vous parle, la voix sage qui vous conseille; c'est la loi commune. — Mais, au nom du ciel, Arthur, prenez garde !... prenez garde !.. Souvenez-vous des paroles du du vieux Dominique... Il est encore là-haut, le pauvre soldat, froid et inanimé. Montez... montez quelques marches, monsieur de Savernoy, et vous, si plein de vie, vous serez en face de la mort ; vous verrez deux trous saignant encore dans cette poitrine déjà si cruellement labourée par la guerre. Penchez-vous sur ces lèvres refroidies, et peut-être que Dieu, par un miracle, permettra qu'elles murmurent une dernière fois :

« — Les sociétés secrètes... Arthur!.. il est perdu! »

Un nuage sombre passa subitement sur les traits du jeune homme; ses paupières s'abaissèrent sur ses yeux, pendant qu'une crispation involontaire faisait frémir ses sourcils ; et il posa sa main sur sa poitrine à l'endroit où bat le cœur.

Il y eut alors dans cette chambre, où retentissaient tout-à-l'heure les paroles du vieillard, un long silence.

M. Vancelay, debout, appuyé contre un meuble, avait la tête courbée, et des gouttes de sueur coulaient comme des larmes le long de son visage.

Celui qui les eût regardés tous deux eût senti son cœur se serrer douloureusement, car Arthur ne pouvait maîtriser l'expression profonde qu'il ressentait.

Les dernières paroles de M. Vancelay

l'accablaient ; ce mort qui était couché au-dessus de sa tête, ce meurtre si près de lui, ce sang dans le passé, ce sang dans le présent, toutes ces émotions tristes, funèbres, s'agitaient en lui, maintenant que le silence avait remplacé le bruit qui étourdissait son cerveau.

Il n'osait faire un mouvement, il n'osait faire un pas; il avait peur d'interroger sa pensée, mais il s'entendait lui-même sans s'écouter.

Dix heures sonnèrent.

Quel souvenir ces dix coups frappés sur le timbre d'une pendule réveillèrent-ils en lui ?

Il releva son front qui s'était insensiblement courbé comme celui du vieillard, et il passa brusquement ses deux mains dans ses cheveux pour les rejeter en arrière.

— Dix heures... dit-il en secouant la tête.

Alors il s'approcha de M. Vancelay et lui prit doucement la main :

— Ces souvenirs vous ont fait mal, mon bon monsieur Vancelay, lui dit-il d'une voix douce; c'est une douleur que je vous ai apportée, et vous m'en voyez tout triste; merci encore, comme toujours, de l'affection que vous me montrez. — Pardon si je vous laisse ; mais vous l'avez vu, quand vous êtes entré, j'étais prêt à sortir, et je ne puis tarder plus longtemps.

Le vieillard serra cette main qui s'était posée sur la sienne, et levant silencieusement les yeux, il montra du doigt à Arthur la mansarde où Dominique dormait de son dernier sommeil.

Puis il murmura d'une voix basse en

laissant retomber la main du jeune homme :

— Prenez garde ! Prenez garde !

Arthur était sorti.

M. Vancelay resta longtemps silencieux ; puis il se releva, et parcourant la chambre d'un regard triste et lent :

— Il est parti !... dit-il à voix basse ; il est parti, comme moi je partais de la cabane de Fontevieille. — Ai-je donc le droit de me plaindre, moi, qui écoutais froid et impassible les paroles de mon vieux père? moi, qui répondais par un sourire d'incrédulité aux sages conseils du vieillard, à la voix triste et grave qui me criait : « — Georges, il n'est pas trop de la présence et de l'énergie d'un homme pour défendre les cheveux blancs d'un vieillard et l'honneur d'une jeune fille ! — Ai-je le droit de me plaindre, moi qui re-

poussais sans les comprendre les larmes de ma pauvre sœur, moi, qui ai abandonné sans un regret, sans un remords, le foyer de la famille, et toutes les saintes choses que l'on y trouve autour de soi, moi, qu'enivraient les folles clameurs de la place publique; moi, qui ai vu, sans que mon cœur se soulève d'indignation, le lâche assassinat de la *Maison Jaune?* — C'est mon sang qui court dans les veines de ce jeune insensé; — révolutionnaire, courbe la tête!.. aujourd'hui l'heure de l'expiation.

Quoiqu'il fût seul, sa voix était forte et vibrante.

— Oui! courbe la tête, révolutionnaire, reprit-il; toi, qui as assisté au meurtre de la reine, toi, qui t'es assis à la Convention au milieu de ces hommes hideux; toi, qui as marché le front haut et calme au milieu

de tous ces massacres et de tout ce deuil! as-tu le droit de l'accuser, toi, qui t'appelais dans ton orgueil le missionnaire de la liberté; toi, dont la sœur est morte déshonorée par ton abandon; toi, dont le vieux père a porté sa tête blanchie sur l'échafaud, parce qu'il appelait ces hommes sans entrailles les meurtriers de la France? Toi l'insensé!.. toi l'incrédule!.. à ton tour aujourd'hui, courbe... courbe ta tête révolutionnaire, et bois ce calice de douleur que tend la main juste de Dieu!

Puis, il retomba dans le silence et resta longtemps le visage dans ses deux mains.

L'arrivée de Pierre, qui sachant M. Arthur de Savernoy sorti vint frapper à la porte, l'arracha à ses douloureuses méditations; il se leva et sans dire un mot, il rentra chez lui et s'enferma.

— Le père Vancelay a quelque chose,

pensa Pierre en regardant le vieillard s'éloigner ; — c'est la mort de ce pauvre diable de Dominique ; le fait est que c'est tout de même bien étrange.

M. Vancelay était retombé dans le silence de ses méditations. — Tout son corps trembla comme s'il eût été en proie à une fièvre ardente, et les palpitations de son cœur battaient sourdement dans sa poitrine.

— Non !.. dit-il en se levant et en parcourant la chambre avec agitation , — non !.. ce n'est pas possible !.. non ! il ne se peut pas qu'Arthur se perde ainsi et marche vers l'abîme, sans qu'un bras le retienne. — Ma voix a été impuissante auprès de lui, c'est tout simple, que suis-je pour qu'il m'écoute ? — Un étranger, rien de plus. Oh ! si je pouvais lui dire : « Ce vieillard qui te parle, ce n'est pas une af-

fection stérile qui l'attache à toi, tu es son enfant, le fils de celui qu'il aimait avec idolâtrie et que Dieu lui a si vite enlevé; tu es sa seule joie, sa seule consolation, tu es à toi seul ce que Dieu lui a laissé d'existence sur la terre. — Hélas! un serment fatal lie ses lèvres, il ne peut t'aimer qu'en secret; mais il te suit partout, partout il veille sur toi, pour te garder et te sauver. — Dévouement, soins, amour, cris impuissants! Tu marches... tu marches toujours, Arthur... » Oh! Seigneur, à quel supplice vous m'avez condamné!.. C'est trop de vivre si longtemps, quand la souffrance accompagne chaque pas!

La voix de M. Vancelay, quand il parlait ainsi, était un cri de douleur qui devait monter au ciel, comme la prière suppliante d'un cœur désolé.

— Oui, dit-il en allant à sa table et en

cherchant ce qu'il lui fallait pour écrire, oui, c'est le seul moyen de salut qui reste, je vais écrire au duc de Savenoy ; il faut qu'il arrache cet enfant à l'abîme !.. il le faut !., il le faut !..

Il prit une plume, et écrivit :

« Monsieur le duc, un aveuglement fatal entraîne le marquis Arthur de Savernoy dans cette voie criminelle qui mène une jeunesse insensée au bouleversement, à la ruine de la société. — Venez ! venez tout de suite, monsieur le duc ; arrachez-le à sa ruine, à son déshonneur, peut-être. — L'homme qui vous écrit ces lignes eût donné tout son sang pour le sauver. »

Vancelay cacheta la lettre, et ne voulant pas s'en rapporter à un autre qu'à lui-même, il se rendit à l'hôtel du duc de Savernoy. — Il était si tremblant, si agité, qu'il avait peine à marcher.

Au moment de frapper à la porte de cet hôtel où quarante ans auparavant il était venu portant un enfant dans un berceau, il hésita malgré lui, et la douleur qu'il ressentit fut si grande qu'il s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

Enfin il frappa et remit la lettre au concierge.

— Il est important, dit-il, que cette lettre soit remise immédiatement au duc de Savernoy.

— M. le duc n'est pas à Paris, répondit le concierge.

— Le duc de Savernoy !.... répéta M. Vancelay avec une stupéfaction douloureuse.

— Il est en Provence, mais on lui fera parvenir cette lettre.

— Cette lettre, reprit Vancelay, est de la dernière importance ; il faut que le duc

la reçoive le plus tôt qu'il sera possible.

— Elle partira aujourd'hui même.

— Et elle arrivera seulement dans trois jours. — Oh ! mon Dieu !.. murmura le vieillard.

Puis il s'éloigna.

La scène qui venait de se passer avec Arthur avait éloigné sa pensée de l'enlèvement de Madeleine. — De quelque côté qu'il interrogeât son cœur, il le trouvait plein de douleurs et de mortelles inquiétudes.

Il rentra chez lui à pas lents, calculant les événements qui pouvaient survenir pendant le temps nécessaire au retour du duc de Savernoy, car il ne doutait pas un seul instant que, sur la remise de sa lettre, le duc ne s'empressât d'accourir à Paris.

SANG VERSÉ.

XXXVII.

Mais les événements marchaient vite, et les membres de l'opposition à la chambre, soutenus par les mécontents d'ambition et de pouvoir, en jetant la désunion et la discorde au sein du pays, faisaient le jeu

de ces émeutiers toujours prêts à déplacer les pavés des rues et à tirer des coups de fusil, lâchement accroupis derrière les barricades. — Déjà dans Paris grondaient ces sombres murmures qui sont aux orages des hommes ce que le sifflement des vents est aux tempêtes du ciel.

A la veille des grands événements qui doivent s'accomplir, que ces événements bouleversent les destinées d'un peuple ou frappent une de ces têtes élevées sur laquelle sont fixés tous les regards, l'air semble s'appesantir et porter en soi quelque sinistre présage.

L'initiative de la gauche avait ouvert le champ aux anarchistes; — les croyait-on assez sots ou assez honnêtes pour n'en pas profiter?

Quand les rancunes et les ambitions s'en mêlent, c'est une triste arène que

celle où s'agite le gouvernement représentatif ; les passions seules y luttent. — La situation prenait un caractère de gravité qu'il était impossible de méconnaître ; les ministres du roi avaient des nuages sur le front, mais ils ne doutaient pas de la victoire. — Pendant ce temps, tous les débris des sociétés secrètes s'agitaient et cherchaient à renouer leurs têtes brisées, semblables aux corbeaux qu'attire une chair pantelante, et que l'on voit accourir de tous les points de l'horizon.

Faut-il aussi parler de cette partie remuante de la bourgeoisie que dévore et tourmente l'appétit des droits politiques? — la bourgeoisie qui s'arrête quand elle devrait marcher, ou qui marche quand elle devrait rester neutre ; esprit étroit que l'ambition surexcite, et qui, la moitié du temps, placée par une hésitation ti-

mide entre la crainte et le désir, ferme les yeux pour oser quelque chose.

Faut-il parler de ces masses composées d'hommes curieux et avides à l'excès de tout ce qui est en dehors de la vie ordinaire, et qui vont avec un même plaisir assister à une émeute ou à un feu d'artifice ?

Comme toujours, le vrai peuple, le peuple laborieux et calme écoutait avec indifférence ou en haussant les épaules tout ce bruit qui se faisait autour de lui.

La question des banquets vint tout-à-coup mettre le feu aux poudres ; les chefs de l'opposition s'y rallièrent par dépit et par colère du vote de la chambre.

Les conspirateurs un peu sérieux avaient décidé que le *peuple*, c'est-à-dire les *émeutiers enrégimentés*, ne descendraient pas dans la rue. — Mais on ne se met à la

tête d'une troupe de bandits, qu'à la condition d'ouvrir toujours une route large au pillage.

Nous ne voulons traiter la question politique que dans ses phases indispensables à la marche de notre drame. — Assez d'autres avant nous ont fouillé dans le prologue de ce lugubre drame et en ont raconté les tristes détails; assez d'autres ont mis le doigt sur cette plaie saignante et ont montré la fatalité, prenant la part du lion dans cette série d'événements imprévus; assez d'autres ont dit aux hommes les tristes vérités qui pèseront éternellement sur eux et leur ont montré la monarchie perdue, non par la puissance de la révolte, corps inerte et sans vie que l'on pouvait fouler aux pieds, mais par leur faiblesse ou leur hésitation.

Deux jours s'étaient écoulés.

Deux jours!.. dont la moitié eût suffi pour sauver la France.

Le troisième touchait à sa fin, — le changement de ministres paraissait avoir calmé l'agitatiou qui se répandait en sourds murmures à travers la capitale. — On croyait tout sauvé, alors qu'une concession fatale allait tout perdre; — capituler avec la révolte qui dresse la tête, avec l'émeute qui agite au-dessus des pavés amoncelés ses fusils noirs de poudre, c'est s'attacher de ses propres mains la robe dévorante de Nessus.

Des voitures renversées barraient les rues, et des hommes à visages sinistres, le fusil en bandoulière, se promenaient impudemment en face de la force armée qui restait devant eux impassible et muette. — La monnaie courante des révolutions ruisselait sur les comptoirs rougis des mar-

chands de vins : l'eau-de-vie donnait un cœur factice aux plus lâches, une énergie fébrile aux plus pusillanimes.

M. Vancelay, inquiet d'Arthur de Savernoy qui depuis la veille n'avait pas paru, avait suivi les flots houleux de l'émeute. — La nuit venue, l'anxiété la plus cruelle serra le cœur du vieillard ; il se mêla aux groupes, interrogea les visages, écouta toutes les voix sans qu'aucun indice pût le mettre sur la trace de celui qu'il cherchait.

Il alla à l'hôtel de la princesse Pallianci. — On lui répondit qu'il n'y avait personne. — Cependant, les événements de la journée, tels qu'ils se présentaient, ne présageaient pas la continuation des troubles, ce qui faisait dire à un des révolutionnaires :

« — Tout cela n'est pas clair. Il y a

beaucoup de monde dehors c'est tout; mais on n'ira pas jusqu'aux coups de fusil. »

Cet homme, qui gémissait en son cœur que le sang n'ait pas encore coulé, s'appelait X.

C'est qu'en effet, pour cet homme, la révolution de poudre et de sang était avortée; — l'anarchie n'étendait pas sur Paris ses ailes lugubres, la société restait debout sur ses bases. — Aussi, bien des espérances étaient détruites, bien des rêves étouffés ; les barricades mouraient d'elles-mêmes; et à peine si l'*Alphabet révolutionnaire* rencontrait de loin en loin quelques-uns de ses membres, comme les tronçons épars d'un serpent mutilé.

Avec la nuit s'éteignait le tumulte.

Faustin s'était glissé dans la journée aux bureaux du *Réformateur*, où chacun s'é-

tait donné rendez-vous. — Il était d'une mauvaise humeur visible, car il voyait les choses tourner fort mal, et il avait grand' peur de perdre tout, d'un côté, sans rien gagner de l'autre.

De Leufroy secouait la tête et disait entre ses dents :

— C'est une duperie d'attaquer de face un ennemi puissant.

Vauthier, les traits en feu, l'œil égaré, la poitrine haletante, allait et venait ; un long sabre pendait à sa ceinture, à laquelle il avait attaché des pistolets d'arçon ; ses traits étaient animés par de nombreuses libations patriotiques, et au milieu du tumulte général des conversations, des récits de la journée, sa voix sauvage sortait en notes saccadées de sa large poitrine.

— Quoi ! s'écriait-il par instants, la ré-

volution nous échappe, et nous restons tous les bras croisés!.. Il faut ressusciter l'émeute et remettre le feu au ventre de la population.

Alors même qu'il avait cessé de parler, ses lèvres épaisses et sanguines avaient un tressaillement nerveux.

Quant à Barasson-la Vrillière, pâle, le front appuyé dans ses deux mains, il écoutait la tempête qui grondait en lui.

Tout espoir de révolte n'était pas encore mort dans le cœur de ces hommes, suprême aréopage de la ruine et de la destruction; car ils savaient qu'une bande fauve de pillards, aspirant le désordre et hurlant l'émeute, n'ayant pour guide que ses instincts de haine et de rapine, parcouraient tous les quartiers de Paris avec des hommes de tête audacieux et résolus.

Ce fut au milieu de l'agitation tumul-

tueuse dans laquelle était plongé le nocturne conciliabule, qu'arriva le *Lyonnais*, le patriote énergumène que nous avons vu chez Marini et à la séance de la *Chaumière*. Depuis lors, il avait utilisé tout le temps que n'employait pas l'*œuvre sainte* de la conspiration, à déployer dans le café Agnès ou dans le café Mandar les richesses de son éloquence cadavéreuse.

Nous trouvons quelque part un portrait calqué sur cet étrange personnage.

« Il apparaît comme un de ces grands oiseaux décharnés qu'on regarde dans les ménageries ; ils sont mornes, flasques, d'une apparence inoffensive ; en les examinant de plus près, on voit qu'ils ont une tache de sang dans l'œil, et que sur leur écriteau est inscrit ce mot : — *Vautour*. »

Ce jour-là, il portait un paletot clair;

sa figure maigre et osseuse était plus livide que jamais, le blanc terne de ses yeux avait des traînées de sang, comme si Dieu eût voulu marquer d'avance cet homme qui allait accomplir l'action la plus odieuse et la plus criminelle. — Sa chevelure noire inondait son cou et ses épaules.

Quand il entra, on eût dit un spectre.

— Eh bien, dit-il, en s'arrêtant sur le seuil et en étendant vers les conspirateurs attérés un de ses longs bras, on cause donc ici, et l'on se repose !.. — Pardieu ! voilà de rudes besogneurs !.. — Les révolutions ne se font pas en se dandinant sur le dos d'une chaise.

Personne ne répondit. — Le Lyonnais continua :

— Sacredieu ! dans vos quartiers on est sage comme des images ; — on allume des

lampions et on se promène avec ses petits pour voir la fête. — On leur en donnera des fêtes à ces crétins de bourgeois, pour amuser leur moutards.

Et il se mit à rire d'une façon à la fois grotesque et féroce.

Tout-à-coup, on entendit des hurlements dans la rue. -- Chacun leva la tête, et une lueur d'espérance anima tous les yeux.

— C'est ma bande qui s'impatiente, dit le Lyonnais en souriant à sa façon. — Ah ça, vous autres, qui avez la parole au bec, il s'agit de les endoctriner crânement pour leur mettre le feu aux entrailles ; ce sont de bons lurons qui ne demandent pas mieux que de travailler en conscience (cela voulait dire : « — Ce sont des brigands et des bandits, des hommes de sac et de corde, n'attendant qu'un signal pour

se ruer dans le sang et dans la dévastation. »)

Faustin s'élança à la fenêtre.

Du moment qu'il s'agissait de parler sans agir, son tour était venu.

Des acclamations frénétiques accueillirent son apparition.

Le Lyonnais était à côté de lui. — Il étendit sur Faustin ses deux bras de squelettte.

— Frères, s'écria-t-il de sa voix aigre et grinçante, écoutez-le ; c'est un ami du peuple ! un défenseur du peuple !

La bande en guenilles battit des mains.

C'était un spectacle d'un aspect lugubre, que celui de ces hommes aux figures hideuses, aux bras nus, aux vêtements débraillés, secouant au-dessus de leurs têtes des torches enflammées, qui les éclairaient par raffales lumineuses. — Et au-dessus,

à un balcon, deux ombres noires se détachant comme un groupe infernal, sur le fond de la chambre.

Faustin les harangua avec ces mots sonores et pompeux, fanfares de la révolte qui retentissent en notes empoisonnées. — Le tumulte de la rue emportait une portion de la harangue du tribun révolutionnaire; mais sa parole plus emphatique avait soin de jeter sur la foule, des phrases incendiaires.

« — La satisfaction donnée au peuple n'est qu'une dérision ! »

— Oui!.. oui!.. hurlait la meute sans savoir ce dont il s'agissait.

« — Les droits du peuple sont méconnus depuis quatorze siècles, il faut qu'ils soient solennellement reconnus ! »

— Oui!.. oui!.. répétait la foule avec les mêmes acclamations.

Le Lyonnais criait plus haut que tous en agitant ses grands bras et en secouant au vent sa longue chevelure.

La horde avinée des émeutiers et des barricadeurs commençait à être électrisée.

Faustin rassembla toute la force de ses poumons et s'écria avec des gestes furieux :

— Il est temps d'écraser la tyrannie qui pèse sur la nation tout entière, et musèle une à une toutes nos libertés !

— Oui !.. oui !.. oui !.. répondirent des cris plus furieux encore.

— Aux armes !.. clama le Lyonnais ; allons, mes amis, en avant !..

Et le squelette aux long cheveux, image vivante de la destruction qu'il méditait dans son odieux cynisme, descendit l'escalier et se mit à la tête du *lion populaire*,

locution poétique dont il parsemait chacune de ses phrases.

Au premier rang de la bande flotte un drapeau rouge que Vauthier vient de lancer par la fenêtre en criant :

— Voilà l'étendard de la liberté !

Les lampions jetaient leurs dernières lueurs aux rares maisons illuminées sur le boulevard.

La bande hurlante arriva bientôt au boulevard des Capucines et s'arrêta devant l'hôtel du Ministère des affaires étrangères, où stationnait un bataillon chargé de défendre et de sauvegarder la vie d'un homme désigné aux vengeances populaires.

Là, les torches s'agitent avec une frénésie nouvelle, les vociférations montent au ciel en une clameur hideuse, et les insultes les plus lâches, les injures plus basses

s'adressent au ministre dont la demeure est proche.

Oh ! la popularité!.. voilà ce qu'elle est, voilà ce qu'elle coûte ! — trône d'argile qui s'écroûle au premier choc des partis contraires. — Quelles pensées tristes et amères durent assaillir celui qui du sein de son hôtel entendit ces cris sinistres retentir jusqu'à lui ; quel regard de dédain il dut jeter sur cette grandeur humaine bâtie sur le sable mouvant des passions ; combien cet esprit élevé et profond dut entrer douloureusement dans le recueillement de ses souvenirs et de ses croyances. — Combien il dut joindre les mains et crier du fond de son cœur : « Pauvre France ! » en voyant tant d'oubli et d'ingratitude payer dix-huit années de calme glorieux et prospérité croissante.

La foule armée s'avance toujours et de-

vient menaçante ; — les armes reluisent à la lueur des torches, et les soldats de l'ordre rangés devant la porte du Ministère peuvent contempler cette cohorte vomie par les bouges les plus infects, faces à porter, non *le bonnet rouge* des affranchis de la vieille Rome, mais celui des galériens échappés des bagnes de Brest ou de Toulon.

Le bataillon, son chef en tête, reste muet et impassible, mur impénétrable de l'ordre contre l'anarchie.

Les émeutiers lèvent en l'air leur drapeau couleur de sang, et veulent se frayer un passage, la troupe résiste sans combattre. — C'est le moment de commencer la lutte fratricide, et de réveiller par l'odeur du sang la révolte endormie sur les barricades.

L'homme au visage décharné, au re-

gard vitreux, lève son bras, et tire au hasard un coup de pistolet. — Un soldat tombe, et le bataillon entier répond par une décharge à ce meurtre odieux froidement médité.

Helas ! le sort de la France était tout entier dans le canon de ce pistolet que tenait la main d'un misérable, qui disparut aussitôt, n'ayant du crime que la lâcheté !

Vancelay entendit la fusillade, au moment où il remontait à pas lents le boulevard de la Madeleine ; — il tressaillit.

— Encore, murmura-t-il d'une voix désolée. — L'émeute n'est pas désarmée !.. le sang coule encore !..

Et il pressa le pas, la poitrine serrée d'épouvante ; toutes les voix de son cœur murmuraient :

— Arthur... Arthur.

Il arrive... la comédie sanglante qui devait rallumer la guerre civile se hissait sur des tombereaux, où l'on entassait pêle-mêle les cadavres, sur lequels ces hommes, profanateurs même de la mort, avaient jeté des uniformes de gardes nationaux.

Au milieu de cette foule dont une partie s'enfuit, tandis que l'autre récolte ardemment sa funèbre moisson, le vieillard se fraye un passage, il arrache une torche enflammée, et se penchant sur ces cadavres livides, il cherche, il cherche encore... il soulève des têtes mutilées, et sent couler sur ses mains un sang tiède encore, il interroge la mort.

— Oh! merci... merci... mon Dieu! s'écrie-t-il, en laissant tomber la torche qu'il tenait à la main, Arthur n'est pas là!..

Et il continue sa marche.

Enfin ne pouvant plus se soutenir sur ses membres brisés par la fatigue, il rentre chez lui après avoir rencontré vingt fois sur son passage ce funèbre cortége que les émeutiers promenaient dans la capitale épouvantée, avec des cris de vengeance.

— Oh! ne remercie pas le Seigneur, vieillard, de n'avoir pas trouvé parmi ces corps glacés celui d'Arthur de Savernoy! — Ne comprends-tu pas qu'Arthur, aveugle, insensé, ne regardant que le visage d'une femme qui l'étourdit et l'enivre, pactise avec les assassins et les démolisseurs de la société? pour lui, la mort vaudrait cent fois mieux que cette honte sanglante au milieu de laquelle on traîne une noble race et une noble famille.

Arthur de Savernoy n'avait pas paru rue des Postes.

Toute la nuit se passa pour M. Vancelay dans des tourments atroces ; à chaque bruit du dehors, il devenait plus pâle qu'un fantôme, croyant entendre Arthur de Savernoy ; — il demandait et il redoutait à la fois sa présence.

Nuit terrible ! nuit épouvantable ! dont il compta les heures, minute par minute, dans l'impatience qui le dévorait.

Il avait ouvert sa fenêtre pour y laisser pénétrer le bruit et l'agitation de la rue, dont le vent en passant portait au vieillard des murmures sourds ou des cris furieux.

Alors penchant son front brûlant, pour que souffle de la nuit vînt le rafraîchir, il écoutait silencieux et attentif, regardant d'un œil morne les fantômes grisâtres des hautes maisons dont les toits plus sombres se dentelaient sur le ciel. — Cette obscu-

rité, ce silence qu'interrompaient tout-à-coup des bruits vagues et inachevés assombrissait encore la pensée si tristement douloureuse du vieillard.

— Oh ! disait-il d'une voix lente dont chaque mot se traînait péniblement sur ses lèvres, combien cette soirée avec ses tombereaux sanglants et cette nuit avec son demi-silence ressemblent à ces nuits néfastes qu'avaient précédées ou que devaient suivre des jours terribles. Je crois voir se réveiller les ombres maudites des héros révolutionnaires, et dans ce tumulte de la rue, il me semble entendre retentir les échos de leurs voix. — Seigneur !.. Seigneur !.. venez au secours de la France. — J'ai peur... j'ai peur pour elle !

Il se taisait, et ne pouvant maîtriser sa mortelle inquiétude, il reprenait :

— Arthur ne revient pas... Où est-il à

cette heures Où l'ont-ils entraînés... Et le duc qui n'arrive pas !...

Le vieillard avait raison : cette nuit portait en soi le germe mal étouffé de la plus terrible catastrophe ; le drame du boulevard des Capucines, les cadavres habillés par ces bateleurs révolutionnaires étaient le sinistre prologue de ce qui allait s'accomplir. — Les fauteurs insatiables d'émeutes, les bohêmes, les vagabonds et les bandits venaient de s'abattre sur la pauvre cité qui appelait en vain à elle ses défenseurs naturels égarés ou indisciplinés. — Les tapis-francs, les bouges les plus impurs, les cloaques les plus fangeux avaient vomi de leurs flancs empoisonnés une horde de brigands. — Ces bruits inachevés qui parvenaient aux oreilles du vieux Vancelay, comme parviennent aux marins les cris étouffés de la tempête, c'é-

tait la révolte qui veillait, bivouaquant dans les rues, avec des chants sinistres, et fondant des balles sacriléges. — Ici les pavés s'amoncèlent et forment des murs boueux, remparts derrière lesquels s'accroupit l'anarchie ; — là les arbres des boulevards s'abattent avec fracas, les boutiques des armuriers sont pillées ; la ville entière est zébrée de barricades.

Oui, le vieil homme des saturnales révolutionnaires avait raison de trembler et de s'écrier, écrasé par ses noirs pressentiments :

— Seigneur !... venez au secours de la France !

Le lendemain devait être une date néfaste marquée de deuil et de sang.

Enfin, le jour vint, ce jour qui devait éclairer le 24 février.

Arthur n'était pas de retour.

Vers sept heures du matin, un vieillard s'arrêta devant la porte de la rue des Postes.

Ce vieillard avait la taille haute, — son visage était pâle, et tout en lui exprimait une cruelle anxiété ; il portait un costume de voyage. — A côté de lui se tenait un homme d'un certain âge, dont la démarche respectueuse indiquait un serviteur de confiance.

— Le marquis Arthur de Savernoy? dit le vieillard en s'adressant au portier.

— Monsieur Arthnr n'est pas encore rentré.

— Il n'est pas rentré de cette nuit?

— Non, monsieur.

— Savez-vous où il est?

— Non, monsieur.

— Y a-t-il quelqu'un dans son appartement?

— Il y a Pierre, le domestique.

— C'est bien ! dit le vieillard en montant lentement l'escalier.

M. Vancelay était aux écoutes ; il entendit un bruit de pas dans l'escalier.

— C'est lui... dit-il.

Et il ouvrit sa porte.

Dans le même moment l'étranger atteignait la dernière marche.

M. Vancelay sentit un frisson lui parcourir le corps aussitôt qu'il aperçut ce visage que les années avaient blanchi. — Par un mouvement involontaire, il recula d'un pas et referma à moitié la porte, mais pas assez vite pour que celui qui montait ne le vît et ne lui dît :

— N'est-ce pas ici, monsieur, l'étage où demeure le marquis de Savernoy ?

M. Vancelay voulut répondre, mais sa langue était glacée ; il ne put articuler un

mot : il désigna la porte et inclina la tête en signe affirmatif.

Le vieillard sonna.

Pierre accourut ouvrir, car Pierre était un brave garçon et il était très-inquiet de l'absence de son maître.

— Monsieur le duc! dit-il avec étonnement en apercevant le vieillard.

Et il ajouta :

— Mon Dieu ! monsieur le marquis n'y est point.

— Je le sais, répondit le duc de Savernoy, je vais l'attendre.

Il se retourna vers le serviteur qui l'avait accompagné.

— Jérôme, lui dit-il, je n'ai pas besoin de vous ; je désire même être seul. Allez voir aux alentours de cette maison si vous pouvez savoir quelques nouvelles sur les événements qui se passent ; mais surtout,

vous m'entendez bien, n'y allez que si vous n'avez ancun danger à courir. — Il est inutile d'exposer sa vie sans nécessité. —Vous m'attendrez en bas.

— C'est bien, monsieur le duc, dit le serviteur en s'inclinant.

Le duc de Savernoy entra.

— Vous êtes depuis longtemps au service du marquis de Savernoy? dit-il à Pierre.

— Oui, monsieur le duc.

— Savez-vous où il est?

— Non, monsieur le duc.

— Il n'est pas rentré cette nuit?

Pierre hésita.

— Je le sais, continua le duc.

Et il murmura à voix basse :

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard, et que Dieu n'ait pas déjà frappé le criminel.

Il fit signe à Pierre de s'éloigner ; puis, s'asseyant dans un fauteuil, il se laissa aller aux sombres méditations de ses pensées.

Arrivé depuis le matin seulement, il avait eu grand'peine à pénétrer dans Paris ; sa voiture avait dû s'arrêter à la barrière, car toutes les rues étaient barricadées. — Il avait contemplé d'un œil désolé toutes ces traces de la révolte qui se succédaient à chaque pas, et semblaient déjà étendre sur la ville attérée son linceul de deuil. — Partout où il avait passé, il avait trouvé ce silence morne ou cette sourde agitation qui annonce la tempête ; puis il avait vu le long des maisons et réunis en groupes, à l'entrée des rues dépavées, trônant sur des voitures renversées ou sur des arbres abattus par la hache, ces figures hideuses d'émeutiers et d'égorgeurs

à gages, vagabonds en guenilles, bandits vomis par les repaires des sociétés secrètes. — A lui aussi, comme à M. Vancelay, étaient revenus en foule les souvenirs du passé, et chacun de ces souvenirs avait serré son cœur par une douleur poignante.

Quelques instants s'étaient à peine passés qu'Arthur entra brusquement.

La porte était restée entr'ouverte, et il n'avait pas rencontré Pierre ; — aussi, en apercevant le duc de Savernoy, il resta sur le seuil, stupéfait et immobile.

L'EMPIRE DU DÉMON.

XXXVIII.

Le duc s'était levé d'un mouvement soudain, et se tenant appuyé d'une main au fauteuil, il attacha sur le jeune homme interdit son regard froid et sévère.

— Entrez, monsieur de Savernoy, lui dit-il, entrez.

Sa voix était grave.

— Vous ici !... mon grand-père, dit Arthur à demi-voix et toujours immobile sur le seuil, tant cette apparition soudaine, imprévue, l'avait, pour ainsi dire, glacé d'une vague terreur.

Le duc de Savernoy n'eût pas reçu la lettre de M. Vancelay qu'il eût tout deviné, tout compris, à l'aspect seul d'Arthur, dont les vêtements en désordre, le visage rouge et fiévreux attestaient les agitations de la nuit.

— D'où venez-vous? et où allez-vous? lui dit le vieillard.

Devant la tête blanchie du vieux duc de Savernoy, devant ce visage pâle et noble, sur lequel rayonnait la conscience pure et sans tache de l'honnête homme, Arthur

sentait un respect indicible lui clouer les lèvres et arrêter les paroles prêtes à s'en échapper. Alors se réveillèrent en foule les saintes affections de famille et les souvenirs d'enfance ; tout ce qu'il y avait de bon dans sa nature se remua en son cœur, et il courba la tête sans répondre.

— Vous venez, n'est-ce pas, dit le duc, prendre une de ces armes pour aller combattre l'émeute qui gronde ?

Et le duc tendait un de ses bras vers les trophées appendus contre la muraille.

— Vous vous rappelez que les Savernoy ont toujours été les premiers debout quand appelle la patrie en danger ?

— Mon père, dit Arthur d'une voix basse, ne m'interrogez pas.

— Et pourquoi ne vous interrogerai-je pas ? Pourquoi ne dirai-je pas à celui qui

porte mon nom que ce nom a toujours été glorieux et sans tache ?

Le duc fit un pas en avant et posant la main sur l'épaule du jeune homme :

— Arthur, ce n'est pas vrai ce que l'on m'a écrit ? N'est-ce pas, Arthur, cette lettre que voici, a menti ? N'est-ce pas, le marquis Arthur de Savernoy n'a pas oublié à ce point son nom et perdu sa conscience, qu'il se fasse le séide de ces hommes maudits acharnés à la société pour la ronger et la détruire ? — N'est-ce pas, le marquis Arthur de Savernoy ne s'est pas fait soldat de l'émeute, et n'a pas souillé sa main en touchant celle de ces fauteurs de guerre civile ?

Arthur releva un instant la tête.

— Mais ce gouvernement contre lequel le peuple s'arme pour reconquérir ses

droits et ses libertés, c'est celui qui a renversé le trône héréditaire.

— Dieu seul est juge, Arthur, répondit gravement le vieillard, et n'a pas donné aux hommes un droit qui n'appartient qu'à lui.

— Mais, vous-même, n'avez-vous pas abandonné la chambre des pairs dans laquelle vous siégiez; vous, le plus vieux serviteur de la royauté, ne vous êtes-vous pas éloigné de cette royauté?

— Oui, Arthur, je me suis éloigné, car je ne suis pas de ces hommes qui donnent à tout venant leurs bras et leur cœur; mais loin de moi la sacrilége pensée de remuer les cendres fatales des révolutions, et de jeter la guerre civile dans cette pauvre France si cruellement déchirée. — Les révolutions portent en elles le germe de la destruction. Malheur ! malheur à la

nation qui joue avec ce volcan qui, tôt ou tard, l'engloutira. — Elle se frappe elle-même à la tête et au cœur ; — Arthur, vous me parlez de cette royauté ; je ne l'aimais pas, mais je lui rendais justice, mais du fond de ma retraite je voyais avec bonheur le pays grandir en repos et en prospérité ; l'affection de toute mon âme, les regrets de toutes mes pensées allaient vers l'exil, mais je voyais avec orgueil ce trône un instant renversé, entouré d'une noble race qui portait haut l'honneur de la France et sur terre et sur mer. — Arthur, c'est mal servir ses affections, c'est mal écouter sa conscience, que de placer l'intérêt des partis avant le grand et saint intérêt de la nation ; ils ont une grave et cruelle responsabilité, ceux qui par leurs dissensions personnelles, leurs rivalités ambitieuses, ou leurs rancunes coupables

ont jeté par les rues, le mousquet à la main et le pillage au cœur, ces bandits de l'état social ; — malheur à ceux qui n'ont pas frémi devant le premier pavé soulevé, et qui, en appelant à la discorde, ont tacitement appelé à la révolte ! — l'histoire les marquera d'une tache, et ceux-là pleureront plus tard des larmes de sang.

— Mon père, dit Arthur en faisant un effort sur lui-même, vous parlez des devoirs saints et sacrés ; mais n'en est-ce pas un aussi saint, aussi sacré que tous, d'écouter la voix du peuple qui supplie et appelle ?

Les yeux du vieillard étincelèrent tout-à-coup, et son visage prit une expression indéfinissable d'ironie indignée.

— Insensé !... s'écria-t-il en interrompant Arthur, insensé ! qui étourdis ta pensée avec des mots et qui aveugles ta cons-

cience avec des mensonges. —Insensé ! qui te fais le prôneur de ces phrases sacriléges avec lesquelles on tue une nation !insensé! dont la main est assez pusillanime pour ne pas déchirer le voile honteux qu'on te jette devant le visage !... — La voix du peuple !... dis-tu, du vrai peuple, du peu-peuple honnête, du peuple laborieux et respectable, elle est partout où tu verras l'ordre, le travail et le respect de soi-même; partout où tu verras calme et pur le saint foyer de la famille. Là, tu ne trouveras ni fusil noir de poudre, ni cartouches préparées, ni vêtements souillés de sang; là, le labeur de l'honnête citoyen, là, la parole sage et grave; là, la mère entourée de ses enfants. — Le peuple! mais a-t-il jamais rien gagné aux révolutions, si ce n'est la misère et le deuil ? — Que lui apportent de bien-être toutes ces

guerres civiles? quel morceau de pain donnent-elles à ses enfants? quelle sécurité à son avenir ? — C'est son nom qu'on emprunte, voilà tout !... Son nom ! pour cacher les plus lâches complots, les plus hideux projets, les plus honteuses ambitions, — le peuple, dont vous parlez, c'est le peuple des barricades et des émeutes ! la lie, le rebut de la population qui rêve la ruine et la destruction ! — et au milieu de lui, des insensés comme vous, qui ne voient pas derrière le masque du patriotisme la hideuse figure de la réalité. Quand donc cessera-t-on d'abuser ainsi de ce nom dont on fait un drapeau de guerres civiles, un brandon enflammé de discordes ? — Quand donc le peuple ouvrira-t-il enfin les yeux et verra-t-il toutes les infamies et toutes les misères dont on veut souiller son nom ? quand donc stigmatisera-t-il

enfin ces voleurs impudents de popularité?

Le vieux duc, en parlant ainsi, s'était animé ; sa voix, faible et calme d'abord, était devenue vibrante et saccadée; il dominait Arthur de toute la puissance de l'expérience et de la vérité.

— Voyons!... voyons, Arthur, répondez-moi.... dit-il.

Arthur resta un instant silencieux, car il avait été élevé avec le respect dû aux cheveux blancs, et ce respect arrêtait sur sa bouche les élans fougueux de sa pensée.

— La voix que j'écoute, mon père, dit-il enfin, c'est la voix qui parle en moi, le sentiment qui me pousse, c'est celui qui fait voler l'oiseau vers le ciel et marcher l'homme vers l'avenir ; je conçois que vous, mon père, qui avez vécu à une époque terrible, vous en redoutiez le retour ;

mais il ne faut pas condamner une nation à l'immobilité; plus la France est glorieuse, plus elle doit briser les liens avec lesquels on veut enchaîner son indépendance.

— C'est donc vrai ce que l'on m'avait écrit!... s'écria le duc de Savernoy avec une violence indicible; vous marchez dans cette voie fatale qui conduit à l'abîme et au déshonneur!... oui, monsieur! au déshonneur! Il y a des souvenirs de famille que l'on ne peut pas fouler aux pieds, comme des choses mortes; il y a tout le passé d'un nom sans tache que l'on n'a pas le droit de flétrir et de souiller, parce que l'on veut être un criminel insensé! — Un Savernoy révolutionnaire! mais c'est une monstruosité! Ah! vous parlez de cette époque terrible au milieu de laquelle j'ai vécu!... Oui, le sang coulait à flots sous

des mains homicides ! oui, chaque jour les victimes étaient entassées par monceaux au pied de l'échafaud ! oui, des hommes sans cœur, des lâches féroces décapitaient la France de toutes ses gloires et de toutes ses espérances ! oui, la tête d'un roi tombait aux acclamations des furies révolutionnaires ! oui, un bateleur de province insultait à l'agonie sainte de la reine ! oui, le fils d'un roi était torturé dans un cachot par un misérable et voyait sa vie auguste lui échapper par lambeaux ! oui, les fêtes de sang étaient les fêtes de 93 ! Mais au milieu de toutes ces misères, au milieu de toutes ces hontes et de tous ces massacres, un vieillard luttait avec quelques fidèles contre ce torrent dévastateur ; un vieillard affrontait chaque jour la mort pour sauver les débris de la royauté, et tombait mutilé, percé de vingt blessures

sur le seuil du Temple; et pendant que son corps sans sépulture était jeté dans des fosses immondes, son fils commandait en Vendée, à côté des Lescure, des d'Autichamps, des d'Elbée, avec le dernier faisceau de la fidélité royaliste : — ce vieillard, c'était le marquis de Savernoy, mon père; — celui qui combattait en Vendée, c'était moi, et vous, vous, monsieur le marquis de Savernoy; vous, le dernier de notre race, vous serez un révolutionnaire, et vous porterez notre nom sur les barricades du côté où est la révolte, et non de celui où est la loyale défense!... Sacrilége! sacrilége!... C'est au front d'un vieillard de quatre vingt deux ans que vous voulez imprimer cette tache!... Voyons si vous l'oserez!... voyons si le sang est assez corrompu dans vos veines; voyons si votre conscience est assez souillée; voyons si

votre honneur est assez glacé ! voyons ! voyons !...

Arthur avait courbé la tête sous cette terrible imprécation ; ses genoux s'étaient ployés, et les deux mains sur son visage, il avait murmuré :

— Mon père !... mon père !...

Le vieillard inflexible dans sa colère se tenait debout devant lui, le front pâle et superbe, le regard menaçant.

— Une arme !... une arme ! monsieur, s'écria-t-il en saisissant une vieille épée suspendue à un des trophés, et marchons tous deux à la barricade ; vous trouverez ma poitrine en face de votre fusil. — Il faut bien que chacun ait sa part de l'émeute.

Arthur, écrasé par cette grande colère, n'osait lever les yeux sur le duc de Savernoy, dont la main lui touchait l'épaule,

dont la voix frémissante retentissait encore à son oreille, même quand il avait cessé de parler. Ces souvenirs de famille, souvenirs de fidélité inviolable, souvenirs de dévouement jusqu'à la mort, faisaient rougir son front et refluer vers son cœur humilié tout le sang de ses veines. — En face de cette lutte héroïque du vieux marquis aux portes du Temple, revenait à sa pensée l'épouvantable serment qu'il avait fait : — « *La Royauté et les Rois sont aussi funestes pour l'espèce humaine que les tigres pour les autres animaux.* » Maintenant qu'il n'était plus sous la domination absolue de cette femme qui s'était emparée de lui, maintenant que ce démon fatal ne tenait pas sa conscience d'honnête homme, broyée entre ses deux mains et n'en arrachait pas la loyauté et l'honneur, Arthur voyait l'abîme, il en sondait la profondeur,

il joignait les mains devant ce juge terrible qui lui parlait le langage sévère et inexorable du passé. — Mais pouvait-il bien lire lui-même au fond de son cœur si cruellement enveloppé par une passion aveugle? — La force d'énergie vers le bien n'était-elle pas éteinte en lui, et cette arme oubliée de son honneur qu'il voulait ressaisir, n'était-elle pas brisée?

Tout-à-coup des pas retentirent dans l'escalier, et une femme vêtue de noir parut dans la chambre. — Ses longs cheveux en désordre tombaient le long de ses tempes et de ses joues; son regard était ardent, et ses lèvres naturellement blêmes avaient des taches sanguines. Cette femme était belle d'énergie et de désordre, et sa pâleur presque cadavérique avait une mâle vigueur. — C'était la princesse Pallianci.

Il semblait que sa présence portât en

soi une étincelle électrique, car avant même qu'elle eût paru, un frémissement s'était emparé d'Arthur; il s'était relevé, et par un mouvement instinctif, s'était rapproché du vieillard, comme s'il eût voulu lui demander protection contre la fascination de ce démon fatal auquel il appartenait corps et âme.

La princesse était sur le seuil.

— Eh bien! Arthur, dit-elle d'une voix vibrante, ne venez-vous pas?... Vos frères vous attendent!

— Olympia!... murmura bas le jeune homme.

— Arthur, dit le vieillard, quelle est cette femme? est-ce à vous qu'elle parle?

L'Italienne fit un pas et attacha sur le jeune homme un regard terrible de domination.

— Est-ce à l'heure du danger que vous

les abandonnez? reprit-elle, — est-ce à l'heure du combat que vous serez absent?

— Marquis Arthur de Savernoy, interrompit le vieux duc, en saisissant d'une de ses mains un des bras d'Arthur, pendant qu'il posait l'autre sur son épaule, je vous dis de chasser cette femme.

Pas une fibre du visage d'Olympia ne tressaillit; pâle et immobile comme une statue, elle tenait son bras tendu vers Arthur et ses yeux cloués sur lui.

— Arthur! dit-elle, les minutes se comptent quand le signal a été donné, et chaque seconde écoulée s'appelle lâcheté!

Le jeune homme sentit un frémissement terrible lui parcourir le corps, et, à ce mot lâcheté, il fit un mouvement pour s'élancer vers la porte, mais le vieillard se plaça entre lui et l'Italienne.

— Oui, dit-il, l'heure du combat a sonné, mais c'est pour écraser la révolte, pour tuer l'anarchie qui dresse derrière les barricades sa tête hideuse et ensanglantée.

— Arthur !... Arthur !... répéta l'Italienne, toujours immobile, mais d'une voix qui pénétrait comme le fer aigu d'une lame dans les chairs frémissantes du jeune homme.

— Olympia !... Oh ! mon père !... oh ! mon père !... murmura Arthur en se cachant le visage pour échapper à ce regard fascinateur qui l'attirait et l'absorbait tout entier.

— Voilà donc ! s'écria le vieillard avec une explosion d'indignation, voilà donc le secret de ton grand enthousiasme pour la liberté... c'est une femme !... — Démon, va-t-en !... va-t-en !...

— Lâche qui abandonne ses frères !... dit la voix d'Olympia.

Arthur, sans prononcer une parole, porta à la fois ses deux mains à sa poitrine.

— Parjure qui trahit son serment !... continua l'Italienne.

— Oh ! mon Dieu !... fit Arthur.

La voix d'Olympia reprit :

— Quelle que soit ta destinée, disais-tu, qu'elle conduise à l'abîme ou au bonheur, au triomphe ou au martyre, je la partagerai avec toi !... lâche !... lâche !... lâche !...

Arthur fit un bond et s'arracha des bras qui le retenaient.

— Non, s'écria-t-il en passant ses mains sur son visage, semblable à celui d'un fou, tant ses yeux étaient hagards, ses joues pâles, ses lèvres frémissantes. — Non !...

je ne suis pas un lâche !... non !... je ne suis pas un traître !... me voilà, me voilà !...

Un sourire satanique rayonna sur le visage de l'Italienne ; elle l'enveloppa à la fois de ses deux bras, comme ferait un serpent tortueux s'enroulant autour de sa proie.

— Viens !.. viens !.. dit-elle.

Et elle l'entraîna.

Tout cela n'avait été qu'un éclair, un éclair rapide, instantané, imprévu. — Le vieux duc resta comme atterré ; il ne croyait pas, il ne voulait pas croire.

— Arthur ! dit-il enfin, vous ne partirez pas !.. ce n'est pas possible !..

Déjà le jeune homme avait franchi le seuil, et l'Italienne, la bouche penchée près de son visage, lui murmurait tout bas des mots qui entraient dans son

cœur avec le souffle brûlant de sa respiration.

La figure du duc de Savernoy avait une de ces expressions qui gravent sur la figure d'un homme tout ce qui se passe en lui. C'était la stupéfaction, l'indignation, le mépris portés à leur plus haut degré. — Ses lèvres restèrent un instant muettes, les mots étaient impuissants à rendre ses pensées.

— Oh !... dit-il avec un sourd frémissement qui semblait le rugissement d'un lion blessé ; marquis de Savernoy, au nom de l'honneur, je vous ordonne de rester ici !

Mais le démon entraînait toujours sa victime.

Le duc s'élança vers la porte, et s'écria d'une voix indignée :

— Maudit soit le jour où j'ai ouvert le

foyer de ma famille à ce cœur lâche et traître ! — Eh bien ! s'écria-t-il en se penchant sur le sommet de l'escalier, allez !.. allez !... au déshonneur ! allez à l'abîme ! allez à l'infamie ! que m'importe à moi ?.. m'entendez-vous, votre honte, votre infamie ne souilleront pas mon nom ! — vous n'êtes pas...

Mais pendant que le duc au comble d'une exaspération presque insensée, jetait à Arthur cette foudroyante malédiction, une main saisit la sienne et une voix lui dit tout bas :

— Et votre serment, duc de Savernoy ?...

Ces mots arrêtèrent les paroles prêtes à s'échapper de ses lèvres.

Il se retourna.

Le duc de Savernoy était en face de M. Vancelay.

LE DUC DE SAVERNOY ET GEORGES LE MONTAGNARD.

XXXIX.

Les deux vieillards se regardèrent un instant, muets et immobiles ; puis le duc saisissant d'un mouvement brusque le bras de M. Vancelay, il le força de se pencher avec lui sur l'escalier ; et tous deux

pâles, la respiration presque éteinte dans la poitrine, écoutèrent s'éloigner de plus en plus le bruit des pas d'Arthur qui venait d'atteindre la porte extérieure.

— Vous êtes Georges le Montagnard ? dit enfin le duc d'une voix frémissante en rentrant dans l'appartement dont il venait de sortir.

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! reprit le duc avec une ironie dédaigneuse, êtes-vous content ?

— Si je l'avais été, répondit froidement M. Vancelay, je ne vous aurais pas écrit la lettre que vous avez reçue.

— Le fils de Georges le révolutionnaire va à l'émeute.

— Vous voulez dire le fils du duc de Savernoy.

— Ce n'est pas mon fils !... s'écria celui-ci avec une violence terrible.

— Monsieur le duc, dit Vancelay en secouant tristement la tête, c'est votre orgueil seul qui pleure.

— Et quand cela serait! et quand la juste fierté d'un nom sans tache ferait bondir mon cœur!..

— Que diriez-vous alors de celui dont l'âme est déchirée? que diriez-vous de celui qui pleure le fils qu'il aime?

— Je dirais, monsieur, que le déshonneur tue l'affection; je dirais que cet enfant n'a rien de noble et de grand dans l'âme. — J'ai ordonné, j'ai prié, j'ai supplié; il est parti sans même détourner la tête, il est parti sans souci de la honte qu'il imprimait au front d'un vieillard, sans remords de la douleur dont il brisait le cœur d'un père.

— Il est parti!.. s'écria M. Vancelay parce qu'il aime cette femme comme un

insensé, et que cette femme est un démon qui l'entraîne ; il est parti parce que cette voix a étouffé toutes les autres voix et qu'il n'a entendu qu'elle...

— Quelle est donc cette femme? s'écria le duc avec une exaspération dont il n'était plus le maître, cette femme! qui m'a rappelé la face hideuse de Théroigne de Méricourt!

M. Vancelay saisit la main du duc.

— C'est le serpent qui s'est enroulé autour du pauvre Arthur, c'est le serpent dont les morsures empoisonnent tout le sang noble et généreux de ses veines. — C'est la fascination ! c'est la mort !

— Tenez, monsieur, reprit le duc, dont la voix comprimée sifflait entre ses dents serrées, vous ne savez pas, quand on sent sur son front blanchi le poids des années, et que la mort est si proche peut-être, ce

que c'est que de voir le déshonneur se dresser devant vous, le plus grand, le plus terrible de tous! et de ne pouvoir rien, rien... pour effacer cette tache, pour étancher cette dernière et implacable blessure.

— Je sais, monsieur le duc, qu'il y a des souvenirs et des désolations qui font plus que tuer, qui dévorent et torturent chaque jour de la vie.

Et le vieillard, courbant la tête avec un mouvement de suprême désespoir, garda le silence.

Le duc de Savernoy était livide, mais sa taille restait droite et haute; — tout son visage avait un tressaillement fébrile qu'il ne pouvait réprimer, et sa respiration étouffée sortait en bonds inégaux de sa poitrine.

Il resta un instant muet, les yeux cloués

à terre, étourdi par le tumulte croissant de ses pensées. — De temps en temps, il passait la main sur son front.

Tout-à-coup son visage devint menaçant, et s'approchant avec un mouvement brusque de Vancelay, ou plutôt de Georges le Montagnard :

— Non !... s'écria-t-il, ce mensonge est un sacrilége !... ce serment est odieux ! .. non !... non !... il ne peut m'engager en face du déshonneur !

— Il ne vous engage pas !... dites-vous?... interrompit Vancelay, dont la taille se releva aussi droite et aussi fière que celle du duc ; il ne vous engage pas !.. mais savez-vous combien ce serment m'a coûté de tortures chaque jour, chaque heure, chaque minute ? — Oh ! parce que j'ai été muet et résigné dans ma désolation, parce que j'ai courbé ma tête

devant toutes les souffrances, devant toutes les humiliations; parce que j'ai gardé en moi cet amas de misère et de désespoir, vous croyez que Georges le Montagnard n'a pas souffert et n'a pas expié plus qu'il n'est donné à l'homme de souffrir et d'expier sur la terre!.. Moi!... le père sans enfant, quand ce fils que j'aimais jusqu'à l'idolâtrie, le père de celui-ci est mort!... Chaque jour je venais mendier de ses nouvelles à la porte de votre hôtel, — esclave enchaîné par cet horrible serment, je passais la nuit à attendre, à épier. Il est mort!... sans que son regard se soit arrêté sur moi!... sans que sa voix m'ait parlé une seule fois... Il est mort!... et j'ai suivi son cercueil bien loin, bien loin de vous, comme eût fait un étranger, et j'ai dévoré mes larmes que je n'avais pas le droit de répandre, et je n'ai pu m'age-

nouiller devant le marbre de son tombeau chéri que dans le silence et l'isolement... Oh! oui!... vous avez raison, monsieur le duc, je n'ai pas souffert!!

Pendant ce cruel récit, la voix du vieillard était trempée de larmes, et des pleurs avaient coulé de ses yeux sur les sillons de ses joues. — De temps à autre sa voix s'éteignait comme si les palpitations de son cœur eussent été sur le point de l'étouffer.

Il continua, car il n'avait pas encore achevé, le tableau de ses douleurs :

— Être perdu, sans nom, sans famille, j'ai vécu, j'ai vieilli seul! toujours seul! Arthur!... le fils de mon fils!... je l'ai tenu dans mes bras, sanglant, percé d'une épée; j'ai cru que, lui aussi, j'allais le perdre comme j'avais perdu son père; j'ai veillé près de son chevet ensanglanté, et je

n'ai pas pu appeler : — mon fils !... et je n'ai baisé son front qu'une fois, une seule ! pendant qu'il dormait !.. Oh ! non ! non ! vous avez raison, je n'ai pas souffert !... J'ai vu l'abîme vers lequel il marchait, j'ai vu la misère, j'ai vu la honte !.. comme vous j'ai prié, comme vous j'ai supplié, comme vous j'ai voulu l'arracher à son aveuglement fatal. Il a souri de mes paroles, il est parti !.. et je ne lui ai point barré le passage en lui disant : — Je suis ton père, j'ai le droit d'ordonner. — Allons, monsieur le duc, mettons-nous tous les deux dans la balance de Dieu, et qu'il nous juge ! !

Il est impossible de rendre l'accent avec lequel M. Vancelay avait prononcé ces dernières paroles, impossible de rendre l'expression de ce visage sur lequel semblait

se retracer une à une chacune des tortures dont il avait fait le récit.

— Oui, vous avez souffert, répondit le duc, vous le compagnon, l'ami de ces hommes qui avaient tant fait souffrir. — Telle est la justice éternelle du ciel que vous invoquez ! — Mais moi, qu'ai-je fait pour que cet enfant, né de votre sang, vienne prendre mon honneur et le souiller? qu'ai-je fait pour voir le nom de mon père traîné dans la boue des carrefours? qu'ai-je fait pour voir la honte s'imprimer sur mon front de vieillard? — dites, qu'ai-je fait? — Notre race, monsieur, vivait depuis cinq siècles sans tache, sans flétrissure; depuis cinq siècles les pères étaient fiers de leurs fils, et les fils marchaient fiers du passé de leurs père, — vous êtes arrivé, vous avez commencé par le rapt; vous m'avez enlevé la nuit, comme un voleur,

tout ce que votre république sanglante m'avait laissé debout de ma famille ; vous avez mêlé à notre sang pur votre sang révolutionnaire ; vous m'avez fait maudire dans ma juste colère ma Jeanne, ma sœur chérie ; et puis, en vous couvrant de l'égide sainte d'un cercueil, vous avez dit au frère désolé : « — Voici l'enfant de ta sœur qui est morte ; il est condamné au mépris, à l'exil ; prends-le ! » — Et je l'ai pris ! insensé que j'étais !...

Vancelay resta un moment silencieux, puis il dit d'une voix lente et qu'il s'efforçait de rendre calme :

— La douleur a pris tout mon cœur et n'a pas laissé de place pour l'insulte — Ce n'est pas de moi qu'il s'agit aujourd'hui, c'est d'Arthur. — Pourquoi désespérer ainsi de la bonté divine, n'a-t-elle pas sauvé bien des mourants à l'agonie ?

Le duc de Savernoy ne répondit pas ; son visage était devenu d'une pâleur effrayante, sa poitrine haletait, ses membres avaient un frémissement convulsif, et les objets qui l'entouraient lui semblaient s'agiter et se refléter dans un cercle rougeâtre.

Il s'appuya à un meuble pour ne pas tomber, et murmura d'une voix étouffée :

— Arthur me tue !...

M. Vancelay s'aperçut de cette pâleur subite, au tremblement qui agitait tous les membres du duc ; — il en fut effrayé.

— Qu'avez-vous, monsieur le duc ? s'écria-t-il en s'avançant vers lui ; vous chancelez...

— Non... non... répondit le duc de Savernoy en se redressant autant qu'il le pouvait, je n'ai rien.

Dans le même moment, des coups de fusil retentirent, et après les coups de fusil, des cris inachevés.

— Oh ! la révolution... la révolution !.. murmura le duc en mettant ses deux mains devant son visage.

La fusillade continuait, et les deux vieillards, silencieux, immobiles, écoutaient cette terrible voix de l'émeute que les échos retentissants apportaient jusqu'à eux.

— Je ne veux pas rester ici, murmura le duc de Savernoy en essayant de faire un pas.

Il fut forcé de s'arrêter, car les forces lui manquaient.

— Jérôme !... Jérôme !... cria-t-il en se penchant vers la porte, jusqu'à laquelle il s'était traîné et contre laquelle il s'appuyait.

Le digne serviteur qui attendait les ordres au bas de l'escalier avait entendu arriver jusqu'à lui des éclats furieux de voix. — Il avait vu sortir M. Arthur et s'était tenu aux écoutes, certain que le duc de Savernoy ne pouvait tarder à l'appeler.

Aussi à peine la voix qui avait prononcé son nom parvint-elle jusqu'à lui comme un gémissement, qu'il s'empressa d'accourir.

La figure du duc avait une teinte terreuse et ses yeux, dont les regards étaient presque éteints, étaient entourés d'un large cercle noirâtre.

— Oh ! mon Dieu ! fit Jérôme avec anxiété, en apercevant cette figure sur laquelle la mort semblait avoir déjà gravé sa funèbre empreinte.

— Donnez-moi votre bras, Jérôme, dit le vieillard avec calme en essuyant du revers de ses mains les gouttes de sueur

glacée qui coulaient en abondance de ses tempes sur ses joues.

Au moment de sortir de la chambre, il se retourna vers M. Vancelay.

— Priez Dieu, monsieur, lui dit-il, pour qu'il sauve Arthur et lui pardonne, car ce miracle est seulement dans les mains de Dieu.

— J'ai foi et j'espère, répondit M. Vancelay en élevant ses deux mains au dessus de sa tête.

Puis il fit un pas vers le duc.

— Monsieur le duc de Savernoy, murmura-t-il à voix basse, n'oubliez pas votre serment.

— Je n'oublie rien, répondit celui-ci d'une voix fière.

Et il sortit.

Dans le même moment, une fatalité terrible perdait le trône de France.

UNE NOBLE MORT.

XL.

Cette journée néfaste du 24 février est trop vivante encore dans les souvenirs pour que nons voulions en retracer ici les détails. — On avait fait un pas dans les concessions; il n'était plus possible de s'arrê-

ter. L'irrésolution manifestée de toutes parts doublait la force de l'émeute et donnait du cœur aux plus pusillanimes L'illustre maréchal Bugeaud, dont toute la France déplore aujourd'hui la perte, avait donné au roi le conseil d'écraser la révolte. Déjà son plan était tracé, et les principales artères de la capitale étaient sillonnées par des troupes pleines d'ardeur et de dévouement. — L'armée allait sauver le trône chancelant; mais, hélas ! pendant que la répression hésite et s'arrête sur le boulevard, on lie, on enchaîne la volonté du maréchal par des ordres contraires, et on rentre dans le fourreau son épée qui allait combattre.

Certes elle fut noble et grande la pensée qui mit à la main du roi la plume avec laquelle il signa son abdication. — Il ne voulait pas régner au prix du sang versé.

Mais en signant cet acte de généreuse magnanimité, il laissait la France livrée à la merci des partis; il décapitait en un jour, en une heure, le principe d'autorité; il ouvrait à la populace le vieux château des rois, et quittait le trône que des mains impies et sacriléges allaient briser en éclats et livrer aux flammes au milieu de leur risée insultante.

Fatale résolution! qui permit à cette horde fangeuse de se rouler dans les draperies royales, et de souiller jusqu'au sanctuaire de la reine, sainte femme! qui répandait chaque jour sur la France malheureuse ses consolations et ses bienfaits.

Vous partez! sire, vous partez!.. Mais ne voyez-vous pas que l'abdication du roi, c'est l'adication de la royauté?..

Pendant que d'un côté l'émeute avinée se roule sur les coussins du trône et lacère,

dans la salle des maréchaux, à coups de haches, de fusils, de sabres ou de piques toutes les gloire de la France, une femme, une mégère, la déesse peut-être des bouges révolutionnaires, trône sur le siége d'une des voitures du roi, bourrée de paille et livrée aux flammes ; — demi-nue, ayant jeté sur ses vêtements débraillés le sabre et la giberne militaires, elle agite dans ses mains un fusil.

Les yeux et le cœur se détournent en vain de ces cyniques tableaux ; car partout on les retrouve; — plus loin, quelques misérables ont envahi la chambre des Députés, et ont l'impudeur de jeter à la France étonnée, cette raillerie sanglante : *la République.*

Que dire de ces hommes qui, au milieu du désordre et du tumulte, profitant de la stupéfaction d'un grand nombre et du dé-

goût de quelques autres, se sont insolemment proclamés les maîtres de la France?

Vous appelez cela une révolution? — non! c'est un vol!..

La France n'a pas acclamé la république, elle *l'a subie*!..

Pendant que se passaient ces événements dont la nouvelle si imprévue devait jeter la consternation dans le monde entier et frapper au cœur plus d'une nation, le vieux duc de Savernoy était parvenu avec l'aide de Jérôme à se traîner jusqu'à son hôtel.

Il entendit au dehors les échos de la destruction et de l'anarchie, et en lui ce murmure sourd et poignant de la mort qui approche.

— Hâtons-nous!.. hâtons-nous!.. dit-il à voix basse au serviteur qui l'accompa-

gnait, je sens mes forces s'épuiser... et mon cœur se glacer...

Aussitôt arrivé, il s'était étendu sur son lit.

Les cruelles émotions qu'il avait éprouvées, la colère terrible dont il n'avait pu comprimer les élans furieux, avaient tué, en une heure, toute la vie qui restait au vieillard, et brisé des forces qui ne devaient plus se ranimer.

Sentant bien qu'il avait à peine quelques heures à vivre, le duc avait ordonné qu'on ouvrît toutes les fenêtres de son hôtel pour que le bruit de la rue parvînt jusqu'à lui; car il espérait, le vieux défenseur de la royauté, entendre les chants victorieux de l'ordre sur l'anarchie et fermer les yeux en paix.

Telle n'était pas la volonté du ciel, qui

réserve souvent de dures épreuves à tous les âges de la vie.

Elle avait abreuvé sa jeunesse d'un calice amer, et sa main que l'on ne peut repousser, apportait les dernières gouttes au vieillard mourant.

Jérôme était debout, les yeux mouillés de larmes, attentif au moindre signe, au moindre mouvement du duc.

— Jérôme, dit celui-ci après quelques instants de silence, donnez-moi ce qu'il faut pour écrire.

Le vieux serviteur s'empressa d'apporter au vieillard ce qu'il lui demandait.

Le duc de Savernoy, après un instant d'hésitation, traça quelques lignes sur le papier, et cacheta l'enveloppe de ses armes.

— Jérôme, reprit-il ensuite, mets ce

papier en lieu sûr; quand je ne serai plus, tu le porteras rue des Postes.

Jérôme prit le papier que lui tendait le duc, et le vieillard, retombant sur son lit, pencha sa tête en arrière et ferma les yeux.

Tout-à-coup, dans la rue retentit un grand bruit de voix et de coups violents frappés à la porte.

Le vieillard se souleva et écouta; — les cris redoublaient.

— Qu'y a-t-il donc? dit-il d'une voix faible.

— Rien, monsieur le duc, essaya de répondre Jérôme qui s'était penché à la fenêtre.

— Rien... répéta celui-ci en écoutant avec plus d'attention encore; mais c'est contre la porte de mon hôtel que l'on frappe ainsi?

— Monsieur le duc...

— Ouvrez!.. ouvrez toutes grandes les portes! cria le vieillard, qui sembla tout-à-coup se ranimer.

— Mais, monsieur le duc, balbutia Jérôme, ce sont des misérables qu'enhardit la révolte de la rue.

— Ouvrez les portes! répéta d'une voix calme le duc de Savernoy.

Jérôme sortit de la chambre pour transmettre au concierge l'ordre de son maître.

Pendant ce temps les patriotes continuaient à frapper à coups de pioches et de pavés; — quelques minutes de plus, la porte brisée volait en éclats et la horde en guenilles se précipitait au milieu de ses débris.

— Il paraît qu'on a l'oreille dure ici, cria le chef de la bande en repoussant vio-

lemment le concierge. — En v'là une demeure d'aristos !..

En un instant une cinquantaine de hurleurs parcouraient l'hôtel avec des jurements et des insultes ; chacun d'eux, en passant, tirait à soi quelques lambeaux de tentures dont il se faisait un trophée glorieux. — Leurs mains n'étaient pas rouges de sang mais de vin, et sur leurs faces abruties, l'ivresse avait mis son stigmate hideux. — C'était bien là ce peuple des barricades qui se réveille de la fange où il dort les jours de désordre ; — il n'est ni effrayant ni terrible, il est repoussant et hideux.

Le vieux Jérôme debout devant la porte de la chambre où était le duc de Savernoy, cherchait à éloigner les pillards de cette partie de l'hôtel, pour épargner au vieillard mourant ce triste spectacle.

— Qu'est-ce que tu fais devant cette porte, comme un piquet? dit celui qui s'é-arrogé le commandement en chef, et qui traînait après lui un sabre de cuirassier attaché à sa ceinture par une corde.

— Allez par tout l'hôtel, dit Jérôme, mais au nom du ciel! respectez cette chambre, c'est celle de mon maître et il n'a plus, hélas! longtemps à vivre.

— Ton maître?.. ton... maître... ricana le patriote déguenillé, il n'y a plus de maîtres!.. n'est-ce pas, vous autres?

— Non! non!.. hurla la foule qui était groupée devant la porte, les lèvres béantes, l'œil enflammé.

— Il n'y a plus que des frères! nous avons balayé toute cette vieille friperie des aristos. Ouvre cette porte qu'on voie ce qu'il y a derrière.

— Non !.. non !.. s'écria Jérôme, vous n'entrerez pas !..

— Le peuple vainqueur entre partout !

Et celui qui parlait ainsi saisit Jérôme au collet pour prouver aussi, sans nul doute, la force musculaire du peuple vainqueur.

Le vieux serviteur luttait contre tous avec le courage du désespoir, et, cramponné à la porte, il formait avec son corps un rempart vivant contre les pillards. — Déjà ses vêtements étaient en lambeaux, et ses mains déchirées étaient sillonnées de larges traces sanglantes.

Lorsque la porte s'ouvrit, le vieux duc apparut le visage blême, mais calme et noble.

A la vue de ce vieillard aussi pâle qu'un spectre, et qui semblait un fantôme sorti de la terre, la horde stupéfaite s'arrêta ;

les bras qui tenaient Jérôme retombèrent, et aux cris qui tout-à-l'heure retentissaient, succéda un profond silence.

Le vieux duc, se soutenant d'une main contre la porte ouverte, fit un pas en avant, et parcourant d'un regard fier cette troupe d'émeutiers :

— Que voulez-vous, leur dit-il, et que demandez-vous ?

C'était un spectacle étrange de voir ces hommes tout-à-l'heure furieux et hurlants, ainsi interdits et silencieux devant le vieillard qui les interrogeait.

C'est qu'il n'est pas de cœurs si corrompus, de natures si avilies qui puissent se défendre du respect instinctif que commandent les cheveux blancs.

— Que voulez-vous? que demandez-vous? répéta le duc au milieu du silence.

— Des armes ! répondit le chef qui se-

coua le premier l'impression involontaire de respect qui s'était emparée de lui.

— Des armes?.. dit le duc en tendant un de ses bras vers celui qui avait parlé.

— Oui ! des armes!.. répétèrent toutes les voix.

Le duc, repoussant de la main Jérôme qui s'était placé devant lui, s'avança vers ces hommes avec un si grand calme et une si grande dignité, qu'ils s'écartèrent pour lui faire un passage.

— C'est à moi que vous demandez des armes pour l'émeute et la révolte?... reprit-il d'une voix lente; — c'est au duc de Savernoy que vous parlez ainsi !... Mais vous ne savez donc pas que s'il avait des armes, il les briserait plutôt que de les souiller pour un tel usage! — Soldats de la destruction et du pillage, pillez, c'est le droit des voleurs! assassinez, c'est ledroit

des assassins!... Vous êtes venus réveiller un vieillard mourant sur son lit de mort; vous êtes entrés chez lui en brisant à coups de haches les portes de sa maison et vous lui avez arraché le repos de la dernière heure. — C'est une œuvre digne de vous et de vos aînés!... Soit donc! Puisque vous voilà, patriotes qui demandez des armes pour mutiler le sein de la patrie, écoutez les dernières paroles du mourant.

Le vieux duc avait recueilli toutes ses forces pour prononcer ces dernières paroles d'une voix vibrante, et il se sentit chanceler; alors appuyant une de ses mains sur l'épaule de Jérôme, il releva avec une fierté digne et grave sa tête, qui s'était un instant inclinée sur sa poitrine.

— Vos enfants, si vous en avez, vous maudiront, reprit-il, et vous stigmatiseront au front du mot : *Révolutionnaire;* —

s'il vous reste quelques débris de cœur et de conscience, vous courberez le front sous un remords terrible, car la patrie aussi vous criera tous les jours en vous montrant ses blessures saignantes : — *Révolutionnaire*! — Vous demandez la liberté et vous aurez la misère!.. vous demandez le travail; le travail s'éloignera de vous! car vous aurez jeté dans la fange le pain de vos enfants, et vous verrez, comme nous l'avons vu, le triste et effrayant spectacle des basses ambitions et de l'égoïsme le plus honteux; vous verrez, comme nous l'avons vu, nous, qui avons des cheveux blancs sur la tête, tous vos héros se dévorer les uns les autres, jusqu'à ce qu'enfin la justice du ciel frappe les derniers, qui, proscrits, chassés de France, iront porter à l'étranger le fiel empoisonné de leur haine impuissante!..

Le duc de Savernoy s'arrêta, car sa respiration devenait oppressée dans sa poitrine; et il lui semblait qu'une main de fer lui serrait à la fois les deux tempes; ses joues avaient encore blêmi. La force de l'énergie morale le soutenait seule encore, mais à chaque parole qu'il prononçait, on eût dit que la main de la mort s'appesantissait plus lourde sur son front; — lui, luttait comme lutte un soldat.

— Oh!.. écoutez encore!.. dit-il d'une voix comprimée.

Et il voulut faire un dernier et suprême effort pour parler encore; mais un tressaillement convulsif fit claquer ses dents les unes contre les autres, et les paroles s'éteignirent sur ses lèvres en un murmure inachevé.

Alors de ses deux mains que glaçait déjà une sueur mortelle, il saisit une des

parois de la porte pour rester encore debout, et tendant vers ces hommes déguenillés sa tête livide, creusée déjà sous l'empreinte inexorable de la mort, il s'écria :

— Malheur!.. malheur éternel à ceux qui jettent le premier cri de guerre civile!.. Leur châtiment sera épouvantable... Maudits!.. maudits!..

Le visage du vieillard était si blanc, et les mots semblaient sortir si glacés de ses lèvres décolorées, que nul parmi ces hommes, quelque basse que fût sa nature, quelque souillée qu'elle ait été par le contact des plus abjectes passions, n'osa élever la voix et troubler le silence solennel qui suivit.

Jérôme, tout en larmes, soutenait le duc chancelant.

Celui-ci, dont la tête était restée haute,

fit quelques pas pour rentrer dans sa chambre, appuyé d'une main sur son fidèle serviteur.

Quand il eut atteint son lit, il se retourna :

— Approchez... approchez, leur dit-il, et regardez comment meurt un homme juste et chrétien.

Parlant ainsi, le vieux duc s'agenouilla, et joignit les mains.

— Seigneur! dit-il, éclairez ces hommes insensés, et montrez-leur dans quel abîme sans fond ils se précipitent!.. Seigneur, sauvez la France!.. Seigneur, recevez mon âme!..

Puis il s'affaissa doucement sur lui-même, sans un cri, sans un gémissement.

Le duc de Savernoy était mort.

Un des hommes s'approcha silencieuse-

ment et aida Jérôme à transporter le corps sur le lit.

Jérôme s'agenouilla et pria.

Les émeutiers regardaient avec un religieux silence ce tableau d'une mort si noble et si belle.

— Sapristi! dit le chef de la bande d'une voix basse, en essuyant du revers de sa main des gouttes de sueur qui coulaient sur son front. — Il a peut-être raison dans ce qu'il dit... ça m'a tout retourné.

— Moi aussi! moi aussi!... murmurèrent plusieurs voix.

— Ah ça! camarades, reprit le chef, il ne faut pas qu'on puisse venir faire de bruit ici. — Chez les vivants, à la bonne heure!.. mais les morts, c'est sacré!

— C'est juste, dit un des hommes en s'adossant contre l'un des murs extérieurs

de la chambre, et je vais faire sentinelle à cette porte, et du diable! si on y entre.

— C'est cela ! et un autre à la porte d'en bas.

Puis celui qui avait parlé s'approcha du lit et regarda le vieux duc étendu, aussi calme dans sa mort qu'il l'eût été dans son sommeil.

— Il a peut-être raison... murmura-t-il une seconde fois en inclinant la tête, je ne me sens plus de cœur à l'ouvrage.

Et ces hommes qui, une demi-heure auparavant, étaient entrés dans cette maison, l'insulte et la colère à la bouche, s'en retournèrent dans un respectueux silence, laissant deux des leurs pour veiller près du lit mortuaire.

Non ! vous avez beau faire, lâches empoisonneurs de l'esprit public, corrupteurs aux gages de votre égoïsme et de

votre intérêt ! — Vous aurez beau prendre tous les costumes, emprunter toutes les voix, répandre votre fiel venimeux dans les demeures les plus paisibles et dans les cœurs les plus honnêtes... vous aurez beau agiter par des rêves insensés et criminels les nuits de l'ouvrier, — jamais vous n'éteindrez au cœur du peuple les généreux instincts qu'il a reçus de Dieu ! Vous l'égarerez par de fatales doctrines, mais vous n'étoufferez pas entièrement le germe du bien qui est caché dans son âme. — Héros de la discorde et de l'anarchie! votre triomphe sera court, et ce sera toujours par ses mains que vous serez frappés à votre tour ! Malgré vos déclamations démagogiques et tout ce fiel de haine et d'envie que vous cherchez à répandre autour de vous, le mot *justice* sera éternellement inscrit au ciel et sur la terre.

Dieu avait été bon et clément envers le vieux duc de Savernoy ; il avait fermé ses yeux avant qu'ils eussent vu un triste et déplorable spectacle, et le vieillard en mourant n'avait pas emporté au ciel le souvenir de la triste réalité. — Il n'avait pas vu ces héros de tabagie et de *sociétés secrètes*, tout-à-coup érigés en grands hommes, se jeter voracement à la curée, pillage grotesque s'il n'était odieux ; il n'avait pas vu les insignes glorieux des chefs de l'armée prostitués sur la tête du squelette lyonnais qui s'était proclamé général, comme les autres s'intitulaient ministres et chefs de l'État. — Il n'avait pas vu ces risibles guerriers d'un combat imaginaire à moitié cachés sous de flottantes écharpes, s'affubler de brassards, de cocardes, de rubans patriotiques, et promener, aux applaudissements de la foule, par les rues

de Paris, leurs faces gonflées d'orgueil. — Il n'avait pas vu ce vol effronté fait à une nation entière; il n'avait pas entendu cet horrible chant de la *Marseillaise*, hurlé dans tous les faubourgs et chanté comme un hymne glorieux sur la première scène française; — il n'avait pas assisté à toutes ces souillures et à toutes ces dérisions, comédie burlesque à lever le cœur; et lui, âme honnête et loyale, il n'avait pas vu ceux que la royauté avait comblés de faveurs et de bienfaits, glorifier en langage pompeux à la tribune du pays *cette mémorable journée*, et jeter aux pieds des barricades encore élevées leur dévouement banal et leur infidèle fidélité.

Oh! cela, surtout, fait d'une révolution, quelle qu'elle soit, une œuvre sinistre et lugubre qui montre à nu toutes les lâche-

tés du cœur, toutes les désertions de la conscience, toutes les bassesses de l'ambition, tous les mensonges de l'amour-propre et de l'égoïsme, tous les soufflets impudents donnés au passé, sans remords dans l'âme, comme sans rougeur sur le front.

Ces hommes-là ressemblent à Faustin, l'espion marqué au fer rouge; et plus ils ont reçu du ciel une étincelante auréole de talent, plus ils sont coupables et criminels, plus ils auront un compte terrible à rendre au jour de l'expiation. — Déserteurs de toutes les causes, ils verront se fermer devant eux le seuil de toutes les demeures et se détourner avec mépris tous les yeux.

La révolution de février a fait tomber bien des masques et mis à découvert de bien hideuses plaies de l'ambition humai-

ne; elle a montré qu'il n'est pas sur la terre de souvenirs saints et sacrés que la hache de l'oubli et de l'ingratitude ne vienne déraciner.

LES BONS COMPTES FONT LES BONS AMIS.

XLI.

Tous les *grands hommes* dont nous avons suivi la marche et pu apprécier pendant tout le cours de cette histoire les nobles et généreuses pensées, avaient été des premiers, on doit le supposer, à gravir les

marches dorées du pouvoir, et à *s'écraser* de grandeurs.

De Leufroy seul avait haussé les épaules et s'était contenté d'une caisse de cigares trouvée dans les appartements du duc de Montpensier, — désintéressement ridicule qui avait donné à ses co-accusés la plus mauvaise opinion de lui. Aussi, pour ne pas désobliger ses confrères, avait-il été contraint d'accepter un petit prélèvement de cent mille écus sur les fonds les plus secrets.

Au milieu de ce chaos de grandeurs, nos lecteurs doivent se demander quel poste important et surtout grandement lucratif s'était réservé l'Italien Marini, ou l'huissier Riffard, ou le major Lipardeau, ou le docteur Derblay, personnages fort intéressants qui avaient aidé au drame,

dont la révolution du 24 février avait été le dénoûment.

Certes, le citoyen Marini, en sa qualité d'Italien révolutionnaire, devait savoir combien sont bâties sur le sol mouvant du hasard les espérances que l'on fonde sur la reconnaissance humaine ; mais s'il ne croyait plus depuis longtemps à cette fatalité du cœur, il espérait s'en servir.

Il avait été l'homme d'action, le confident de tous les secrets, le bouc émissaire de toutes les aventures hardies, de tous les coups de main audacieux ; mais devant ce succès inattendu, sa *haute position* s'effaça tout-à-coup. — Il devenait inutile.

La Vrillière, — Faustin, — de Leufroy, —Vauthier et leurs acolytes, avaient dédaigneusement tourné le dos à l'Italien, sans se préoccuper de son mécontentement. — D'ailleurs les plaisirs, les fêtes,

les orgies, les enivrements du pouvoir, permettaient-ils à ces *hauts personnages* de penser à cet homme, l'agent d'une société secrète devenue publique, le gardien de secrets qui n'avaient plus besoin d'être gardés. La seule chose qui doive étonner, c'est qu'on ne l'ait pas trouvé mort dans quelque coin de Paris ou au fond de la Seine avec une corde au cou. — Certes, c'eût été la juste et équitable rémunération de ses éminents services.

Marini, joué par ces hommes qu'il croyait tenir tous dans ses mains ; — Marini, dédaigneusement oublié, à l'heure où il devait recueillir le fruit de toutes ses perfidies, de toutes ses lâchetés, de toutes ses comédies, tantôt sanglantes, tantôt misérables ; — Marini, le conspirateur sans passion, le spéculateur révolutionnaire ruiné dans sa spéculation ; certes,

c'était l'enseignement que devraient toujours porter en elles les criminelles actions; mais l'âme italienne de cet homme ne pouvait se courber silencieusement.

—Oh! se disait il en lui-même en serrant son front dans ses doigts nerveux, quoi! ces hommes dont j'ai été le pilote, et dont sans moi la barque eût sombré vingt fois... — ces hommes sont les maîtres de tout! sur un mot, sur un signe, ils disposent des places quelles qu'elles soient, ils plongent leurs bras dans le trésor public, et moi je serais repoussé du pied comme une chose inutile!.. Oh! les révolutionnaires de tous les pays se ressemblent : égoïsme, ambition, ingratitude et lâcheté! — Le métier est perdu.

Et l'homme aux ressources si fécondes, aux expédients si audacieux et si subtils, restait silencieux et méditatif dans cette

chambre, où chaque mot, chaque carré de papier, chaque meuble, pour ainsi dire, lui rappelaient ce passé qu'il croyait une mine si féconde et que la réalité avait réduit en poussière.

Tout-à-coup il se leva d'un mouvement brusque, et se frappant la poitrine de son poing fermé :

— Marini, murmura-t-il, tu n'es qu'un imbécile !..

Et pendant qu'il parcourait sa chambre à grands pas, ses lèvres répétaient vingt fois :

— *Meâ culpa... meâ culpa...*

— Oui, répétait-il d'une voix haute, imbécile d'avoir cru que ces hommes-là, une fois venus au pouvoir, se souviendraient de toi. — Ces papiers !.. que je conservais avec tant de soin, et dont je ne donnais à la Vrillière que les copies calquées,

à quoi pourraient-ils me servir maintenant?

Un éclair de joie rayonna sur son visage.

— Peut-être... peut-être... murmura-t-il les dents serrées.

Et il ajouta, en boutonnant sa redingote et en mettant résolument son chapeau sur sa tête :

— Allons voir ces orgueilleux dictateurs.

Il alla trouver la Vrillière, qui s'appelait le citoyen Barasson.

La Vrillière trônait à l'Hôtel-de-Ville.

Après l'avoir fait attendre une heure, celui-ci daigna le recevoir.

— Que me veux-tu? dit-il à l'Italien aussitôt qu'il fut entré; je suis très-pressé et n'ai pas de temps à donner aux choses iuntiles.

Marini avait la souplesse du renard. — Il se courba sous la parole du citoyen Barasson, et commença à lui exposer ses griefs.

Celui-ci l'interrompit dès l'exorde.

— Qu'est-ce que tu viens me demander?... lui dit-il d'une voix brève ; nous n'avons jamais causé ensemble qu'argent comptant, et je ne t'ai jamais demandé de crédit.

— Le citoyen oublie la première entrevue que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui, essaya de dire Marini.

— La première entrevue?.. fit Barasson en plissant son front comme s'il eût cherché à ressaisir ses souvenirs.

Marini crut urgent de l'aider dans ce travail, et il ajouta d'une voix pateline :

— Les trois cent mille francs déduction faite, bien entendu, des sommes reçues.

— Les trois cent mille francs... répéta la Vrillière avec un sourire ironique, vous plaisantez...

— Mais... balbutia l'Italien.

— Mes minutes sont comptées, reprit le citoyen la Vrillière en relevant la tête d'un air à la fois orgueilleux et lugubre.

Et, congédiant signor Marini d'un geste solennel, il sonna.

L'Italien se releva en lançant un regard si venimeux, que Barasson ne put s'empêcher de le suivre des yeux jusqu'à ce qu'il fût sorti.

— Je crois qu'il sera bon, dit-il, de se débarrasser de cet homme.

Et il griffonna sur un papier quelques mots.

Puis il sonna avec une brusquerie fébrile.

— Que l'on remette ceci tout de suite

à mon secrétaire-général, dit-il à l'huissier.

Marini, en sortant de l'Hôtel-de-Ville, alla droit chez le citoyen Faustin, qui était ministre, parce que depuis longtemps il désirait l'être.

— Le citoyen ministre! dit-il à l'huissier qui était enrubanné des couleurs nationales.

— Le citoyen ministre ne reçoit pas.

Marini se mordit les lèvres. — C'était la cinquième fois que la même réponse lui était faite.

Dans le même moment la porte s'ouvrit, et de Leufroy sortit du cabinet de Faustin un cigare à la bouche.

Il aperçut l'Italien debout et pâle.

Il s'approcha de lui avec cette expression de visage ironique qui était le propre de sa nature.

— Quel métier fais-tu donc, signor Marini ?... tu sollicites, je crois?

— Monsieur de Leufroy, répondit Marini, je...

— Pardon, interrompit de Leufroy en souriant, *citoyen Leufroy*, ça m'amuse de m'entendre appeler : *citoyen;* — c'est le seul plaisir que m'ait encore donné la république.

— Je voudrais parler au citoyen ministre.

— A la bonne heure, voilà une phrase bien construite ; aussi pour t'en récompenser, je te couvre de ma haute protection. — Viens avec moi ; je suis ton introducteur.

Et prenant le bras de Marini, il ouvrit la porte du cabinet où était Faustin, et dit à voix haute :

— Le citoyen Marini !

Puis il sortit en riant aux éclats.

Faustin avait froissé avec mauvaise humeur une feuille de papier qu'il tenait à la main.

L'Italien s'approcha du bureau devant lequel était le ministre, et cela d'un mouvement si brusque, si rapide, que celui-ci posa la main sur un des deux pistolets qu'il avait auprès de lui.

— Oh ! n'ayez pas peur ! fit Marini, qui comprit l'effroi subit de Faustin à la pâleur de son visage ; vous vous rappelez la mort du soldat Dominique ; je n'assassine que pour le compte des autres et pas encore pour le mien.

Il se pencha sur le bureau.

— Ai-je fait avec dévouement et abnégation tout ce que vous m'avez ordonné ? Ai-je trahi un seul de vos secrets ? — Me suis-je voué corps et âme à vous servir ?

Toutes les heures de mes jours et de mes nuits n'ont-elles pas appartenu à vous et aux vôtres? — Ai-je hésité? ai-je refusé? ai-je tremblée? Un jour, c'était le major Lipardeau qui travaillait pour votre service; un autre jour, c'était l'huissier Riffard, ou l'ouvrier qui courait les barrières et les cabarets, ou le docteur Darblay qui sondait les blessures du soldat assassiné. — J'ai joué tous les rôles, j'ai pris tous les visages, j'ai mis tous les masques; — ai-je le droit de venir réclamer le prix de mes services?

Faustin l'écoutait sans répondre.

Il y eut instant de silence.

— Prenez garde, citoyen Faustin, reprit Marini d'une voix comprimée, il n'est jamais bon d'amasser sur sa tête la haine d'un homme, quand cet homme est Italien et s'appelle Marini, quand cet homme a

comme moi l'habitude des conspirations et le mot des conspirateurs, quand cet homme a été à l'école de Mazzini et qu'il sait se méfier des ingrats.

— Vous menacez, signor Marini, dit Faustin, qui jouait nonchalamment avec le cordon d'une sonnette, tandis que son autre main serrait la crosse d'un pistolet.

— Je ne menace pas, répondit Marini, j'avertis. — Les comédies quelquefois ont de lugubres dénoûments, prenez-y garde!

— Vous étiez moins orgueilleux dans vos paroles, moins solennel dans vos gestes, citoyen ministre, durant cette nuit, dont vous devez avoir conservé le souvenir, où pâle et tremblant, la voix frémissante, vous êtes venu me dire : « Marini! il ne faut pas que cet homme rentre chez lui ce soir. »

— Cet homme devait mourir, inter-

rompit Faustin, d'une voix arrogante, car il pouvait nous perdre ; j'ai fait en cette occasion, ce que tout autre eût fait et eût dû faire.

— Citoyen ministre, répondit Marini, en attachant ses yeux étincelants sur Faustin : — Les caveaux de la barrière d'Enfer ont parfois des échos.

Les lèvres de Faustin devinrent blanches.

Marini continua :

— Je ne vous demande pas ma place dans vos voitures royales ; je ne réclame pas ma part dans vos fêtes, dans vos chasses, dans vos orgies, dans votre ambition, dans votre orgueil ; je ne viens pas arracher de vos épaules vos manteaux de puritains et rire de vos mascarades tricolores ; est-ce que cela me regarde ? — Tant mieux si l'on y croit ; mais entre nous il faut

parler franc. — A chacun sa monnaie : vous avez la vôtre, donnez-moi la mienne. Je vous ai servi, que l'on me paie. — Et tout sera dit.

Faustin l'avait regardé attentivement tout le temps qu'il avait parlé.

— C'est bien, dit-il d'une voix qu'il essaya de rendre calme; je ne méconnais pas tes services. — Je consulterai mes collègues... Que veux-tu?

— Un bon de deux cent mille francs sur le Trésor.

— Tu es raisonnable, répliqua Faustin avec un sourire où perçait malgré lui l'ironie; — reviens demain, à la même heure.

— Citoyen ministre, fit Marini, vous auriez bien envie, n'est-ce pas, de me casser la tête avec ce pistolet?

— Allons donc, reprit Faustin d'une

voix pleine d'aménité, est-ce qu'on emploie de semblables moyens avec ses amis?

— A demain ; je m'occuperai de ton bon sur le Trésor.

— A demain, dit Marini en jetant sur Faustin un regard oblique.

Dès qu'il fut seul, Faustin prit à la hâte une plume et écrivit quelques mots, comme avait fait la Vrillière ; puis il sonna.

— Remettez ce papier tout de suite à mon chef de cabinet, dit-il à l'huissier qui entra. — Qu'on fasse avancer la voiture, je vais sortir.

Le soir, à neuf heures environ, un homme, accompagné de trois autres individus, entrait dans la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, par l'ancienne rue Sainte-Avoie, maintenant Nouvelle-rue-du-Temple.

Dans le même moment, un autre per-

sonnage, également suivi de trois individus aux figures sombres et taciturnes, débouchait dans la Vieille-rue-du-Temple, se dirigeant aussi vers la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

Ils se rencontrèrent devant la même maison.

— Tiens, dit le premier au second, qu'est-ce que tu fais ici à cette heure?

— J'allais te faire la même question.

— Je viens opérer une arrestation.

— A bah ! moi aussi.

— Dans cette rue?

— Dans cette rue.

— Quel numéro?

— Numéro 2.

— Moi aussi.

— Ton monsieur s'appelle?

— Marini.

— C'est comme le mien.

Les deux hommes se regardèrent un instant.

— Il paraît que l'on tient à ne pas le manquer, reprit l'un des deux.

— Alors, opérons de concert.

— Opérons.

— On m'a prévenu qu'il y avait deux issues.

— Moi de même ; l'une au numéro 2 de cette rue, l'autre au numéro 4 de la rue Vieille-du-Temple.

— Alors, mettons deux hommes en embuscade au numéro 4, — deux hommes au numéro 2, — et prenons-en trois avec nous.

— Comme cela, c'est bien le diable s'il nous échappe.

Et les deux hommes, après avoir recommandé la plus grande vigilance à leurs agents, entrèrent dans la petite allée qui

conduisait à l'escalier. — Ils montèrent et sonnèrent à la porte de l'Italien.

Marini était plongé dans de sérieuses et graves méditations, car sa nature était trop instinctivement méfiante pour qu'il ne soupçonnât pas quelque arrière-pensée au citoyen ministre, et il cherchait dans sa tête le moyen de s'assurer de la sincérité de Faustin sans rien risquer lui-même.

Au coup de sonnette, il fit un bond sur son fauteuil.

— On a sonné, murmura-t-il tout bas; je n'attends personne cependant.

La sonnette s'agita une seconde fois.

Il secoua la tête significativement et alla le long du mur sur la pointe du pied; puis, poussant un petit ressort, il regarda en dehors par un trou imperceptible.

— Diable! murmura-t-il en s'éloignant au plus vite; — cinq hommes, c'est signifi-

catif : cela m'a l'air d'une garde d'honneur que m'envoie le citoyen ministre. Je savais bien qu'il méditait quelque lâcheté !

Il s'était arrêté dans un coin de la chambre, à l'endroit où il y avait une grande bibliothèque remplie de livres et de papiers.

Quand il fut là il écouta encore.

— Ces deux entrées doivent être gardées, dit-il. — Heureusement que j'ai une petite cachette où je les défie bien de me venir chercher. — Sans cela, j'étais pris au trébuchet.

Dans le même moment, les agents, fatigués de sonner, se mirent à frapper contre la porte avec violence. Marini continua son dialogue intime avec lui-même.

— Décidément ils s'impatientent, fit l'Italien avec son demi-sourire, tout en

poussant un ressort qui fit avancer la bibliothèque, et montra une cachette fort artistemeut pratiquée, dans laquelle un homme pouvait se placer commodément.

— Citoyen Marini, cria une voix du dehors, au nom de la République, ouvrez-nous, ou nous enfonçons la porte !

— Enfoncez ! dit Marini en entrant dans sa cachette, si cela vous est agréable, et en ramenant la bibliothèque sur lui.

Il était temps ; car la douceur des manières et surtout la patience n'étaient pas dans la nature de ceux que l'on avait chargés de l'arrestation de Marini, et la phrase était à peine terminée qu'un violent coup de pied fit voler la porte en éclats.

— Tiens, dit l'un des agents, il n'y a personne.

— C'est égal, reprit l'autre, cherchons toujours, c'est un fin matois ; il est peut-être caché dans quelque armoire.

Marini entendait tout ce qui se disait et retenait avec anxiété le souffle de sa respiration. — Selon la sonorité des pas, il savait quand on s'éloignait ou se rapprochait de la bibliothèque.

Ils cherchèrent et recherchèrent partout avec le soin minutieux d'hommes habitués à se méfier de tout. Puis ils revinrent dans le cabinet de travail.

— Décidément, dirent-ils, il n'y est pas.

— On nous a recommandé de prendre tous les papiers, observa l'un.

Et aussitôt tous les deux se mirent à réunir tous les papiers épars, soit sur le bureau, soit dans les tiroirs ou les armoires.

Ce travail fait, ils appelèrent les hommes qui étaient restés en observation à la porte.

— Prenez ces papiers, dirent-ils, et portez-les dans le fiacre qui nous attend, puis revenez ici. Ils explorèrent une dernière fois de tous côtés, ce qui démontrait clairement l'importance que l'on attachait tant à l'arrestation de Marini qu'à la saisie de ses papiers.

Ils firent la même recherche dans l'appartement qui avait sortie sur la rue Vieille-du-Temple, et s'en allèrent ensuite rendre compte, chacun de son côté, du résultat de leur mission.

— L'Italien, en homme prudent, attendit longtemps avant de sortir de sa cache.

— *Per Dio*! dit-il en allumant une lumière et en contemplant l'aspect dévasté de sa chambre, le citoyen ministre

fait bien les choses et ne perd pas de temps. — Il paraît décidément que l'on tenait à mes papiers. — Pas encore, mes maîtres, pas encore!.. L'Italien Marini a de petites cachettes que l'on ne découvre pas si facilement.

Tout-à-coup il se tut, car il lui semblait entendre encore du bruit dans l'escalier.

Il écouta avec l'attention intelligente d'un homme qui se méfie de tout, même de son ombre et du bruit de ses pas.

— Non, murmura-t-il à demi-voix, je me suis trompé... mais ils peuvent revenir; il s'agit de s'en aller au plus vite; l'air de Paris est malsain pour moi. — Ils sont les plus forts aujourd'hui, ils m'écraseraient!.. mais patience... j'attendrai... heureusement j'ai en réserve deux ou trois passeports et quelques travestis-

sements inconnus... Un homme prudent doit toujours se tenir prêt à partir en dix minutes.

Tout en parlant ainsi, Marini avait apprêté tout ce qu'il fallait pour son départ, et était déjà à moitié métamorphosé en vieille femme ; car, avec son instinct des travestissements, il lui avait suffi de quelques minutes pour se rendre complétement méconnaissable.

Il prit un petit cabas à son bras et murmura d'une voix tremblante :

— Ils seront bien fins s'ils se méfient d'une pauvre vieille...

Puis il alla à une armoire, poussa un ressort invisible pour tout autre que pour lui, et en tira une petite cassette cerclée de fer. — Un sourire ironique effleura ses lèvres minces et effilées.

— Les voilà ces précieux papiers, mes

maîtres! pièces authentiques, dont son altesse Barasson-la Vrillière n'a que les copies. — C'est là ma vengeance!... et je l'emporte avec moi!..

Il allait la mettre dans son cabas, mais il s'arrêta.

— Les emporter!.. murmura-t-il, et si je suis arrêté... on me fouillera... on les prendra... non, ce ne serait pas prudent... Ces messieurs se lasseront peut-être bien de faire faction à ma porte... et cette nuit... oui, c'est plus sûr.

Il remit la cassette dans la cachette pratiquée au mur, écouta encore par excès de précaution, et ouvrit ensuite la porte secrète qui communiquait avec l'appartement de la rue Vieille-du-Temple.

En effet, toutes les issues étaient gardées, ainsi que les angles de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie jusqu'à la rue

Saint-Merry ; mais aucun des agents ne pensa à soupçonner la vieille femme de cacher sous ses vêtements le conspirateur Marini, et il passa au milieu d'eux sans avoir été inquiété un seul instant.

L'Italien longea la rue Saint-Merry dans toute sa longueur, puis tourna la rue Saint-Martin et disparut.

On doit le penser, le duc de Savernoy mort, la tombe avait étouffé la seule voix qui aurait pu peut-être relever Arthur dans sa ruine et dans sa folie.

C'était, à la fois, par esprit de vengeance, de haine et de spéculation, que le jeune marquis de Savernoy avait été entraîné dans les sociétés secrètes. La Vrillière avait voulu son honneur ; les autres avaient voulu son argent ; mais la révolution de février était venue trop tôt, et la mort avait frappé trop vite le vieux duc

pour que la Vrillière pût accomplir ses projets. — Il n'avait pu jeter à la face du vieillard la honte de son fils avec ces seuls mots : « — C'est l'ouvrage de ma haine et de ma vengeance. » — Mais la France entière, livrée, pour ainsi dire, à la curée, lui avait, en revanche, offert un tableu digne de lui et du noble sang qui coulait dans ses veines. — Il avait vu des misérables, dont le pillage et la dévastion sont la passion et l'instinct, ravager la demeure des rois, incendier le château de Neuilly, et promener par les campagnes leurs torches incendiaires, repus de vin et de débauches. —Lui et ses amis, gorgés d'or, s'étaient distribué les hautes fonctions, et, enveloppés dans leur nouvelle splendeur, ils parcouraient la capitale dans les carrosses du roi. — Ils avaient l'orgie, l'argent, l'ambition satisfaite, tout ce que leurs cœurs

corrompus, orgueilleux et égoïstes avaient rêvé. —Que pouvaient-ils vouloir de plus ?

Arthur devenait dès lors un instrument inutile. — Entraîné, aveuglé par une passion fatale, il n'était pas comme eux avili et souillé dans ses pensées et dans ses croyances. — C'était un grain de blé jeté au milieu de cette ivraie dévastatrice, et sa présence, qui ne pouvait pas être pour eux un remords, devenait une gêne et un ennui ; — car, devant lui, il leur fallait reprendre leurs rôles, la comédie achevée ; et parfois il échappait à cette nature généreuse des élans de vérité qui leur faisaient hausser les épaules.

Aussi, comme on avait fait de Marini, — on avait résolu de s'en débarrasser ; — Faustin surtout, tenait à délivrer la princesse Pallianci de cet amour beaucoup trop prolongé.

DÉSILLUSION DU CŒUR.

XLII.

Dieu envoyait à l'insensé le plus terrible des châtiments, car il allait voir s'évanouir une à une devant lui toutes ses illusions les plus chères, ses croyances les plus profondes, ses rêves les plus beaux;

il allait se trouver seul en face de cette solitude qu'il s'était faite autour de lui ; il allait lire dans sa honte et dans sa douleur, — et connaître à la fois la désolation du cœur et celle de la conscience.

Il avait quitté la rue des Postes pour fuir la présence de M. Vancelay, dont l'affection était devenue un fardeau ; et le pauvre vieillard, seul, abandonné, comprenant bien pourquoi Arthur s'était ainsi éloigné, avait courbé la tête devant cette nouvelle douleur.

— Seigneur !... Seigneur !... avait-il dit, tout ce qu'un homme au monde peut faire, je l'ai fait ! — Je vous ai supplié, mon Dieu ! au nom de ma Jeanne chérie, sainte et digne femme, qui avait tant souffert et tant pleuré sur la terre ; — que votre volonté soit accomplie !

Mais le cœur du père ne pouvait se ré-

signer, et chaque jour, certain qu'Arthur devait aller chez la princesse Pallianci, il l'attendait des heures entières seulement pour l'apercevoir de loin, cachant dans l'ombre son visage pâle et désolé, puis il rentrait chez lui, le corps plus courbé par sa douleur que par le poids de ses années.

Les hommes qui ont longtemps souffert croient et espèrent beaucoup en Dieu ; il n'y a que les heureux qui oublient le ciel sur la terre.

Vancelay voyait toujours les mêmes personnes entrer et sortir de l'hôtel de la rue d'Anjou, et son cœur battait violemment à leur approche ; car le vieillard devinait que ces hommes étaient ceux qui avaient perdu et entraîné Arthur.

M. Vancelay avait raison : — Si l'hôtel de la princesse Pallianci n'était plus un repaire de sombres conspirations, c'était un

lieu de joyeuses réunions, de fêtes splendides, de petits soupers où les grands du jour oubliaient leurs écharpes tricolores et leurs robes de puritains révolutionnaires.

Toutefois Arthur de Savernoy n'était pas un des initiés intimes de ces nuits bruyantes ; car, nous l'avons dit, il n'était pas à la hauteur des héros révolutionnaires ; son cœur avait encore de généreux instincts, ridicules souvenirs pour ces hommes, d'un temps qui n'était plus.

De son côté, la Vrillière, implacable, préparait un dénoûment terrible à ce drame intime de sa haine toujours vivace.

Maintenant il fallait qu'Arthur sût qu'Olympia ne l'avait jamais aimé, et qu'elle se consolait auprès de Faustin des ennuis de ses tendres amours ; il fallait qu'il sût n'avoir été qu'un jouet, qu'un instrument, puis qu'il se vît dédaigné, repoussé comme

un paria par ceux-là mêmes auxquels il avait tout sacrifié, le souvenir, l'honneur de son nom et jusqu'aux saintes bénédictions du vieux duc mourant; il fallait qu'il restât seul dans le deuil de son cœur, seul dans sa ruine, seul dans l'abîme où un fol amour l'avait plongé; — certes le dénoûment, ainsi combiné, était mortel et digne de la Vrillière.

Mais la volonté de Dieu en avait décidé autrement, et son souffle puissant devait renverser toute cette infâme et inexorable stratégie de haine et de vengeance.

Un soir le vieux Vancelay épiait le passage d'Arthur, se demandant tout bas s'il aurait enfin le courage d'aller à lui pour serrer sa main, que depuis si longtemps il n'avait pas touchée, et de lui dire tous les tristes pressentiments dont son cœur était rempli, lorsque tout-à-coup deux hommes

sortirent de chez l'Italienne; Vancelay, pour n'être pas aperçu, se cacha dans l'enfoncement d'une porte.

Ces deux hommes marchaient lentement et causaient à demi-voix.

Le vieillard tressaillit, car le nom d'Arthur venait d'être prononcé.

Par un de ces hasards étranges, impossibles à prévoir, que parfois la Providence envoie, ces deux hommes, dont l'un était Faustin, l'autre la Vrillière, s'arrêtèrent juste en face de l'endroit où Vancelay s'était retiré pour n'être point aperçu.

L'un d'eux siffla, et aussitôt un élégant coupé qui stationnait à l'extrémité de la rue, arriva au petit trot d'un cheval élégant. — Pendant ce temps, les deux hommes continuaient leur conversation, et le vieillard attentif, penché en avant, tenant sa main sur sa bouche pour que le souffle

de sa respiration ne trahît pas sa présence, écoutait avec une anxiété croissante.

Parfois le bruit des roues sur le pavé empêchait les paroles d'arriver entièrement jusqu'à lui ; c'étaient alors des mots entrecoupés dont il cherchait à ressaisir le sens.

Le coupé s'arrêta ; les deux hommes y montèrent, et Vancelay resta seul dans la rue, immobile, ne sachant encore si ce qu'il avait vu et entendu était la réalité ou l'effet d'une hallucination.

— Pauvre Arthur! pauvre Arthur!... murmura-t-il à voix basse en joignant les mains.

Le père ne pensait encore qu'à l'enfant dont le cœur allait être brisé.

Qu'avait-il entendu, et que disaient donc ces deux hommes? — La nuit fut pleine d'agitations pour le vieillard.

— C'est la volonté de Dieu, se dit-il, qui a envoyé ces hommes là où j'étais, et qui a permis que je pusse les entendre.

Le lendemain, à l'heure où il pensait trouver Arthur, il se dirigea vers son nouveau logement.

En montant l'escalier il ne put se défendre d'une émotion profonde, car il sentait que le sort d'Arthur, son salut, son avenir, dépendaient tout entiers de ce qui allait se passer.

Avant de sonner à la porte d'entrée, il resta quelques instants pour comprimer dans sa poitrine les battements de son cœur. — Enfin il sonna.

— Tiens! c'est vous? dit Pierre tout étonné.

— M. de Savernoy est-il chez lui?

— Certainement.

M. Vancelay entra.

— Monsieur Vancelay!... dit Arthur avec un étonnement qu'il ne put réprimer.

Et le jeune homme s'avança pour tendre la main au vieillard, tandis qu'une rougeur subite colorait ses joues.

— Oui, moi, monsieur Arthur, et croyez qu'il a fallu un motif bien grave pour que je vinsse vous trouver ici.

— Vous m'en voulez, monsieur Vancelay, de mon abandon et de mon oubli, n'est-ce pas? et vous avez raison.

— Non, mon ami, reprit le vieillard d'une voix douce; je ne vous en veux pas, car je comprends le motif qui vous a éloigné de moi. — Quand on n'écoute pas les conseils, on les fuit; c'est dans l'ordre des choses d'ici-bas. — Arthur, la dernière fois que je vous ai vu, c'était en un jour si-

nistre, et près de vous, il y avait un autre vieillard que la tombe renferme maintenant. — Il est mort, Arthur, mort du coup terrible que vous lui avez porté, et pendant que ses yeux se fermaient sans vous avoir vu, que sa voix vous appelait sans que vous vinssiez, vous, marquis de Savernoy, mêlé à ces hommes qui ont bouleversé la société, vous portiez son nom sur les barricades, et vous combattiez avec ces émeutiers qui ne rêvent que la ruine et la dévastation. — Oh ! je vous le dis, monsieur Arthur, — et votre conscience vous le dira plus longtemps que moi, — c'est un crime !... Puisse-t-il ne pas peser éternellement sur vous et ne pas marquer éternellement votre front !

Arthur fit un mouvement ; — le vieillard ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Oui, c'est un crime, vers lequel vous a entraîné cette femme maudite!... Elle a étouffé tout ce qu'il y avait de grand, de noble, de généreux dans votre cœur!

— Monsieur Vancelay!... interrompit Arthur d'une voix haute, vous oubliez...

— Que je n'ai pas le droit de vous parler ainsi? — Vous vous trompez; j'en ai le droit par mes cheveux blancs, qui vous commandent le respect, et par... par l'affection que vous m'avez inspirée. — Écoutez-moi donc avec calme, je vous en conjure, pour que mes paroles restent gravées dans votre pensée. — Oh! si je suis venu aujourd'hui, ce n'est pas pour vous dire ce que je vous ai tant de fois répété; c'est parce que j'ai une espérance dans le cœur... celle d'arracher enfin de vos yeux le bandeau qui les couvre!...

— Que voulez-vous dire? s'écria Arthur.

— Je veux dire que cette femme pour laquelle vous vous êtes perdu, pour laquelle, ingrat et insensé, vous avez foulé aux pieds tous les saints devoirs de famille, cette femme pour laquelle vous vous êtes fait criminel, pour laquelle vous avez laissé mourir votre grand-père, seul, entre les bras de ses serviteurs, cette femme, à laquelle vous avez donné tout à la fois votre honneur et votre âme, cette femme ne vous aime seulement pas!..

— Oh! vous blasphémez!... dit Arthur dont les joues devinrent plus pâles que celles d'un mort.

— Je veux dire, continua le vieillard, que cette femme ne vous a jamais aimé!.. qu'elle est la maîtresse d'un... Faustin! — Que sais-je? moi.

— Monsieur Vancelay, prenez garde ! s'écria Arthur, chaque mot que vous prononcez a du sang !...

— Je veux dire que vous avez été un instrument, un jouet bon à briser aujourd'hui, que votre présence fatigue, ennuie, et qu'au premier jour venu, on vous renverra à votre aristocratie !....

Tout le corps d'Arthur frémissait.

Il saisit le bras de M. Vancelay.

— Monsieur Vancelay, je sais tout le respect que l'on doit aux cheveux blancs, mais, je vous en supplie !... pas un mot, pas un mot de plus !... Cette femme .. je l'aime ! moi !... et je vous dis qu'elle n'est pas infâme et misérable à ce point ! — Voyez-vous, monsieur Vancelay, si nous étions du même âge ?... Oh ! c'est affreux !... ce que vous avez dit là, — Mensonge ! sacrilége !... entendez-vous ?

— Arthur, répéta M. Vancelay, ce que j'ai dit est sérieux et vrai !...

— Mais je vous répète que cela n'est pas, parce que c'est monstrueux ! impossible ! infâme ! Je vous répète que cette femme a autour du front deux auréoles ; celle de son âme, qui est pûre, et celle de son amour, qui est immense... et que toutes deux la protégent contre de semblables outrages.

— Insensé ! insensé !... dit le vieillard en voyant le tressaillement convulsif qui agitait Arthur. — Je savais bien que je vous briserais le cœur, pauvre jeune homme, et longtemps j'ai hésité.

Arthur resta un instant muet.

— Écoutez, monsieur Vancelay, dit-il enfin, regardez-moi... il me semble que tout mon sang s'est retiré de mes veines. C'est à me rendre fou !...

Le vieillard posa ses deux mains sur l'épaule d'Arthur et répéta encore d'une voix lente et grave :

— Arthur de Savernoy, je vous ai dit la vérité; je le jure devant Dieu qui m'écoute.

Arthur releva la tête et attacha ses yeux sur M. Vancelay avec une expression de stupéfaction désolée.

— Encore ! encore !... murmura-t-il en se tordant les mains l'une dans l'autre.

Il y eut alors un assez long moment de silence.

Arthur était livide : on eût dit à le voir debout, immobile devant le vieillard, une statue de marbre.

— Monsieur Vancelay, reprit-il en essayant de retrouver en lui un peu de calme, vous êtes un honnête homme, et vous ne pouvez vouloir insulter une femme

que vous ne connaissez pas, une femme que j'aime, oh ! que j'aime de toute la puissance de mon âme. Je sais le sentiment qui vous guide ; mais, détrompez-vous, ce n'est pas elle qui m'a poussé, entraîné ; c'est moi qui ai demandé, qui ai voulu, qui ai marché avec ces hommes qu'animait le souffle ardent de la liberté et de la régénération ; ne l'accusez donc pas !... ne l'outragez donc pas !

— Monsieur de Savernoy, répondit Vancelay d'une voix haute et ferme, ce que je viens de vous répéter, je l'ai entendu de la bouche même de deux de ces hommes.

— Leur nom ! leur nom ! cria Arthur en se penchant sur le vieillard.

— L'un s'appelait Faustin, je crois, l'autre la Vrillière.

— Faustin !... la Vrillière !... murmura

Arthur en laissant retomber sa tête sur sa poitrine. — Et ils ont dit ?...

— Soyez calme, Arthur, répondit M. Vancelay, et écoutez-moi.

— Je suis calme, répondit le jeune homme, et je vous écoute.

— Plus tard peut-être vous saurez pourquoi le vieillard qui vous parle, vous aimait et veillait sur vous, comme un père eût fait sur son enfant ; peut-être un jour saurez-vous pourquoi vous le trouviez toujours lorsqu'une douleur ou un danger vous menaçait ; et alors vous comprendrez combien il a dû souffrir et trembler jusqu'au fond de son cœur quand le vieux soldat, sur son lit sanglant, lui a appris votre initiation aux *sociétés secrètes*. Hélas ! il était trop tard ! Un serment de mort vous liait ; une passion fatale vous poussait ; la voix du vieillard qui suppliait,

celle d'un père qui ordonnait, tout a été impuissant. — Le vieux duc est mort, et moi, vous m'avez fui; pas un seul jour, pas un seul instant depuis cette triste journée vous n'avez pensé au vieux Vancelay; mais lui, lui, ne vous avait pas abandonné, malgré votre abandon, ne vous avait pas oublié, malgré votre oubli. Son cœur n'avait pu se résigner à ne jamais vous voir, et chaque jour, quand vous couriez où vous appelaient les fêtes et les plaisirs, vous n'aperceviez pas le vieillard, mais il était là, debout dans la rue; il vous voyait et s'en allait ensuite, triste et heureux à la fois.

Arthur l'écoutait, ne répondant rien, mais il tendit une de ses mains au vieillard.

Vancelay continua :

— Hier, c'était le soir; — depuis deux

jours, j'avais été retenu chez moi par les tristes infirmités de la vieillesse; inquiet ou plutôt conduit par la main de la Providence, je vous attendais, lorsque, tout-à-coup, deux hommes sortent de chez la princesse et viennent dans la direction où j'étais; ils ne m'avaient point aperçu et causaient ensemble; votre nom est prononcé, j'écoute; — ils se donnaient rendez-vous pour un souper le lendemain chez l'un d'eux, avec... oh! je me rappelle bien cette phrase : « avec la belle Olympia. »

Les dents d'Arthur claquaient; son visage était si blême, ses membres tremblaient si convulsivement que M. Vancelay en fut effrayé.

— Je vous ai demandé du calme et du courage, monsieur Arthur, lui dit-il.

— Continuez... continuez... murmura

celui-ci d'une voix étouffée, avec... avec la belle... Olympia.

Et d'un mouvement brusque, il essuya son front tout couvert de sueur.

— Pauvre Arthur!.. dit le vieillard à demi-voix, comme il souffre!..

— Parlez donc!.. parlez donc!.. monsieur Vancelay, répéta Arthur les dents serrées... avec la belle Olympia!..

— Surtout, ajouta l'autre, que ce petit Savernoy n'en sache rien; il est fastidieux avec son amour... Olympia me demande tous les jours de l'en débarrasser.

— Il a dit cela!.. il a dit cela!.. interrompit Arthur avec un cri furieux.

M. Vancelay saisit le bras du jeune Savernoy.

— Alors celui qui s'appelait la Vrillière a dit : « Ce sera bien plus amusant qu'elle le lui dise elle-même. » Et il a ajouté

d'une voix qui m'a fait trembler malgré moi, tant il semblait y avoir en elle de cruauté haineuse : « Il faut bien qu'il sache qu'il n'était entre nos mains qu'un instrument et un jouet, et que cet amour a été une comédie ; rien de plus... Je le veux ! je le veux !.. » Dans le même moment, celui auquel il parlait, lui fit signe de monter en voiture et lui dit en riant : « Vous ne lui pardonnerez jamais d'être le petit-fils du duc de Savernoy. » Puis la voiture est partie et je n'ai plus rien entendu.

— Oh ! lâcheté !.. lâcheté !.. infamie ! dit Arthur en levant ses deux bras au-dessus de sa tête avec une expression d'effrayant désespoir, vous avez entendu cela ?..

— Oui ! dit M. Vancelay.

— Ils ont dit que cet amour... n'était

qu'une comédie ?.. Que j'étais un jouet... un instrument?... Oh!... oh!... Qu'il fallait se débarrasser de... Oh !.. oh! mon Dieu!..

Et il se mit à rire de ce rire comprimé que les larmes, la douleur et la rage donnent aux lèvres.

— Voilà, Arthur, la femme à laquelle vous avez tout sacrifié!.. devoir, famille, honneur; la femme!.. pour laquelle vous avez renié, dans votre fatal aveuglement, tout ce qui est le plus sacré sur la terre.

— Je la tuerai!.. je la tuerai!... cria Arthur.

— On ne tue pas une femme qui se conduit ainsi, Arthur, on la méprise!

— Je la tuerai !

— Non, vous ne la tuerez pas, mais vous la fuirez comme on fuirait le dé-

mon, comme on fuit le serpent dont la morsure est empoisonnée.. vous ne lui donnerez pas la joie et l'orgueil de voir vos larmes; de comprendre votre désespoir, de rire de votre cœur mutilé ! . . .

— Oui, vous avez raison... dit Arthur, on ne tue pas... on ne tue pas une femme... Mais eux!.. eux!.. il y aura du sang!.. monsieur Vancelay!.. je...

Il ne put achever, et il tomba dans un fauteuil, haletant, épuisé, murmurant des mots inintelligibles.

M. Vancelay ne voulut pas troubler par des paroles ce grand désespoir; mais il s'approcha d'Arthur et posa silencieusement une de ses mains sur la tête inclinée du jeune homme, comme pour lui dire :
— Il y a près de vous quelqu'un qui vous aime.

Arthur releva la tête et prit dans ses deux mains la main du vieillard.

— Vous ne pourrez jamais savoir, reprit-il d'une voix trempée de larmes, combien j'aimais cette femme!.. et combien je lui avais donné toute ma vie, toute mon âme... je ne vivais, je ne respirais, je ne pensais que par elle!... Oui, c'est affreux! n'est-ce pas? mais le jour dont vous me parliez tout-à-l'heure, quand j'étais courbé, tremblant sous la colère de mon père, elle est apparue!.. un mot, un regard d'elle et j'avais tout oublié!.. un amour comme celui-là dévore le cœur. — Oh! c'est un grand malheur, monsieur Vancelay, que je ne me sois pas tué quand la pensée m'en est venue... je n'aurais pas souffert comme je souffre!.. mais que lui ai-je donc fait à cette femme?.. que lui ai-je donc fait?

— Allons, Arthur, dit M. Vancelay, en face du désespoir comme en face d'un danger, il ne faut jamais oublier que l'on est un homme ; — relevez-vous dans votre douleur, et puisse Dieu permettre que ce soit la seule expiation de ce que vous avez fait !..

Un silence de quelques instants succéda aux paroles du vieillard ; Arthur, plongé dans l'accablement de sa douleur, restait immobile ; sa respiration oppressée, qui soulevait sa poitrine, parlait seule en lui.

Enfin, il se releva. — Son visage était moins pâle, ses lèvres moins frémissantes, son regard moins abattu. — Que s'était-il donc passé en son cœur, et quelle voix avait tout-à-coup étouffé ses gémissements ?

— Oui, vous avez raison, monsieur

Vancelay, dit-il avec un calme trop grand pour qu'il fût réel, oui, vous avez raison, il faut être fort devant la douleur; se désespérer ainsi est un lâcheté. — Cette femme vient de tuer en moi le cœur, et c'est par le cœur seulement que l'on souffre, n'est-ce pas? — Il ajouta avec ironie : c'est ce soir, m'avez-vous dit, que la belle Olympia doit aller à une fête, à un souper chez la Vrillière? — C'est bien, j'irai aussi, moi !..

— Arthur, vous n'irez pas, vous ne devez pas y aller...

— Je n'irai pas!.. s'écria Arthur, je n'irai pas leur dire qu'ils sont tous des misérables et des infâmes!.. Je n'irai pas lui dire, à elle!.. que je la hais, que je la méprise!.. Mais vous croyez donc, monsieur Vancelay, tout mon sang glacé dans mes veines?.. oh! non!.. non!.. je ne suis

point un enfant à pousser du pied et à railler ainsi selon sa fantaisie !.. je n'irai pas !.. dites-vous, pour qu'ils se rient de moi tout à leur aise !.. Une femme aura détruit toute va vie, brisé toutes mes croyances ! empoisonné, par ses baisers infâmes, toutes mes illusions !.. Des hommes !.. des lâches !.. se seront associés à l'infamie de cette femme... ils auront fait de moi un jouet... et je n'irai pas ?.. Oh ! détrompez-vous, j'irai ! non point avec des larmes, non point avec des cris de rage, mais avec le dédain et le mépris le plus froid sur les lèvres.

— Arthur, reprit M. Vancelay en lui prenant à la fois lesdeux mains, si, au nom de l'affection que je vous porte, au nom de vous-même, de votre propre dignité, je vous suppliais de n'y pas aller ?

— J'irais, monsieur Vancelay, j'irais !..

sans cela... sans cela je croirais que vous avez mal entendu, que vous vous êtes trompé... sans cela je croirais que j'aime encore cette femme !..

— Allez donc, Arthur... mais alors, je vous accompagnerai.

— Non, monsieur Vancelay, n'ayez aucune crainte. Oh ! j'étouffe ici... sortons... de l'air !.. de l'air !..

M. Vancelay ne répondit rien.

Arthur prit son chapeau et descendit avec M. Vancelay.

Ils marchèrent quelque temps silencieusement à côté l'un de l'autre ; puis Arthur de Savernoy prit brusquement la main du vieillard en lui disant :

— Je vous verrai demain, n'est-ce pas ?

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

M. Vancelay le suivit du regard jusqu'à

ce qu'il eût disparu au détour de la rue, puis il rebroussa chemin et retourna lentement vers la rue des Postes; — mais il avait à peine fait cent pas qu'il s'arrêta.

— Oh ! oui, se dit-il, j'irai !.. car ils seraient capables d'enfouir dans un assassinat le secret de leur infamie !.. j'irai ! mais que pourra faire un vieillard comme moi?

Il resta quelques instants à réfléchir, puis il reprit :

— Mathias est un brave garçon, d'une énergie brutale, c'est ce qu'il faut ; il aime Arthur, et quand je lui aurai raconté ce qui se passe et le danger qu'Arthur peut courir, il n'hésitera pas, j'en suis certain, à m'accompagner. — Mais où le trouver? — Peut-être aura-t-il été emporté par le tourbillon?.. Sans nul doute, à ce café où

il passait sa vie, on doit savoir son adresse; — je vais y aller.

Toutes ces réflexions s'étaient croisées simultanément dans la pensée du vieillard. — Il était en proie à la plus cruelle inquiétude. — Aussi oubliant son âge et la fatigue de ses nuits si souvent sans sommeil, il se dirigea d'un pas rapide vers l'estaminet où nous avons déjà vu l'étudiant Mathias trôner en souverain absolu.

M. Vancelay avait eu raison, Mathias était resté fidèle au théâtre de ses anciens triomphes.

Mais ce n'était plus l'étudiant fringant, audacieux, la moustache en croc, la casquette de travers, plein de confiance en soi, ne doutant de rien et se croyant appelé aux hautes destinées de réformateur social. — Ce n'était plus ce harangueur

infatigable qui régnait en maître par l'éclat de sa voix et de sa verve intarissable. — Ce n'était plus enfin celui que nous avons connu dans le courant de cette histoire, l'idole de la Chaumière et du quartier Latin, le poète de Frisette, le prôneur enthousiaste et fécond de toutes les utopies sociales... Non ! Mathias n'était plus Mathias.

Il avait le front soucieux, les moustaches nonchalamment pendantes, l'œil morne, les lèvres muettes.

S'il allait au café, ce n'était que par habitude, et comme l'on revient, sans le vouloir et sans le savoir, là où sont les choses que l'on a animées.

Quand M. Vancelay entra, l'étudiant était à une table en compagnie d'un verre d'eau-de-vie et de deux journaux; mais il ne lisait pas les journaux et ne buvait pas

le verre d'eau-de-vie. — Il était plongé dans ses réflexions, et sa pipe éteinte pendait à sa bouche. — Mathias réfléchir!.. Mathias sombre et taciturne; c'était un problème dont les plus habiles avaient abandonné la solution. — Frisette l'avait-elle trahi? Était-il devenu riche, ou était-il menacé d'un ministère, d'une ambassade ou d'une haute position politique qui devait enchaîner son indépendance et l'arracher à sa douce et chère oisiveté?

En entendant ouvrir la porte, il leva mâchinalement la tête, et éloigna de son front chargé de nuages les mèches épaisses de sa chevelure rousse.

— Tiens! Monsieur Vancelay!.. dit-il en apercevant le vieillard.

Chacun se retourna avec étonnement... Mathias avait parlé.

— Dieu soit loué ! dit le vieillard, je vous cherchais.

— Acceptez-vous un verre d'eau-de-vie, père Vancelay ?

— Non ! merci ; je voudrais vous parler.

— A vos ordres, fit l'étudiant en lui tendant la main. — Sapristi ! ça fait plaisir de serrer la main d'un brave homme, ça réjouit le cœur.

Et il secoua vigoureusement la main que lui donnait M. Vancelay.

— De quel ton vous me dites cela ? reprit le vieillard, qui, pour la première fois, regarda l'étudiant avec quelque attention. — Comme vous êtes pâle, soucieux. Vous serait-il arrivé quelque malheur? Seriez-vous malade ?

Mathias secoua négativement la tête. Puis, sans prononcer une parole, il prit

M. Vancelay par le bras et sortit du café.

On était habitué depuis longtemps à cet air taciturne, à ces sorties brusques et subites de l'étudiant ; aussi nul ne s'en étonna. M. Vancelay seul ne savait ce que voulait dire un changement si complet d'allures et de paroles.

L'étudiant marchait tenant toujours le bras du vieillard.

Quand ils furent arrivés à un endroit écarté, Mathias s'arrêta, et regardant M. Vancelay avec un visage, dont il faut renoncer à rendre l'expression à la fois sérieuse et comique, il lui dit :

— Ce que j'ai, monsieur Vancelay, m'avez-vous demandé tout-à-l'heure? — J'ai : que la République est une flouerie. Faites-vous casser les os pour cette dame-là, merci ! — Avant, c'était à qui promettrait monts et merveilles ; maintenant, qu'est-

ce qu'on a, s'il vous plaît? Beaucoup de choses de moins et rien de plus. — Partout un tas de braillards qui gesticulent, d'affamés qui se sont jetés à la curée comme s'ils n'avaient pas mangé depuis six semaines, et qui font leur pelotte le plus vite qu'ils peuvent... V'là le plus clair de la chose.

M. Vancelay écoutait Mathias avec un profond étonnement.

— Oui, monsieur Vancelay, répéta l'étudiant; une vaste flouerie dans laquelle on a entraîné des imbéciles comme moi, qui y allaient bon jeu, bon argent, pour le plaisir de ces pantins tricolores qui se pavanent de tous les côtés et boursillent à leur aise. — En v'là une liberté qui ne vaut pas une pipe cassée, une fraternité qui m'embête, une égalité bouffonne. — Faut-il être, je ne sais pas quoi,

pour avoir donné là-dedans ?.. Sapristi ! monsieur Vancelay, je ne suis pas méchant, je ne ferais pas de mal à un moineau ; mais, foi de Mathias, si je rencontrais sous la main *Monsieur du Corbeau* avec son air patelin et ses petits mots en dessous, je lui tordrais le cou comme à un poulet, à ce vieil enjôleur... En v'là du gâchis et du plus mauvais.

M. Vancelay voulut parler, mais Mathias était lancé, il ne s'arrêtait plus. — Depuis si longtemps il se taisait !

— Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là, qui se sont dit : « à toi, à moi ; en veux-tu ? en voilà ! »

— Des misérables qui se sont servis de grands mots pour faire de petites et de plates choses. Toujours cette même race d'émeutiers qui ne peut vivre qu'au milieu de la ruine et du boleversement.

Le vieillard saisit la main de l'étudiant, et tout-à-coup changeant de ton :

— Mathias, reprit-il, vous êtes un brave cœur et un brave garçon, vous aimez toujours Arthur?

— Arthur, répéta l'étudiant en fronçant le sourcil, c'est-à-dire que je ne sais pas trop si je l'aime, disparu comme les autres ! — Il se pavane dans les salons dorés de messieurs *du provisoire*, et il fait du républicanisme au milieu des fêtes.

— Arthur est malheureux, Arthur souffre.

— Alors, c'est différent, je l'aime. — Qu'est-ce qu'il a le pauvre vieux ?

— Ce serait trop long à vous raconter ici; mais j'ai besoin de vous, de votre aide, de votre cœur ; pouvez-vous me donner votre soirée toute entière, mon cher monsieur Mathias?

— Certainement.

— Et être chez moi à huit heures au plus tard?

— J'y serai.

— Merci pour moi, mon cher monsieur Mathias, dit le vieillard en serrant la main de l'étudiant; merci pour Arthur ; — si par hasard vous le rencontriez, ne lui parlez de rien.

— *Motus* ! bouche close. — Est-ce qu'il est toujours ensorcelé par la susdite?

— Je vous dirai tout cela ce soir, mon ami; soyez exact.

Vancelay allait s'éloigner — Mathias l'arrêta par le bras.

— Voyez-vous, père Vancelay, dit-il en baissant la voix : ça ne va pas si bien qu'on a l'air de le croire. On grogne par en bas, et on tripote déjà par en haut. —

J'ai idée que le four chauffe. — Ça ne leur va pas, voyez-vous, qu'on leur ait supprimé d'un trait de plume, leurs ateliers nationaux, c'était si commode ; ils vont peut-être bien encore brûler le torchon, et jouer aux barricades ; — mais, le diable m'étrangle, si je brûle une amorce ! — ça m'amusera de les voir un peu se travailler les côtes, fraternellement — ça se mijote, je ne vous dis que ça !

Et l'étudiant, après avoir serré une dernière fois la main à M. Vancelay, rebroussa chemin et retourna à l'estaminet.

MADELEINE.

XLIII.

Pendant que se passaient à Paris les divers événements que nous venons de raconter, l'Italien Marini cherchait dans son imagination si féconde en ressources le moyen de se soustraire aux poursuites di-

gées contre lui. — Quitter Paris, c'était abandonner la partie ; — y rester, c'était bien audacieux et bien dangereux à la fois.

— Décidément, se dit-il, j'ai été maladroit ; — il ne faut jamais menacer plus haut que soi. — Et cependant... c'est bien dur de ne pas se venger, et de s'en aller comme un écolier que l'on chasse de son collége.

Tout en parlant, il serrait étroitement ses deux mains l'une dans l'autre, et se labourait la chair avec ses ongles, puis il se remettait à marcher au hasard.

Au détour d'une rue, il s'arrêta, et comme s'il eût répondu à quelqu'un qui l'eût interrogé, il murmura entre ses dents.

— Silvio Pellico a été bien longtemps en prison... une fois rivé à un clou de fer

entre quatre murailles tout est dit. — Décidément, c'est jouer trop gros jeu.

Et il continua sa route d'un pas plus rapide.

Ces quelques mots prononcés à voix basse étaient le résumé de ses pensées et de ses méditations : — on le sait, Marini était un homme sur lequel les passions n'avait plus aucun empire ; mais semblable à ces cœurs blasés qu'aucun amour ne peut plus émouvoir, il les écoutait seulement jusqu'à la limite de son intérêt personnel. — Son âme italienne s'était singulièrement mitigée au contact des affaires et refroidie sous les glaces de l'expérience. — Une folle colère et un amour immodéré de vengeance n'avaient plus le pouvoir de l'aveugler.

La visite domiciliaire des agents de police devenait un sérieux avertissement,

contre lequel se raidir eût été maladresse ou folie.

Sous son costume de vieille femme il rôda une partie de la nuit aux alentours de la rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie et de la rue Vieille-du-Temple, car il eût bien voulu pouvoir prendre sa *petite cassette* et la poser en lieu sûr, mais les rues étaient encore gardées, et les agents, relevés de deux heures en deux heures, comme des sentinelles, étaient encore à leur poste lorsque le jour commença à paraître.

Essayer sous un travestissement à pénétrer dans son domicile, — c'eût été se faire arrêter presque à coup sûr. — Se confier à quelqu'un? — Marini avait l'espèce humaine en trop grande méfiance et en trop faible estime pour employer un semblable moyen.

La nuit en s'enfuyant semblait avertir l'Italien qu'il était temps de prendre une résolution définitive.

— Je partirai! dit-il

Pour bien comprendre cette résolution extrême si subitement prise, il est bon d'ajouter que la *Jeune-Italie* commencait à relever la tête et que tout présageait à Marini qu'il pourrait utilement employer son temps en Italie, et sa vieille expérience révolutionnaire.

Le matin, muni par précaution de ses deux passeports, qui avaient chacun, on le sait, un signalement différent, il prenait la route de Châlon, n'ayant toutefois retenu sa place que jusqu'à Auxerre, pour écarter tout soupçon.

Quand la voiture publique partit au galop de ses six chevaux et qu'il se sentit emporté loin de Paris, il eut un serrement

de cœur qui fit un instant pâlir ses joues.

— Les misérables!.. murmura-t-il en ramenant malgré lui sa pensée vers toutes ses espérances déçues; — partir, sans leur laisser les adieux de l'Italien Marini!

Vingt fois il fut sur le point de s'arrêter pour retourner en arrière; — mais alors il se rappelait prudemment les agents postés pour l'appréhender au corps et il se rejetait dans le fond de la voiture, en murmurant entre ses dents serrées :

— Il le faut...

Heureusement le seul compagnon de route qu'il eût était un gros homme qui s'endormit profondément cinq minutes après le départ, ce qui permit à l'Italien de donner un libre cours au tumulte de ses pensées, et de laisser errer sur son visage soucieux les indices accusateurs de la tempête qui grondait en lui.

La voiture venait de s'arrêter à son troisième relai; et Marini, poussé par une vague inquiétude, ne manquait jamais de jeter un regard investigateur chaque fois que les chevaux cessaient de marcher.

Tout-à-coup il se rejeta en arrière par un mouvement de frayeur instinctive.

— Oh!.. dit-il, je ne me trompe pas!.. elle!.. elle ici!..

Puis, peu à peu s'approchant de la portière, il regarda plus attentivement.

— C'est bien elle!.. murmura-t-il à voix basse.

Et son regard ne quittait pas une jeune fille qui était appuyée contre le mur, près de la Poste aux chevaux, et mangeait un morceau de pain bis qu'elle tenait à la main.

Cette jeune fille était pâle, et sur ses joues amaigries la souffrance, la fatigue

et la maladie avaient laissé leurs cruelles empreintes. — Les mèches de ses cheveux noirs faisaient encore ressortir la pâleur excessive de ses traits ; elle était nu-pieds, et elle avait tant marché sans doute, que ses pauvre petits pieds étaient tout meurtris et sanguinolents, sa robe était déchirée en plusieurs endroits.

Pauvre enfant !.. quel aspect de misère et de souffrance silencieuse ! — Ses yeux ternes et creusés avaient un cercle plombé, et l'on comprenait qu'ils étaient secs, parce qu'ils ne pouvaient plus pleurer. — Sa tête se courbait sur sa poitrine ; on eût dit que son bras brisé de fatigue avait peine à se soulever, même pour porter à sa bouche le morceau de pain que venait de lui donner la charité du maître de poste.

Certes, la pauvre petite était loin de

comprendre et de deviner l'attention dont elle était l'objet.

Marini, le visage immobile devant la portière, l'avait observée quelques instants.

Tout-à-coup, il se frappa le front.

— Oh ! ma vengence!.. ma vengeance!.. murmura-t-il d'une voix sourde, elle ne sera pas complète... mais au moins je ne partirai pas sans avoir laissé la trace de mon passage.

Il allait s'élancer hors de la voiture ; il s'arrêta :

— Mais cette enfant?.. lui confier un semblable secret... oui... je me souviens... « Arthur... disait-il, sauvez-le... » c'est un jeune homme énergique, plein de cœur... et quand il apprendra...

Toutes ces réflexions se pressèrent dans sa tête agitée en moins de temps qu'il ne

faut au lecteur pour les lire; — elles étaient brusques, subites, inachevées, mais chacune portait en soi toute une pensée.

— Oui... oui, dit-il en sautant en bas de sa voiture, c'est leur mauvais génie qui me l'envoie.

— On va partir, monsieur, fit le conducteur en voyant Marini descendre.

— Écoutez, lui dit l'Italien, il faut absolument que je parle à cette pauvre fille qui est là. — Il y a dix francs pour vous, si vous retardez un peu le départ.

— Combien de temps vous faut-il?

— Dix minutes un quart-d'heure au plus.

— Allez, dit le conducteur.

Marini s'avança rapidement vers la jeune fille.

— Vous vous appelez Madeleine, n'est-ce pas? lui dit-il.

La jeune fille releva la tête avec un étonnement mêlé d'effroi; et le morceau de pain qu'elle tenait lui échappa des mains.

— Vous... savez mon nom... monsieur!.. murmura-t-elle en attachant ses grands yeux sur l'Italien.

— Oui, Madeleine, reprit celui-ci, la fille de Dominique...

La jeune fille, glacée d'épouvante, voulut faire un pas pour s'éloigner.

— Qui êtes-vous donc... monsieur... qui êtes-vous donc?. murmura-t-elle.

L'Italien lui prit doucement le bras.

— N'ayez aucune peur, mon enfant, je ne vous veux aucun mal.

— Oh! pardon... monsieur, balbuti la pauvre fille; mais j'ai tant souffert.. tout me fait peur.

— J'ai à peine quelques minutes pour vous parler, Madeleine, lui dit l'Italien, car la voiture va partir, éloignons-nous un peu pour l'on ne puisse nous entendre.

La jeune fille se reprit à trembler.

— Nous éloigner!.. oh! non! oh! non!

— Votre père a été assassiné, Madeleine, dit Marini à voix basse, et vous, vous avez été enlevée, conduite dans le Dauphiné... Vous voyez bien que je sais tout.

— Oui... oui...

— Vous rappelez-vous encore les paroles de votre père mourant?

— Oh! oui... dit Madeleine, dont le visage si pâle se colora d'une rougeur subite.

— Voulez-vous connaître les assassins de Dominique?

— Les assassins de mon père!.. oh!..

oui... répéta une troisième fois Madeleine en se dressant de toute sa hauteur devant Marini. — Ses yeux, dont le regard tout-à-l'heure était terne et affaibli, lançaient des éclairs ; tout son corps frissonnait.

— Eh bien ! écoutez-moi, reprit l'Italien en baissant encore la voix. — Votre père vous a dit : « — Arthur !.. il est perdu !.. sauvez-le ! » — Vous pouvez le sauver ; car ceux qui le perdent sont ceux qui ont assassiné le soldat Dominique.

A ce souvenir douloureux, la pauvre fille se cacha le visage dans ses mains en murmurant d'une voix pleine de sanglots :

— Mon pauvre père !..

Au moment de confier son secret, Marini hésita. — Mais elle, un instant accablée, s'était relevée le visage frissonnant :

— Parlez... parlez, lui dit-elle.

— Vous me jurez, Madeleine, sur la mémoire de votre père, de faire tout ce que je vais vous dire.

— Je le jure, je le jure.

— Vous savez qu'un serment fait sur une tombe...

— Est sacré, interrompit la jeune fille d'une voix ferme est digne.

— Aussitôt que je vous aurai quittée, vous vous rendrez, sans vous arrêter, à Paris.

— Oui.

— Vous irez rue de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie numéro 4.

— Oui.

— Et là, vous entrerez au troisième étage, avec la clé que voici, en ayant grand soin que personne ne puisse vous voir. —

Vous pourrez confier ce secret à une seule personne, M. Vancelay.

— C'est bien. — Que ferai-je dans cette maison?

— Dans la seconde pièce en entrant vous verrez une une armoire; à la hauteur de la troisième planche, sur la gauche, vous tâterez avec votre doigt jusqu'à ce que vous sentiez une inégalité dans le mur; vous appuierez, c'est un ressort secret. Vous le presserez du doigt jusqu'à ce que dans l'angle du mur, vous aperceviez une pointe presque imperceptible. — Oh! écoutez-moi bien! en touchant cette pointe de gauche à droite, il se fera une excavation dans laquelle est une petite cassette; c'est cette cassette que vous prendrez... Vous la porterez à M. Arthur de Savernoy; vous lui direz de l'ouvrir, de lire les papiers qui y sont renfermés, et vous ajou-

terez : « Ces hommes sont ceux qui ont fait assassiner mon père !.. Ces hommes sont d'infâmes misérables... et chacun de ces papiers les marque au front d'un stigmate de honte ! » et Arthur apprendra à connaître quelle est la femme qu'il aime.

La jeune fille avait écouté sans faire un mouvement, de peur de perdre une seule parole ; à mesure que l'Italien parlait, on voyait pour ainsi dire chaque mot se graver dans sa pensée attentive.

— Avez-vous compris? dit Marini, avez-vous compris ?..

— Ma douleur et mes larmes vous ont écouté, répondit Madeleine.

— Monsieur le voyageur!.. monsieur le voyageur !.. cria le conducteur.

— Me voilà, me voilà ! tenez... Madeleine.

L'Italien griffonna quelques lignes sur

une feuille de papier qu'il déchira de son carnet.

— Ce que je viens d'écrire n'aurait aucun sens pour tout autre... aidera votre mémoire au besoin; — voici la clé... et deux pièces d'or pour arriver plus vite à Paris.

— On va partir, monsieur! cria le conducteur qui était monté sur l'impériale.

— Allez, Madeleine... dit Marini... et n'oubliez pas!.. n'oubliez pas!..

— Oh!.. non!.. je n'oublierai pas!.. murmura la jeune fille d'une voix comprimée, en serrant la clé dans sa main avec un mouvement fébrile; je n'oublierai pas... mais... qui donc êtes-vous?..

L'Italien, qui s'éloignait, se retourna avec une brusquerie convulsive :

— Qui je suis?.. murmura-t-il en se penchant sur la jeune fille, et en attachant

sur elle ses yeux qu'animait tout le fiel de sa haine; je suis un homme qui les hait!.. je suis le confident de toutes leurs infamies!.. c'est moi qui ai fermé les yeux de Dominique mort; c'est moi qui ai enlevé sa fille de la rue Mazarine... Je suis le docteur Derblay...

— Le docteur... le docteur... répéta avec effroi Madeleine en reculant d'un pas.

Puis Marini s'élança dans la voiture, qui partit au galop.

— Allons! allons! du train, cria le conducteur au postillon, regagnons le temps perdu, je paie double.

Marini se frottait les mains avec un contentement visible.

— Je crois, dit-il, que l'idée n'est pas mauvaise, ce petit Savernoy ne va pas trouver la plaisanterie de son goût, et si le diable ne s'en mêle pas...

Il n'acheva sa pensée que mentalement, car il s'aperçut que, sans le vouloir, il avait parlé assez haut. Heureusement le gros homme dormait toujours profondément ; alors, il ajouta en riant entre ses dents :

— Barasson-la Vrillière va être bien étonné de trouver dans les mains d'un autre des secrets qu'il a payés si cher.

Madeleine était restée à la même place, sans oser faire un mouvement; elle se demandait si tout cela n'était pas un rêve, et regardait autour d'elle, suivant machinalement des yeux la voiture qui emportait l'Italien, jusqu'à ce qu'elle eût disparu au détour de la route ; — alors elle serra bien soigneusement la clé et le morceau de papier, en murmurant :

— Dieu veuille au moins que je puisse sauver ce bon M. Arthur!...

Elle était toujours immobile contre le mur, et son visage avait une expression si douloureuse, que le maître de poste qui passait par là, s'arrêta et s'approchant d'elle avec bienveillance :

— Ma pauvre petite, lui dit-il, si vous êtes par trop fatiguée, il ne faut pas continuer votre route; restez ici, je vous donnerai à coucher cette nuit, et demain matin seulement, vous vous remettrez en marche, après avoir pris une bonne soupe.

— Oh non! dit Madeleine que les paroles du maître de poste parurent réveiller en sursaut. Oh! non! il faut que j'aille tout de suite, tout de suite à Paris.

— Mais il y a quatorze lieues encore d'ici à Paris?

— Combien faut-il de temps pour y aller?

— A pied, ma pauvre enfant?

— Non, en voiture?

Le maître de poste regarda avec un étonnement plein de pitié la pauvre fille, à laquelle il venait de donner un morceau de pain par charité, et qui parlait d'aller en voiture jusqu'à Paris.

— J'ai de l'argent!... dit-elle aussitôt en montrant les deux pièces d'or que Marini venait de lui donner.

— Quarante francs!... et vous voyagez nu-pieds en demandant la charité sur votre route, reprit le maître de poste, dont le visage devint tout-à-coup sévère.

— Oh! dit aussitôt Madeleine, qui devinait sa pensée, c'est ce monsieur qui vient de me donner deux pièces d'or.

— Alors, c'est différent, ce monsieur est un brave homme. — Tout-à-l'heure une diligence va passer... dans vingt minutes, je crois; vous monterez dedans, et

vous serez à Paris dans cinq ou six heures à peu près.

— Merci bien, monsieur, dit Madeleine, je vais l'attendre.

Et elle ramassa son morceau de pain qui était à terre.

Une heure après, la diligence partait et Madeleine se mettait en route pour Paris.

Combien M. Vancelay était loin de s'attendre à revoir, ce même jour, la fille du vieux soldat! — Le front dans ses deux mains, il écoutait parler les battements de son cœur!

La nuit avait succédé au jour, chassant devant elle les dernières lueurs du crépuscule, et plus le vieillard sentait approcher le moment fatal, plus il tremblait à la fois d'impatience et de crainte.

Huit heures du soir étaient à peine sonnées, que déjà il écoutait si quelque bruit

ne lui annonçait pas l'arrivée de Mathias.

Tout-à-coup on frappa à la porte. — M. Vancelay alla ouvrir.

C'était Madeleine!

A cet aspect de misère et de souffrance, le vieillard resta stupéfait. — Il avait peine à reconnaître dans cette jeune fille si pâle et si abattue, au visage creusé, aux vêtements déchirés, aux pieds nus, celle qu'il avait vue, autrefois, si pleine de santé et de vie.

— Monsieur Vancelay, dit Madeleine d'une voix douce, vous ne me reconnaissez donc pas?

— Madeleine! Madeleine!.. s'écria le vieillard en lui tendant ses deux bras. — Est-ce possible? toi! toi!

— Oh! j'ai bien souffert, monsieur Vancelay!

— Pauvre enfant! reprit celui-ci en ser-

rant la jeune fille sur sa poitrine et en la baisant au front, la souffrance se lit sur chacun de tes traits. Les misérables, qu'ont-ils donc fait de toi, et comment as-tu pu leur échapper?

Madeleine inclina sa tête sur la poitrine du vieillard et murmura faiblement :

— Je suis bien heureuse, monsieur Vancelay, de vous avoir retrouvé!

Tous deux étaient rentrés dans l'appartement.

— Assieds-toi, ici, Madeleine, lui dit le vieillard en l'attirant doucement à lui, comme tes pauvres pieds sont déchirés!

— J'ai été bien longtemps malade, monsieur Vancelay, et j'ai cru que je devais mourir sans aller pleurer une seule fois sur la tombe de mon père, et sans vous revoir! — On m'a trouvée sur la route, presque morte de froid et de faim, et l'on

m'a portée à un hôpital. Le pauvre petit qui m'accompagnait avait cessé de souffrir, lui!.. Dès que j'ai cru avoir assez de forces pour marcher, je suis partie demandant, à la fin de chaque journée, un peu de pain que la charité ne me refusait jamais. — Oh! j'ai marché bien longtemps! bien longtemps!

La voix de Madeleine devenait si faible que M. Vancelay avait peine à saisir le sens de ses paroles. — Peu à peu elle glissa du siége sur lequel elle était assise et s'agenouilla devant le vieillard en serrant, l'une contre l'autre, ses deux mains amaigries.

— Vous ne m'abandonnerez point, n'est-ce pas, monsieur Vancelay? murmura-t-elle; — de ses deux yeux, dont les regards étaient ternes et éteints, coulèrent deux larmes.

— T'abandonner, mon enfant!... t'abandonner, toi!... que ton vieux père assassiné m'a confiée à ton lit de mort! Mais n'es-tu pas ma fille?...

Madeleine releva son visage empreint d'une expression de suprême reconnaissance.

— Monsieur Vancelay, dit-elle, je vous apporte peut-être un bonheur!

— Oui, Madeleine, puisque tu m'apportes ta présence.

— M. Arthur!... murmura la jeune fille.

M. Vancelay prit ses deux mains.

— Madeleine! ceux qui souffrent sans avoir mérité de souffrir sont les privilégiés du Seigneur, leurs prières sont toujours écoutées et entendues. — Toi qui as beaucoup souffert, toi qui n'as pas mérité de souffrir, toi qui es un ange sur la terre,

toi qui serais un ange dans le ciel, joins les mains, Madeleine, et prie pour Arthur.

— Mais Dieu vous avait déjà entendu, monsieur Vancelay, M. Arthur est sauvé !

— Sauvé ! Arthur !...

— Écoutez-moi, monsieur Vancelay, dit Madeleine, en tirant de son sein un petit papier soigneusement plié, je vais chercher à me rappeler tout ce que cet homme m'a dit.

Le vieillard, sans prononcer une parole, se pencha vers la jeune fille et lui fit signe de parler.

Celle-ci reprit :

— J'étais bien fatiguée, bien fatiguée, et je mangeais, adossée contre un mur, un morceau de pain que j'avais mendié. — A quelques pas de là, une diligence s'arrêta, et un homme que je n'avais jamais

vu s'approcha de moi et m'appela par mon nom... Oh ! cela me fit bien peur ! Il y avait si longtemps que j'étais seule et abandonnée !... Cet homme savait tout... l'assassinat de mon père, les paroles qu'il avait prononcées en mourant...

— Le docteur Derblay seul... interrompit M. Vancelay.

— Oui, c'est cela !... c'est le même nom... Il a ajouté : « C'est moi qui ai fermé les yeux de votre père. » Cependant, l'homme qui me parlait avait des cheveux noirs, tandis que le docteur était un vieillard...

— Continue, continue, Madeleine, reprit M. Vancelay d'une voix agitée... oui, il y a dans tout ce qui s'est passé un horrible mystère que tu ne peux pas comprendre... mais que je devine, moi. Continue...

— Oh ! dit la jeune fille en mettant une de ses mains sur son front, je me suis si souvent répété chacune de ses paroles qu'elles sont restées dans ma mémoire.

« Votre père, en mourant, vous a dit : Sauvez Arthur... Ceux qui le perdent sont les mêmes qui ont tué le soldat Dominique...

— Oui ! oui ! murmura Vancelay, ce sont les mêmes !...

— Il m'a fait ensuite jurer d'exécuter tout ce qu'il me dirait ; je l'ai juré.

Madeleine jeta les yeux sur le papier que Marini lui avait remis et continua :

« — Aussitôt à Paris, rendez-vous rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, numéro 4. — Vous entrerez au troisième étage avec cette clé. (Madeleine tendit à M. Vancelay la clé qu'elle avait précieusement conservée.) Dans la seconde pièce il y a une

armoire (Madeleine lut sur les indications de Marini) : « A la troisième planche sur la gauche, tâter avec son doigt, jusqu'à ce que l'on sente une inégalité dans le mur, et appuyer ; c'est un ressort secret. — Une pointe presque imperceptible paraîtra dans l'angle du mur. »

— Là, monsieur Vancelay, reprit Madeleine, il y a un trou dans lequel est cachée une cassette.

— Et cette cassette ?... interrompit Vancelay, qui ne put dominer son impatience.

— Cette cassette, vous la remettrez à Arthur ; elle contient la preuve de l'infamie de ces hommes qui l'ont entraîné... et... oh ! je me le rappelle... il apprendra à connaître quelle est cette femme qu'il aime si passionnément.

— Il a dit cela !.. il a dit cela !.. s'écria

Vancelay en saisissant la clé que lui tendait Madeleine ; — oui... tu as raison, enfant, c'est Dieu qui t'envoie ! — Cette cassette !... elle est rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie ?... viens !... viens !... il n'y a pas un instant à perdre... Et Mathias qui n'arrive pas !...

Il avait à peine achevé ces mots qu'un violent coup de sonnette retentit à la porte.

— Dieu soit loué !.. dit Vancelay, le voilà !



UNE ORGIE INTERROMPUE.

XLIV.

— M. Arthur?.. fit la jeune fille toute tremblante en jetant un regard de tristesse sur sa robe déchirée, ses cheveux en désordre, et ses pieds meurtris.

— Hélas! non! ma pauvre enfant, ce

n'est pas Arthur ; mais Mathias, un bon et brave garçon, auquel j'ai donné rendez-vous, et qui va nous accompagner.

C'était en effet Mathias.

— Vite.... vite.... partons, lui dit M. Vancelay en le prenant par le bras ; je vous conterai tout en route.

— Est-ce qu'il y a du nouveau ? répliqua Mathias en relevant subitement son front chargé d'ennuis ; si on se cogne, ça me va, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Mais le vieillard était déjà rentré dans la chambre où l'attendait Madeleine.

— Viens... viens... ma chère Madeleine, dit-il en jetant sur les épaules de la jeune fille le petit châle qui lui avait servi à se garantir un peu du froid pendant la route.

Tous deux arrivaient sur le carré, au moment où l'étudiant se disposait à en-

trer chez M. Vancelay, après avoir préalablement éteint sa pipe, par déférence pour le vieillard.

— Sapristi !.. fit-il en les apercevant, nous avons l'air joliment pressé ce soir ; — il paraît que l'heure coûte cher ?

Le vieillard tremblait, comme s'il eût été en proie à une fièvre ardente.

— Mon Dieu !.. mon Dieu !.. murmurait-il à demi-voix, pourvu qu'il ne soit pas trop tard !..

— Où diable allons-nous, si vite que ça, père Vancelay ? reprit Mathias, tout étonné de l'agitation dans laquelle il voyait le vieillard.

— Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

— Ah bah ! — Allons, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie.

Laissons M. Vancelay, Madeleine et Mathias se diriger vers la demeure de l'I-

talien Marini, et transportons-nous chez Barasson la Vrillière; là, tout était préparé pour une fête d'intimes, un *souper fin*, comme savaient si bien en ordonner les triomphateurs du jour; — ne fallait-il pas se reposer un peu des fatigues du pouvoir et porter des toasts enthousiastes à la nouvelle ère républicaine?

A une table fort élégamment servie, il y avait huit couverts; et dans un petit salon à côté, un bruit de voix annonçait que les convives étaient de joyeuse et belle humeur.

Parmi ceux-là, se trouvaient la princesse Pallianci; — Augusta, l'*écrivain socialiste*, son inséparable, — Faustin, — la Vrillière, — de Leufroy. — Les autres étaient choisis parmi les plus aimables régénérateurs sociaux, et savaient allier à la

rigidité républicaine, des qualités fort agréablement anacréontiques.

Augusta parlait d'un grand drame à la façon antique, dont elle voulait honorer la scène française, et en racontait les plus beaux passages, tandis que Faustin et la Vrillière, les deux hommes sérieux de la bande, s'entrenaient à demi-voix des nouvelles du jour qui prenaient un caractère alarmant.

En effet, de sourds murmures grondaient dans Paris; tous ces hommes enrégimentés et soldés par l'État pour ne rien faire, étaient furieux qu'on eût désorganisé les ateliers de la paresse et du vagabondage, et réclamaient à grand prix le *droit au travail* conquis par Février, tandis que les dissensions chaque jour plus apparentes commençaient à tirailler *le parti vainqueur*. — Tout homme qui, dans

une révolution, a levé un pavé et tiré un coup de fusil, se croit un droit acquis aux plus hautes positions. On se plaignait et l'on menaçait tout à la fois. — Les révolutionnaires, enivrés par le succès, commençaient à se jeter de la boue au visage.

Faustin tremblait; car il tremblait toujours; c'était dans sa nature et dans son instinct. Maintenant qu'il s'était assis au banquet des grandeurs, il tenait à en savourer lentement les jouissances. — La Vrillière réfléchissait; sa haine ne lui paraissait pas suffisamment assouvie.

— Messieurs, dit la princesse, en élevant la voix, et avec une sourire moitié ironique, moitié sérieux, avez-vous découvert quelque noir complot?

— Pour moi, je trouve la position charmante, dit de Leufroy; maintenant

nous ne conspirons plus, on conspire pour nous, tout est bénéfice.

— Pourvu que ce ne soit pas contre nous, dit Faustin en tournant la tête du côté de Leufroy.

— Oh ! pas encore !.. interrompit la Vrillière. — Voyez-vous, la République est mal assise ; elle tourne considérablement à la monarchie, — je crois qu'un petit mouvement révolutionnaire ne ferait pas de mal. Aussi j'ai ordonné à des agents de travailler les esprits et de ne pas laisser s'éteindre et mourir ce germe d'insurrection. *Février* a été trop court ; on a trop vite remis les pavés en place et les fusils au croc ; ce n'est qu'une demi-révolution : il est juste que l'on nous rende l'autre moitié.

La Vrillière, tout en parlant, avait malgré lui dans la voix quelque chose de

lugubre et de satanique. — S'il eût dit sa pensée tout entière, il eût ajouté :

« — La société n'est pas encore assez bouleversée ; il n'y a pas autour de moi assez de ruines, par toute la France assez de destruction. » — Son âme imprégnée de fiel avait rêvé de plus noirs tableaux.

— La Vrillière, dit la princesse en se penchant nonchalamment sur un coussin, faites donc comprendre cela à Faustin ; il devient réactionnaire.

— Faustin se trouve très-bien à son ministère et craint les orages.

— Voilà une grande faiblesse, dit de Leufroy en arrangeant nochalamment devant la glace les boucles de ses cheveux ; je suis de l'avis d'Olympia, nous devenons monotones. — C'est de la monarchie sans royauté. J'en cite une preuve flagrante :

— L'autre jour, je revenais en malle-poste de Lyon, où j'avais été chercher des émotions au milieu des Voraces, et je voyageais avec un Américain. — Savez-vous ce qu'il m'a dit? « — Monsieur, quand j'ai appris que la République avait été proclamée en France, je suis accouru pour jouir de ce beau spectacle; mais je m'en retourne en Amérique; vous vous trompez, vous n'êtes pas en République. »

— L'Américain avait raison, dit la Vrillière.

— L'Américain est un grand homme, dit Olympia.

— Faustin est condamné à être encore révolutionnaire.

Dans le même moment la porte s'ouvrit, et un domestique en éclatante livrée annonça que le souper était servi.

— Allons, dit Augusta en riant, nous

allons passer à la République de Lucullus, elle a son mérite aussi.

De Leufroy s'approcha de la Vrillière.

— Vous croyez donc, lui dit-il à voix basse, que ce bon peuple ne va pas rester tout-à-fait tranquille ?

— Avant deux jours, répondit la Vrillière, nous entendrons encore des coups de fusil.

— Bravo !.. ça me réveillera ; je commençais à m'endormir.

Et il alla offrir son bras à l'Italienne pour passer dans la salle à manger.

Chevet avait fourni ses mets les plus fins, ses poissons les plus délicats et ses vins les plus excellents.

— Voilà, mon cher la Vrillière, un splendide tableau, dit de Leufroy, et qui aurait fait partir mon Américain deux jours plus tôt, s'il l'avait vu.

Bientôt le Marsala, le Xerès et le Johannisberg animèrent tous les visages, jusqu'à celui de Faustin, dont le front soucieux se dérida; les propos les plus joyeux couraient de bouche en bouche. — C'était un souper digne de la Régence et des beaux jours de l'Œil-de-Bœuf. Anacréon n'eût pas dédaigné d'y prendre sa place et d'y chanter ses vers les plus amoureux. — Olympia surtout avait une verve intarissable, et Augusta racontait, dans un langage fleuri, les amours champêtres des bergers de l'Arcadie.

Arthur, le front pâle, les yeux enflammés, les membres tremblant sous le frisson de la fièvre qui le dévorait, était dans la rue, devant les fenêtres éclairées, et sentait tout le sang de ses veines refluer à son cœur et y bouillonner. Mille pensées diverses assiégeaient son cerveau et brû-

laient sa tête, pensées de colère, de rage et de désespoir. — Il était silencieux; mais parfois ses mains se tordaient l'une dans l'autre. — Oh ! combien chaque minute qui s'écoule au milieu de ces cruelles agitations du cœur est longue et semble interminable, combien de tortures, nouvelles, inconnues, chacune d'elles apporte à la douleur qui déjà vous déchire.

Tout-à-coup Arthur crut entendre un éclat de voix arriver jusqu'à lui, et au milieu de toutes, il lui sembla reconnaître celle d'Olympia. — Un gémissement étouffé monta de sa poitrine à ses lèvres; il se frappa le front de ses deux poings fermés, et s'élançant comme un fou, il traversa la rue d'un bond.

Il frappa à la porte ; — le concierge le

connaissait ; aussi ne fit-il nulle difficulté pour le laisser passer.

Arthur monta l'escalier aussi rapidement que s'il eût eu des ailes à chaque pied. — Devant la porte il s'arrêta, car il se sentait chanceler.

— Oui... oui... dit-il, c'est cela.

Et cherchant à se composer un visage calme et tranquille, il essaya un sourire; puis il sonna le plus doucement qu'il put.

— Ces messieurs sont à table? dit-il au domestique qui vint ouvrir.

— Depuis près d'une heure, répondit celui-ci en s'apprêtant à introduire M. de Savernoy, car il savait que c'était un des habitués de ces petites fêtes nocturnes.

Mais Arthur l'arrêta par le bras.

— Non, je ne veux pas entrer dans la salle à manger; je vais passer par la chambre à coucher dans le petit salon, et j'at-

tendrai ; ne dites même pas, je vous prie, que je suis là ; on me forcerait à souper et je suis souffrant ce soir.

Arthur avait dit tout cela très-vite et à voix basse ; car il avait peur que le tremblement de son cœur ne vînt jusqu'à sa voix, et ne donnât un soupçon au domestique; mais comme, au résumé, c'était parfaitement naturel, et que semblable chose arrive tous les jours, celui-ci ne se méfia de rien et introduisit M. de Savernoy comme il le désirait.

Quand il fut seul, il resta quelques instants immobile, n'osant faire un pas, et écoutant à la fois la tempête qui grondait en lui et le bruit des rires et des voix qui parvenaient à son oreille.

Le vin avait chassé de l'esprit de Faustin les préoccupations sinistres qui l'assiégeaient.

— Ma foi !.. vous avez raison, disait-il ; c'est une triste chose que le souci et le fardeau des affaires ; laissons les événements arriver sans chercher à les prévoir.

Et prenant la main de l'Italienne, il la porta à ses lèvres.

— Olympia, dit de Leufroy, prenez garde à Faustin, il a bu beaucoup de Marsala par galanterie, et il est capable de devenir fort tendre et de soupirer.

— Allons donc, fit Olympia avec un sourire dédaigneux, Faustin n'aurait pas ce mauvais goût.

— Pour qui me prenez-vous, de Leufroy? reprit celui-ci ; est-ce pour le petit Savernoy, qui passe ses nuits à roucouler de tendres idylles aux pieds de sa belle idole?

— M. de Savernoy est un amoureux comme on n'en rencontre plus, même

dans les romans, interrompit Augusta fort sérieusement, je l'admire et je l'étudie.

— C'est un triomphe éclatant pour Olympia.

— Oui, mais un triomphe trop long et trop sérieux, reprit l'Italienne en tendant son verre à Faustin. — Envoyez-le donc à quelque poste diplomatique un peu éloigné.

— Vraiment, ricana de Leufroy avec son air moqueur, l'éducation de ce pauvre Arthur a été par trop négligée ; il aime comme un collégien ; ma chère Olympia, vous auriez dû lui dire qu'il se perdait de réputation, qu'il devenait impossible.

— Il est *inélevable*, répliqua Olympia en riant aux éclats ; aux moindres mots qu'on lui dit, il parle de se brûler la cervelle ; c'est pitoyable.

— Vraiment !

— Et, ce qui est plus triste encore, c'est qu'il est capable de le faire.

— C'est un garçon perdu !

— Je l'enverrai en mission extraordinaire faire un tour dans la Haute-Égypte, dit Faustin. — Est-ce assez loin, ma chère Olympia? ajouta-il avec un sourire moitié ironique.

— Certainement, si vous lui recommandez de voyager très-doucement.

— Oh! soyez tranquille, il aura des instructions très-détaillées, car vraiment il assiége votre hôtel avec une indiscrétion révoltante.

— Faustin, dit de Leufroy en levant son verre, voilà un joli mot, je bois à sa santé.

Dans le même moment la porte s'ouvrit et Arthur parut sur le seuil, pâle et frémissant.

— Je suis là !.. s'écria-t-il, et je vous entends !

Chacun se retourna avec stupéfaction.

— Voilà une entrée dramatique, dit Augusta en souriant ; — au théâtre, elle produirait un effet superbe.

La Vrillière s'était levé. — Ses yeux étincelaient.

— Comment êtes-vous dans ce salon, monsieur ? lui dit-il d'une voix qui tremblait entre ses dents.

— J'y suis, répondit Arthur avec hauteur, parce que j'ai voulu y venir.

Il fit un pas dans la salle.

— Madame la princesse Pallianci, dit-il d'une voix éclatante, vous êtes une infâme !

Le visage d'Olympia devint livide. — Elle ne répondit pas un mot, mais ses lè-

vres frémirent et ses dents claquèrent l'une contre l'autre à se briser.

— Que de bruit !... que de bruit ! mon cher Arthur, pour aussi peu de chose, dit de Leufroy en se renversant machinalement sur sa chaise ; — comment, vous avez encore de ces faiblesses-là ? vous pâlissez et vous grincez des dents pour ce que l'on est convenu d'appeler : *un amant méconnu* ?... Allons donc ! c'est vieux comme le monde ; chacun son tour. La vie est courte, il faut en jouir !... — A votre santé, Arthur, serrons-nous, messieurs, il y a bien place pour un convive de plus.

De Leufroy avait prononcé ces paroles de telle façon qu'il eût été impossible de dire si elles étaient sérieuses ou ironiques.

— Ne raillez pas, monsieur de Leufroy, répondit Arthur, dont tout le corps tremblait, et qui avait peine à contenir dans sa

poitrine les battements tumultueux de son cœur.

— Je ne raille pardieu pas, mon cher, mais je vous demande la permission de ne pas parler trop sérieusement ; c'est ennuyeux au possible, et il est bien tard.

Arthur tourna la tête sans répondre, et promenant son regard sur tous les assistants, il se mit tout-à-coup à éclater d'un rire convulsif.

— Oui !... s'écria-t-il, c'est très-plaisant !... et vous avez raison de rire de moi !... de moi !... qui ai cru à la loyauté et au cœur de cette femme !... Oui ! vous avez raison de railler ce collégien qui n'avait pas encore appris à deviner le mensonge et la trahison, et qui aimait avec son âme tout entière ; — riez !... riez !...

Son visage changea tout-à-coup d'expression.

— N'est-ce pas, madame Augusta, reprit-il en détachant un instant ses regards du visage d'Olympia, n'est-ce pas, c'est un admirable sujet de comédie, ou drame comme vous voudrez ? — Un homme voit insulter une femme ; — il ne la connaît pas, mais il prend sa défense ; et sans savoir même son nom, il verse son sang pour elle. — Pour prix de ce sang, cette femme abuse lâchement de tout ce qu'il y a de plus sacré, — de la loyauté et de l'amour. — Chaque jour, chaque nuit, chaque heure, chaque minute, elle ment !... elle ment toujours !... c'est un jeu pour elle !.. Que lui importe, après avoir fait couler son sang, de faire couler ses larmes ! — de tuer sa vie ! de tuer son cœur ! de tuer son âme !... Allons donc !... comme dit M. de Leufroy, chacun son tour ; la vie est courte, il faut en jouir !... — N'est-ce

pas, madame Augusta, c'est un beau sujet de comédie ; le public applaudirait l'actrice?

Arthur s'arrêta et passant à la fois ses deux mains sur son front, qu'inondait une sueur glacée, il reprit avec une ironie dédaigneuse :

— Puisque vous m'admirez, madame... et que vous m'étudiez... continuez... continuez votre étude ; elle peut devenir intéressante ; car la comédie, je vous jure, va tourner au drame.

Arthur, en parlant, était superbe de pâleur et fierté ; — jamais un homme n'avait porté sa douleur avec plus d'orgueil sur son visage.

Il se retourna vers Faustin, et le regarda en face :

— C'est vous, monsieur, lui dit-il avec un sourire qui faisait mal, tant on voyait

qu'il était forcé et qu'il crispait ses lèvres blanchies par sa colère contenue ; — c'est vous, qui devez m'envoyer... en mission extraordinaire dans la Haute-Égypte ?... Vraiment... je vous admire, monsieur, et vous avez dans tout ceci un fort beau rôle.

Faustin tenait son verre à la main, — le Marsala et le Johannisberg lui donnaient du cœur.

— Monsieur de Savernoy, répondit-il d'un air railleur, vous avez tort ; la Haute-Égypte est un joli pays.

— Monsieur, vous êtes un lâche !... s'écria Arthur.

Et s'approchant de la table, il posa sa main sur l'épaule de Faustin :

— Je vous tuerai, lui dit-il froidement.

Faustin tressaillit en sentant la main d'Arthur se poser sur lui, car cette main le glaça.

Arthur avait saisi un verre sur la table.

— A mon tour de porter mon toast, s'écria-t-il d'une voix haute. — « A la lâcheté de cet homme ! à l'infamie de cette femme ! »

Et il brisa le verre, dont les éclats jaillirent autour de lui.

La Vrillière avait le visage plus blanc que celui d'un fantôme.

— Il y aura du sang !.. il y aura du sang !.. dit-il en tendant ses bras vers Arthur.

— Monsieur Barasson-la Vrillière, répondit celui-ci avec un dédain inexprimable, je ne vous parle pas.

La Vrillière se leva tout droit ; — son visage était menaçant, ses yeux brillaient d'un feu sinistre.

— Oui !... oui !.. s'écria-t-il d'une voix tonnante en fixant sur Arthur de Saver-

noy son regard haineux.. — oui, Barasson, le fils du sabotier de Fontevieille, qui a entraîné aux barricades le fils du duc de Savernoy, et qui en a fait un émeutier et un révolutionnaire!.. oui, Barasson!.. rejeté, méprisé, foulé aux pieds... Barasson! qui a amassé dans son cœur, jour par jour, heure par heure, le fiel de sa haine et de sa colère!... Barasson! qui a juré de se venger et qui se venge!.. Oh! dites-moi que votre douleur est profonde!.. que votre torture est immense!.. Dites-moi que ma haine a frappé juste à votre cœur et y a fait une blessure incurable!.. La fatalité m'a enlevé la moitié de ma vengeance!.. le duc de Savernoy est mort.

Arthur, muet et pâle, écoutait parler la Vrillière dont le visage avait une expression effrayante.

— Il est mort! répéta-t-il, mais j'irai

sur sa tombe, et penché sur elle, je lui dirai ce que je vous dis : — Duc de Savernoy, vous avez été inexorable; vous m'avez chassé comme un maudit; eh bien ! voici ce que j'ai fait : J'ai pris votre fils, le fils de votre noble et fière race, et j'ai traîné son honneur, lambeau par lambeau, dans les sociétés secrètes, au milieu de bandits et de voleurs !.. Devant tous, lui ! un Savernoy !.. il a juré haine et mort à la royauté !.. Il l'a signé... C'est moi qui l'ai jeté dans les barricades le fusil à la main ! C'est moi qui ai imprimé à son front et au vôtre cette tache de sang et de honte !..

Et Barasson se mit à rire d'un rire satanique qui soulevait sa poitrine et faisait grincer ses dents.

— N'est-ce pas... n'est-ce pas, c'est une belle vengeance !.. toi si fier !.. toi si

dédaigneux !.. toi qui relevais ton front si hautain !.. Tu m'entends !.. voilà ce que j'ai apporté : — Honte et sang !.. Duc de Savernoy, courbe la tête à ton tour devant le sabotier de Fontevieille.

— Sacrilége !... s'écria Arthur, sacrilége ! qui insulte à un mort et à une tombe.

Et il s'élança pour saisir un couteau sur une table ; mais une des personnes présentes se jeta devant lui et lui arrêta le bras.

La Vrillière avait toujours ce même rire sur les lèvres ; il se pencha sur Arthur, dont tous les membres frémissaient, agités par un tremblement convulsif.

— Non ! la princesse Pallianci ne vous a jamais aimé, monsieur de Savernoy !.. elle a servi ma haine et ma vengeance, voilà tout !.. m'entendez-vous bien !.. jamais ! jamais aimé !... Votre cœur si tendre s'est heurté contre un cœur de

marbre, votre amour si naïf et si brûlant était un jouet, une risée!..

— Oh! mon Dieu! murmura Arthur en serrant les poings.

— C'est sa main, continua la Vrillière, qui vous a entraîné à votre ruine! à votre déshonneur! — Et cette main, je la poussais... moi! — Enfant! qui croyait à son amour!.. Enfant! qui croyait à ses caresses, et qui ne voyait pas chaque nuit ma haine assise à son chevet!..

— Les misérables!.. les misérables!.. sanglota Arthur, qui ne put étouffer le cri de son désespoir. — Relevez donc la tête, princesse Pallianci! que je voie votre visage!.. Non!.. votre front n'a pas rougi; il est à l'épreuve de l'infamie!... Ah!... ah!.. comment Dieu a-t-il permis... que la beauté du visage pût cacher à ce point la souillure du cœur?..

— C'est le serpent sous les fleurs... dit à demi-voix à l'Italienne de Leufroy, qui avait écouté toute cette scène avec son cynisme habituel.

— Une arme!.. une arme!.. s'écria Arthur bondissant de colère. — Faustin!.. la Vrillière!.. si vous n'êtes pas des lâches!.. entendez-vous... des lâches!.. une arme!.. un pistolet!.. un couteau!..

On eût cru entendre le rugissement d'un lion. — Le jeune homme, si faible, si timide, si tremblant, était devenu terrible.

— Tenez, reprit-il avec un élan de fureur indéfinissable, en renversant les vins qui étaient sur la table, tenez... voilà du vin répandu à flots!.. Pour que l'orgie soit complète, j'y mêlerai du sang!..

— A votre santé!.. monsieur de Saver-

noy, dit la Vrillière en élevant son verre au-dessus de sa tête.

— A votre santé !.. monsieur de Savernoy,, reprit Faustin enhardi par l'exemple de la Vrillière.

Arthur se sentit frémir jusque dans les entrailles.

Par un mouvement de rage indicible, il déchira un morceau de ses vêtements et le jeta à la face de Faustin.

Dans le même moment, il se fit dans la salle voisine un grand tumulte de cris et de voix; puis la porte s'ouvrit avec fracas.

C'étaient Mathias et M. Vancelay.

COMÉDIE ET DRAME.

XLV.

Mathias tenait deux pistolets à la main.

— Des pistolets!.. s'écria Arthur en s'élançant vers l'étudiant; donne-moi ces pistolets, Mathias!

— Un instant... dit le vieillard en sai-

sissant le bras d'Arthur; — vous voulez vous battre avec ces hommes? attendez que je vous les fasse connaître.

— Et ça va être drôle, ajouta Mathias en regardant fort tranquillement ses pistolets; — vous voyez, mes petits amours, que voici deux charmants outils qui sont à votre disposition si vous faites les méchants.

Tout en parlant, il les avait armés tous les deux.

M. Vancelay s'était avancé.

— Est-ce avec celui-là que vous voulez vous battre? dit-il en désignant Faustin. — Mais cet homme est un lâche!... cet homme est un misérable!... cet homme est un espion!... vous battre avec lui!... vous ne savez donc pas qu'il a été marqué par la plus dégradante flétrissure?

Les joues de Faustin devinrent plus livides que celles d'un spectre.

— Voyez, dit le vieillard en tendant vers lui un de ses bras, voyez comme il est pâle !... c'est que ce secret est une infamie, et que cette infamie l'a mené à un crime ! — Oh ! écoutez !... C'était pendant les guerres de la Vendée : — Ceux au milieu desquels il s'était introduit comme un frère, et qu'il voulait livrer à l'aide de la plus infâme trahison, n'ont pas voulu souiller de son sang les balles de leur fusil, mais lui ont imprimé un stigmate éternel de honte. — Arrachez-lui ses vêtements, et vous verrez sur son épaule ce mot tracé au fer rouge : — *Espion* !..

Un cri d'horreur s'échappa à la fois de toutes les poitrines.

— N'est-ce pas, continua le vieillard en jetant sur tous les assistants un regard

d'écrasant mépris, il y a des lâchetés qui révoltent même les plus lâches?— Est-ce la vérité ce que je viens de dire, citoyen ministre?... Mais un homme connaissait ce secret, et il a fait assassiner cet homme, le vieux soldat Dominique.

— Oh! s'écria Arthur en reculant avec effroi.

— Oui, le vieux Dominique qui s'est traîné jusqu'à son lit de mort sanglant et mutilé; mais Dieu n'a pas permis que ce secret de honte fût enfoui dans l'assassinat; — si la tombe est muette... l'Italien Marini a parlé.

Faustin n'osait faire un mouvement, prononcer une parole; ses mains, convulsivement crispées, entraient ses ongles dans ses chairs.

— Voilà votre passé, citoyen ministre,

s'écria Vancelay d'une voix tonnante. — Espion ! assassin !... courbe la tête ! !

Ce vieillard ainsi pâle et menaçant, qui tendait ses deux bras vers Faustin en lui criant : « Espion, assassin, courbe la tête !.. » semblait un juge envoyé par la volonté du ciel.

Il y eut alors un moment de silence pendant lequel on n'entendait que le bruit oppressé des respirations.

— Est-ce avec le citoyen Barasson-la Vrillière que vous voulez vous battre, reprit M. Vancelay, avec le fils du sabotier de Fontevieille... avec le fils de l'homme qui a assassiné son bienfaiteur? Il y a des taches de sang, des souvenirs d'infamie qui se perpétuent de race en race et qui ne s'effacent jamais.

Et Vancelay, s'appuyant d'une main sur la table, tendit à la Vrillière le san-

glant papier, que déjà lui avait tendu une fois le vieux Benoist dans les salons du comte d'Épernay.

— Encore!.. encore ce papier!.. s'écria la Vrillière en voulant s'élancer sur le vieillard ; mais sa poitrine rencontra le canon du pistolet de Mathias.

— Tout beau!... tout beau!... mon maître!... dit l'étudiant, on ne passe pas!...

La Vrillière retomba sur son siége plus livide que si la balle du pistolet lui eût traversé la poitrine.

— Maintenant, continua le vieillard en attachant sur lui ses yeux étincelants, voulez-vous savoir quels sont ceux qui ont ainsi fouillé dans votre passé pour vous jeter au visage l'infamie de votre père, et qui ont envoyé chez le comte d'Épernay le vieux serviteur des Castelnois, ce sont

vos bons amis Faustin et de Leufroy, parce que le fils du sabotier était riche et qu'il leur fallait de l'argent pour conspirer !... Ils ont spéculé sur votre orgueil et sur votre haine !...

La Vrillière lança à Faustin et à de Leufroy un regard plus imprégné de venin que ne l'est la dent d'un reptile.

— Faustin !... de Leufrouy !... murmura-t-il en tordant ses deux mains dans ses cheveux.

Vancelay tenait les papiers qu'il avait trouvés dans la cassette de Marini.

Il les éleva au-dessus de sa tête, en jetant sur ces hommes foudroyés un regard d'écrasant mépris.

— Voilà, messieurs les héros du jour !.. voilà vos certificats de civisme et de loyauté !... il faut bien des drapeaux pour guider vos émeutiers !...

Arthur, les bras croisés, pâle, mais calme en apparence, avait écouté toute cette scène, et son visage que bouleversait un instant auparavant une colère insensée, avait une expression de dignité dédaigneuse.

— Tu vois bien, Arthur, lui dit Mathias, que le sang de ces grands citoyens ne vaut pas le tien? — Ce serait du cuivre contre de l'or!... Laisse ces bêtes enragées se déchirer entre elles; tiens, regarde le Barasson, il aiguise ses dents.

M. Vancelay s'était retourné vers l'Italienne.

— Comment appelez-vous cette femme?.. dit-il : la princesse Pallianci! Mensonge! mensonge!... C'est *Thérésina l'Italienne*! — Et savez-vous ce qu'est Thérésina l'Italienne? La débauchée, la chassée de Florence et de Naples, la femme que

les lazzaroni et les pêcheurs de *Santa-Lucia* ont frappée de verges et poursuivie de leurs huées.

L'Italienne s'était levée, son visage était blême. — Elle tendit les deux bras en avant, comme si elle eût voulu refouler sur les lèvres de Vancelay les paroles qu'il allait prononcer; mais le vieillard continua, le visage superbe d'indignation et de mépris :

— Oui ! lasse de plaisirs,de fêtes et d'orgies, cette femme perdue enviait le pur bonheur des chastes amours, et voulait y jeter le fiel empoisonné de son cœur traîné dans les débauches... Deux jeunes gens passaient : tous deux étaient beaux et rayonnants de leur jeunesse et de leur amour. Le jeune homme avait vingt ans, la jeune fille dix-sept. — N'est-ce pas, madame, qu'elle avait sur ses lèvres un

sourire de vierge, et lui dans les yeux ce regard qui reflète toute la pureté de l'âme? N'est-ce pas qu'en les apercevant, vous sans cœur, vous sans amour, vous sans pudeur, vous vous êtes prise à être bassement jalouse de ce bonheur inconnu, et vous avez voulu le briser? — Œuvre de démon!... Vous avez suivi ce jeune homme qui croyait à tout, parce qu'il n'avait appris à se méfier de rien. — Pour lui vous n'étiez pas la princesse Pallianci, vous étiez Thérésina l'Italienne.

Arthur immobile, les yeux fixes, les lèvres entr'ouvertes, écoutait. — Il était plus pâle encore qu'Olympia.

— Horreur! murmura-t-il en se cachant le visage dans ses mains.

Tous les autres spectateurs étaient muets.

— Oh! écoutez, reprit le vieillard dont

la voix devenait, à mesure qu'il parlait, plus haute et plus vibrante.

— Elle le suivit partout, le fascina de ses regards, l'aveugla de son faux amour et lui fit abandonner la pauvre jeune fille qui vivait et n'espérait que par lui. — Giulio, madame, devint votre esclave comme l'a été le pauvre Arthur. Comme lui, crédule et confiant, il n'a pas vu le mensonge, il n'a pas vu la lâcheté, il n'a pas vu la débauche. — Ainsi qu'Arthur, il vous a aimée comme un insensé, et un soir que vous étiez tous deux sur le bord de la mer, le flot, en roulant, vous apporta le cadavre de la jeune fille. — Alors, femme sans âme!.. vous vous êtes retournée vers Giulo, et vous lui avez dit, avec un sourire glacé : « — Mais je ne t'aime pas, moi!.. » Oh! vous êtes muette et frémissante; — n'est-ce pas, c'est la vérité?..

n'est-ce pas, je suis bien instruit? — La nuit même, le pauvre Giulo était fou !..

— Est-ce vrai ?... est-ce vrai, tout cela?.. cria Arthur d'une voix désespérée, en tendant ses bras vers l'Italienne, est-ce vrai ?.. mais répondez donc, madame !

Olympia était plus blanche que ses vêtements; elle retomba écrasée sur son siége sans prononcer une parole.

— Ah ! ah ! ma chère amie, lui dit de Leufroy à l'oreille, vous êtes de première force; — c'est mal de ne nous avoir pas conté cette petite anecdote.

— Infâme !... infâme !.. répéta deux fois Arthur en se penchant sur la table.

— Le lendemain, reprit Vancelay, une foule furieuse assiégeait la demeure de Thérésina .. C'étaient les lazzaroni et les pêcheurs de la rive. Ils s'emparèrent de cette femme sans entrailles, ils la frappè-

rent de verges et la chassèrent de la ville.

— Courbez la tête, Thérésina l'Italienne !

Puis Vancelay s'approcha d'Arthur, qui se tenait le visage caché dans ses mains, tant il avait honte et peur que ses regards pussent rencontrer encore le visage de l'Italienne.

— Eh bien ! Arthur, le bandeau est-il enfin tombé de vos yeux ?—Voilà la femme qui vous a entraîné au milieu de ces hommes, dont vous connaissez maintenant toutes les vertus ! voilà la femme pour laquelle vous avez tout quitté, tout perdu, tout méconnu... Venez, venez, Arthur... laissons-les ensemble !.. ils sont dignes de s'entendre.

— Minute... minute, dit Mathias, j'ai à causer avec son excellence M. Barasson-la Vrillière.

L'étudiant s'avança, tenant ses deux pistolets devant lui.

— Oui ! citoyen Barasson-la Vrillière, j'éprouve aussi le besoin de vous faire un petit compliment. Vous, ou plutôt, pour *parler républicain*, toi et les tiens, vous êtes de franches canailles ! — Ne roule pas tes grands yeux et ne grince pas des dents comme un léopard dans sa cage. — Ah ! c'est toi qui recrutais pour l'émeute; — joli métier par ma foi ! que tu faisais là. — Tout cela, pour te venger d'être le fils d'un assassin. — Ah! c'est toi qui m'as envoyé *monsieur du Corbeau* ! — pardieu ! tu t'es dit : Voilà un fainéant qui fume carrément ses douze pipes par jour et qui s'entretient le cerveau avec des libations, c'est mon affaire!.. j'en ferai ce que je voudrai, je le retournerai comme un gant et je le ferai caramboler à mon gré avec

les camarades; il pipera et les autres arriveront. — Je suis un fainéant, c'est possible, un casseur d'assiettes, un pilier de tabagie; à ton aise! mais je ne suis pas un gredin comme ce tas de gueux que voilà. — Merci de la compagnie, je sors d'en prendre.

Le ton avec lequel parlait Mathias était à la fois ironique et sérieux; on comprenait les griffes acérées prêtes à déchirer au moindre mouvement.

L'étudiant se prit à rire, et, lissant d'un air railleur entre ses doigts ses longues moustaches, il promena ses petits yeux perçants sur les convives.

— Oh! il ne faut pas s'impatienter, ça n'avance à rien et ça fait mal aux nerfs. Puisque nous sommes entre vieilles connaissances, nous avons bien le temps de jaser un peu et de régler nos petits comp-

tes fraternellement, comme dit l'autre avec ses longs cheveux et sa face de parchemin : — je vas te faire ta carte, citoyen Barasson, et ce ne sera pas long. — Tu nous a mêlés à tes faussaires, à tes galériens, à tes empoisonneurs!.. Grand merci! — Voilà de splendides patriotes! voilà de nobles apôtres de la liberté!.. Aller se faire tuer derrière quelques pavés boueux pour que ces beaux messieurs montent au Capitole ; — ce serait divertissant!

Le visage de Mathias devint tout-à-coup menaçant, et ses dents se serrèrent en grinçant les unes contre les autres.

—Tiens, citoyen Barasson, je plaisante, parce que, sans cela, je t'étranglerais... et ce serait rendre service à l'humanité que de te casser la tête avec un de ces deux outils.

L'étudiant avait dirigé le canon d'un de

ses pistolets sur le visage de la Vrillière.

Celui-ci recula d'un bond, et son visage devint si blême qu'on eût pu croire qu'une mort subite venait de glacer tout le sang de ses veines.

— Le lâche !... il a peur !... fit Mathias en riant d'un rire étrange ; — non, je ne te tuerai pas ! citoyen dictateur ; je tiens seulement à ce que tu me remettes, séance tenante, deux petits chiffons de papier que nous avons signés tous deux, cette nuit où vous cachiez si bien tous vos visages derrière des masques noirs.

— Je ne les ai pas, dit la Vrillière, sans quitter Mathias des yeux.

— Tu ne les as pas, citoyen, alors nous allons les chercher tous deux fraternellement, si tu veux bien le permettre, et, pour te faciliter la besogne, je vais te dire où ils sont.

— Je vous répète que je ne les ai pas !.. répéta la Vrillière, dont la voix tremblait.

— Alors, ouvre cette armoire, on verra.

— Mathias !... Mathias !... dit Arthur, laisse cet homme, que nous importent ces papiers ?

— J'y tiens, répondit Mathias, c'est une faiblesse.

Que se passa-t-il en lui ?... Tout-à-coup ses yeux flamboyèrent et son visage devint pourpre.

— Mais je te dis, s'écria-t-il en se penchant vers la Vrillière, que c'est pain bénit de te casser la mâchoire.

Il y eut dans le visage de l'étudiant et dans l'expression de sa voix quelque chose de si terrible, qu'Arthur s'élança vers lui et lui saisit le bras.

— Mathias !... c'est un assassinat !...

— Eh bien ! quoi ? quand on rencontre

un reptile, on l'écrase, voilà tout ; le grand malheur !

M. Vancelay, au fond de la chambre, était immobile. — A voir ce vieillard avec ses cheveux blancs et son visage vénérable, on eût dit la justice de Dieu descendue sur la terre sous la forme d'un homme et prête à prononcer son arrêt.

— Je sais, s'écria Mathias, dont la colère grandissait, comme fait le flot de la mer lorsque vient la tempête, — je sais, entends-tu bien ? que ces papiers sont en ta possession. — C'est là, là !... écrit de la main de Marini.

— Oh ! maudit Italien !... murmura la Vrillière entre ses dents serrées.

— Ainsi donc, il me les faut !... il me les faut tout de suite !... Nous jouons la comédie pour ces messieurs et ce public ne me va pas. — Regarde la pendule ; il

est onze heures et demie, moins cinq minutes; quand la demie sonnera, je te jure, sur le cœur d'Arthur que tu as lâchement déchiré à belles dents, en compagnie de la citoyenne, que si tu ne t'es pas décidé, je te tue comme un chien !... — Maintenant, si cela te fait plaisir, causons d'autre chose.

Le regard et le visage de Mathias étaient si terribles, si implacables, si résolus, que la Vrillière vit bien que c'était plus qu'une menace, et qu'il touchait peut-être à la dernière heure de sa vie. — Il n'était pas armé, la lutte était impossible !...

L'Italienne, plus pâle qu'un fantôme, était debout appuyée contre le marbre de la cheminée ; des crispations nerveuses passaient parfois sur ses traits comme un éclair, et le tressaillement de son corps faisait trembler ses vêtements.

Il y eut dans le silence qui se fit tout-à-coup quelque chose de lugubre.

— Je t'avertis, citoyen Barasson, dit la voix de Mathias, que tu n'a plus que trois minutes.

— Donnez-moi un de ces pistolets !... s'écria la Vrillière hors de lui, et que l'un des deux...

— Un duel !..... interrompit l'étudiant avec un sourire de dédain ; allons donc ! tu plaisantes. — Deux minutes et demie.

— Oh ! dit la Vrillière en serrant convulsivement ses deux mains l'une dans l'autre ; — c'est votre vie que vous jouez !.. Vous oubliez que nous sommes tout-puissants aujourd'hui !...

— Une minute... fit Mathias en regardant froidement le canon de son pistolet.

La Vrillière fit un bond. — Ses yeux

rencontrèrent ceux de Mathias. — C'était le même regard implacable et terrible. — D'aide et d'appui, il n'en avait nulle part.

De Leufroy fumait tranquillement son cigare, et avait l'air de ne rien entendre ou de ne rien écouter.

La Vrillière alla à une armoire qui était sur la gauche, l'ouvrit avec une clef qui ne le quittait jamais, et prit, dans un grand portefeuille, deux papiers qu'il jeta à terre.

— Allons donc ! fit Mathias, on a bien de la peine à se décider. C'est peu poli, mais vu la circonstance, je passe sur le manque d'éducation. — Un instant... un instant, citoyen, ne bougeons pas encore, — Arthur, regarde si ce sont les papiers que l'on nous a fait signer.

— Oui, dit Arthur après les avoir examinés.

— Alors, c'est bien ! — sans adieu, messieurs; nous nous reverrons aux barricades, si vous avez le cœur d'y aller ; mais cette fois-là, nous serons du bon côté, et si je vous tiens au bout de mon fusil... viens, viens, Arthur !

Pendant toute cette scène, un combat terrible s'était livré dans le cœur d'Olympia. — Lorsqu'Arthur de Savernoy s'éloigna, entraîné par Mathias et M. Vancelay, elle tendit ses deux bras et tomba à genoux les mains jointes.

— Arthur !... murmura-t-elle en courbant la tête, pardonnez-moi !... pardonnez-moi !...

Cette voix fit tressaillir Arthur. — Il se retourna et voulut faire un pas vers elle ; mais Mathias le saisit par le bras.

— Il ne manquerait plus que cela, lui dit-il brusquement.

Et il le poussa hors de la salle.

Dès qu'ils furent tous trois seuls dans la rue, Arthur de Savernoy s'arrêta, ses membres tremblaient à tel point qu'il ne pouvait plus marcher ; tout le courage moral qui l'avait soutenu en comprimant les larmes dans ses yeux humides, l'abandonnait, maintenant qu'il n'était plus en face de cette femme. — La douleur tuait son énergie, comme le torrent longtemps contenu renverse une digue impuissante; il appuya sa tête sur la poitrine du vieillard et pleura à sanglots.

M. Vancelay posa une de ses mains sur cette tête inclinée, et sans prononcer une parole laissa couler les larmes de ce pauvre cœur mutilé.

— Allons, vieux, du courage, fit Mathias, ne dirait-on pas que tu perds le Pérou? — Sapristi! si Frisette m'en avait

fait le quart, je lui aurais tordu le cou comme à un poulet!

— Pleure, pleure, pauvre enfant, murmura M. Vancelay à demi-voix; — aimer, c'est souffrir.

La pensée du vieillard plongeait dans le passé de sa vie, et semblait retrouver et revoir les larmes qu'il avait versées.

— Adieu, Arthur, dit Mathias un instant après; — tu sais que si tu as besoin de moi, — c'est à la vie, à la mort.

— Merci, ami, répondit Arthur en lui tendant la main, — je voudrais pouvoir m'acquitter envers toi.

— Je te ferai crédit, répliqua Mathias en riant. Ça m'a réjoui le cœur de leur dire un peu ma façon de penser; aussi je sens ma gaieté qui me revient. Adieu et au revoir au champ d'honneur, comme disaient les vieux de la vieille.

Et l'étudiant, après avoir serré successivement la main de M. Vancelay et celle d'Arthur, s'éloigna en fredonnant :

Rien n'est si beau que ma Frisette,
Avec sa blanche collerette,
Sa lèvre rose et son œil noir.

M. Vancelay et Arthur restèrent un instant silencieux; — des pleurs coulaient sur les joues d'Arthur.

Tout d'un coup il mit ses deux mains sur son visage et murmura d'un voix désolée :

— C'est ma jeunesse, ma croyance et ma foi que je pleure!..

Puis tous deux s'éloignèrent, — le jeune homme appuyé sur le bras du vieillard.

ÉPILOGUE

XLVI.

PÈRE ET FILS.

Deux jours s'étaient à peine écoulés depuis ces différentes scènes, et déjà la révolte hideuse, avec ses bras teints de sang et ses fusils noirs de poudre, relevait sa tête derrière les pavés amoncelés; —

déjà couraient de toutes parts ces bruits sinistres que porte en soi toute ville que déchire la guerre civile, déjà reparaissaient à la surface ces figures marquées du sceau de la réprobation universelle, figures de galériens qui semblent dans les jours d'anarchie sortir des entrailles d'un démon ou des casemates des bagnes pour appeler à elles le crime, le vol, le pillage, l'assassinat.

Les vainqueurs de février voulaient ajouter une palme de plus à leur triomphe incomplet, et anéantir la société tout entière, pour semer sur ses ruines le sel de leur cynique impiété. — Point de barrières aux tentatives odieuses et fratricides de cette horde dévastatrice ; — la propriété ! — la famille ! mots vides de sens sur lesquels ils jetaient à pleines gorgées la bave de leur mépris. — Ils ne voulaient

rien debout de ce que les siècles passés avaient respecté, rien debout des choses saintes et pures, rien debout de ce qui est noble et grand ; — ils voulaient, impies ! lâches et sacriléges ! courber la tête chargée de gloire de la vieille France, pour y poser leurs pieds fangeux.

Mais il ne s'agissait plus d'un roi qui, magnanime dans son adversité, préférait l'exil à un trône teint de sang ; — chacun sentait son foyer menacé par le pillage, le viol et l'incendie ; aussi toute la population honnête s'arma au nom de la société et la sauva, comme elle aurait pu sauver le trône de Saint-Louis.

Les anarchistes , disséminés dans les faubourgs, avaient fermé les barrières et troué les murailles par de nombreuses meurtrières.

Déjà le sang coulait, et la fusillade por-

tait par la ville ses échos lugubres. — De toutes parts, dans les maisons épouvantées les fenêtres se fermaient et les portes se barricadaient. Au bruit des armes de mort, succédaient parfois de longs silences qu'interrompaient brusquement des cris sauvages et des vociférations terribles; — puis passaient de funèbres brancards portant des corps étendus.

Cette fois Arthur de Savernoy n'était pas avec les anarchistes et les barricadeurs; cette fois le drapeau rouge de l'émeute ne cachait pas derrière ses plis sanglants le dernier rejeton d'une noble famille; car la révolte s'appelait meurtre et pillage, et ne s'appelait plus : aveuglement.

Au premier appel de la société menacée, Arthur s'était levé le front haut, la conscience calme et fière, et saisissant son fusil, il s'était écrié :

— Merci ! mon Dieu, qui permettez aujourd'hui à l'homme égaré de combattre, là où sont l'honneur et la patrie!

Au milieu des soldats de l'ordre, on le voyait, ardent et audacieux ; à côté de lui était un vieillard que rien n'avait pu éloigner, ni les supplications, ni les conseils de la prudence.

— Eh ! mon Dieu ! disait-il en souriant à ceux qui lui parlaient, j'ai si peu de jours à vivre! qu'importe que le vieillard meure aujourd'hui ou demain?

Et il avait serré la main d'Arthur en ajoutant :

— Cela ne vous contrarie point, n'est-ce pas, que je reste auprès de vous?

— Monsieur Vancelay, dit Arthur d'une voix émue, je ne sais pas ce que Dieu ordonnera de moi, mais mon cœur est touché de la plus profonde reconnaissance;

— pas un seul instant votre affection n'a fait faute au cœur égaré; toujours je vous ai trouvé. — Je ne sais à quel souvenir ou à quel sentiment je dois cette indulgente bonté qui ne s'est même pas arrêtée devant le coupable et l'ingrat qui la repoussait. — Vous m'avez aimé comme un père, monsieur Vancelay; c'est un fils qui vous embrasse et vous aime.

Nous ne voulons pas essayer de rendre ici ce qu'éprouva le vieillard de bonheur à la fois douloureux et infini, quand il sentit à son cou les deux bras d'Arthur, et que les lèvres du jeune homme lui donnèrent les deux premiers baisers qu'il eût reçus de son enfant. — Sainte et douce caresse! récompense envoyée par la main de Dieu pour tout ce qu'il avait souffert, pour tout ce qu'il avait expié pendant tant d'années d'exil et d'abandon!

Il détourna la tête pour cacher à Arthur deux larmes qui roulaient dans ses yeux.

La compagnie dont Arthur de Savernoy faisait partie montait le faubourg Poissonnière, avec ordre de débarrasser le clos Saint-Lazare et d'arrêter l'insurrection, qui gagnait du terrain en élevant des barricades devant elle.

Bientôt la petite troupe, marchant en bon ordre, fut assaillie par une grêle de balles; des lâches abrités derrière des pierres amoncelées envoyaient la mort à ceux qui venaient en face, la poitrine découverte.

Plusieurs tombèrent, les uns blessés, les autres mortellement frappés, et le pavé sur lequel on marchait avait des taches de sang. — Un chef de bataillon de la garde nationale — que nous sommes heureux de nommer ici, pour rendre hommage au courage et à l'énergie qu'il a déployés — M. Roger (du Nord) s'élança le premier en avant, entraînant à sa suite tous ceux qui

brûlaient de combattre ces dévastateurs implacables, ces ennemis éternels de toute société.

Au premier rang était Arthur de Savernoy, plus impatient que les autres de se jeter à la barricade, car il avait au cœur et sur le front une tache à laver.

Il s'élance, et s'accrochant des pieds et des mains aux pierres inégales de ce rempart fratricide, il arrache le drapeau rouge que les émeutiers y avaient impudemment planté. — Les balles sifflent autour de lui, la mort crie à ses oreilles. — Rien ne l'arrête ; debout sur la barricade, il insulte à l'anarchie, tandis qu'il foule son drapeau sous ses pieds.

Tout-à-coup, près de la barrière contre laquelle on a roulé d'énormes blocs de pierre, apparaît un homme assez élégamment vêtu, un cigare à la bouche, appuyé contre l'angle d'un mur ; il charge son fusil, qui fume encore.

— De Leufroy!... s'écrie Arthur.

Il lève son fusil, le coup part, et de Leufroy, sans un cri, porte la main à sa poitrine. — La balle l'avait traversé.

— Merci, monsieur de Savernoy, dit-il en le saluant de la main, vous me rendez un grand service; — je vais savoir ce que veut dire le mot — Éternité.

Et s'affaissant le long du mur, il ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Les émeutiers, un instant stupéfaits par cette attaque soudaine et imprévue, recommencent leur feu. — Il semble qu'une égide impénétrable protége Arthur; aucune balle ne l'atteint, et toujours superbe de courage, de calme et d'indignation, il défie l'émeute. — Il payait sa dette du mois de *Février*.

M. Vancelay est au pied de la barricade.

—Arthur!.. Arthur!.. s'écriait-il d'une voix désolée, c'est trop braver la mort...

— Je la cherche et je la demande, répond Arthur. — Le duc de Savernoy me regarde!...

Le vieillard joignit les mains.

— Oh! mon Dieu!... murmura-t-il, protégez-le!...

Et le visage attenéif, dévorant des yeux tout ce qui se passait autour de lui, il semblait chercher du regard les balles qui pouvaient atteindre Arthur.

Tout-à-coup il poussa un cri terrible, et par un suprême effort, accrochant ses mains aux pierres, il se hissa sur la barricade.

Un homme s'était glissé le long des maisons, sans être aperçu, et, protégé par les débris de portes et de murailles qui jonchaient la terre pêle-mêle, il n'était plus qu'à quelques pas d'Arthur.

Le vieillard avait vu briller le canon du pistolet.

— Arthur!... cria-t-il en le couvrant de son corps... prends garde!... prends garde!

Mais un coup de feu retentit et M. Vancelay s'affaissa aux pieds du jeune homme.

— Oh ! mon Dieu !... s'écria Arthur en le soulevant de ses deux bras, monsieur Vancelay !...

— Ne me plains pas, murmura celui-ci, cette balle t'aurait tué...

Arthur s'était élancé de la barricade et tenait dans ses bras le corps ensanglanté du vieillard.

— Un médecin !... un médecin !... criait-il avec désolation.

Dans le même moment des gardes nationaux accoururent, et aidèrent Arthur de Savernoy à le transporter dans une maison voisine.

Un médecin s'approcha et voulut sonder la blessure. Mais M. Vancelay le repoussa doucement.

— C'est inutile... dit-il, merci... merci, docteur.

Il passa la main sur ses yeux, car déjà un nuage rougeâtre obscurcissait sa vue, et quelques gouttes de sang suintaient entre ses lèvres fermées.

Puis il tendit ses deux bras vers le jeune homme, agenouillé près de lui.

— Arthur... Arthur... murmura-t-il d'une voix faible, où êtes-vous?... Je voudrais... vous... parler seul.

Tous ceux qui étaient là s'éloignèrent aussitôt.

Le vieillard, en s'appuyant sur ses mains, s'était redressé; — il leva sur Arthur son regard presque éteint et voulut parler... mais les mots s'éteignaient comme un murmure sur ses lèvres sanglantes.

Alors l'expression qui se peignit sur le visage du vieillard fut déchirante, il passa à plusieurs reprises sa main sur sa bouche, on eût dit qu'il voulait arracher de ses lèvres le poids glacé qui les étreignait; mais rien!... rien!... Dans son désespoir, ne pouvant, par des paroles, exprimer sa pensée, il saisit Arthur, l'entoura de ses deux bras, et déposa, sur son front trempé de larmes, le baiser de la mort.

Puis ses forces l'abandonnèrent et il retomba.

Arthur était penché sur lui, pâle, muet et sans voix.

Tout-à-coup les yeux de M. Vancelay s'ouvrirent démesurément, et ce corps, qui tout-à-l'heure était un cadavre, s'anima d'un dernier reste d'existence. — Ses mains tremblantes fouillaient dans sa poitrine.

Il en tira une lettre tout inondée de son sang et la tendit à Arthur.

C'était celle du duc de Savernoy.

Arthur l'ouvrit, et, pendant qu'il lisait, les yeux du vieillard, auxquels Dieu venait de donner par miracle une étincelle, suivaient chacun de ses mouvements et lisaient aussi par la pensée du mourant.

— Mon père!... mon père!... s'écria Arthur en couvrant de baisers ce visage à la fois livide et sanglant.

M. Vancelay tourna encore une dernière fois les yeux vers lui; puis il essaya de joindre les mains.

Le mourant remerciait Dieu de ces deux mots qu'Arthur venait de prononcer.

Le soir, Arthur de Savernoy accompagnait le corps de M. Vancelay.

Il passa toute la nuit près du lit à pleurer.

A côté de lui était une jeune fille qui pleurait et priait aussi.

C'était Madeleine.

Quant aux autres personnages de ce drame, si l'on veut savoir ce qu'ils sont devenus, qu'on le demande aux conseils de guerre et aux Cours de justice. — La France réveillée les a chassés loin d'elle, et ils errent dans la proscription et l'exil avec la marque de Caïn sur le front.

FIN.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.



